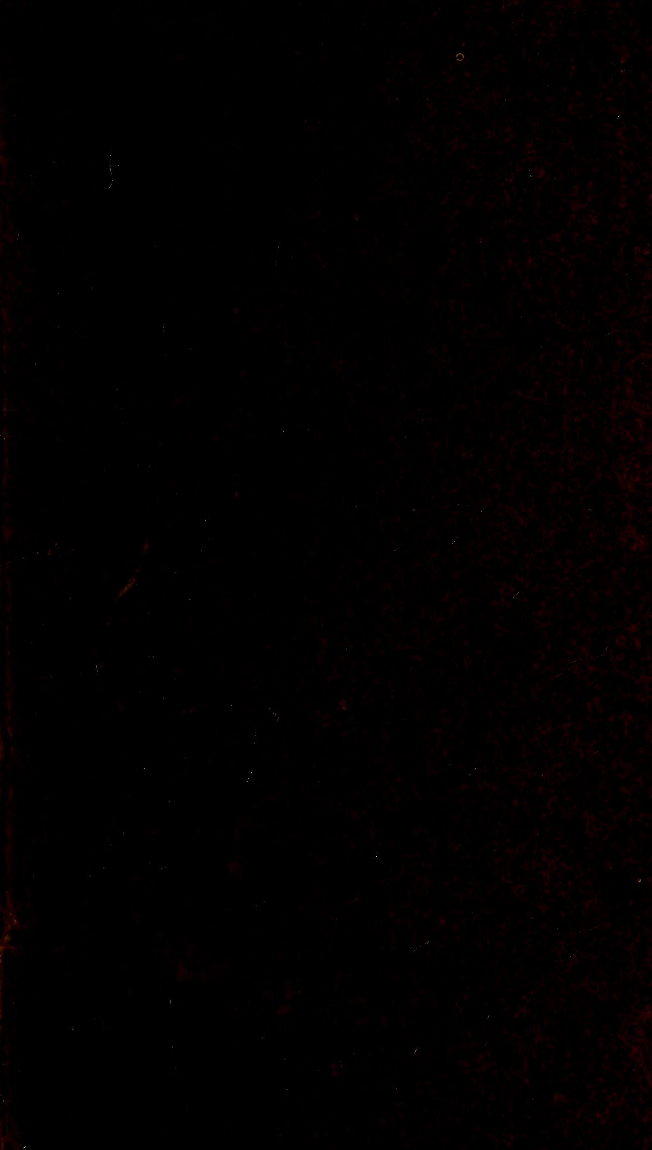


The celebrated author of Gil Blas' hero was captured by the Iroquois as a child, when rescued served at siege of Port Royal, privateer captain in exploits off the coasts of Jamaica, Haiti, Venezuela & Brazil.
See Querard, France, V, 226.



HISTOIRE
DE
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Divisée en quatre Tomes.

TOME PREMIER.

Contenant le Voyage du Fort de Nelson, dans la Baye d'Hudson, à l'extrémité de l'Amerique. Le premier établissement des François dans ce vaste païs, la prise dudit Fort de Nelson, la Description du Fleuve de saint Laurent, le gouvernement de Quebec, des trois Rivieres & de Montreal, depuis 1534. jusqu'à 1701.

Par Mr. DE BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, né à la Guadaloupe, dans l'Amerique Meridionale, Aide Major de ladite Isle.

Enrichie de Figures.

Chr R Tronchin

A PARIS

Chez { JEAN-LUC NION, au premier Pavillon des quatre Nations, à Ste. Monique.
ET
FRANCOIS DIDOT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XXII.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.



A

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, REGENT DU ROYAUME.

MONSEIGNEUR,

Le Voyage de la Baye d'Hudſon que j'ai l'honneur de preſenter à votre ALTESSE ROYALE, *& qu'Elle a bien voulu accepter, eſt un des plus ſinguliers qui ait encor paru: Elle n'y verra que Tempêtes, que Combats, que Naufrages.*

L'Eſcadre du Roi deſtinée en 1697. pour cette entrepriſe, a eû moins à combattre contre les Sauvages qui habitent cette partie de l'Amerique la plus Septentrionale, que contre

les Flots, les Tempêtes, les Glaces, les Bancs & les montagnes de Néges. C'est-là que la valeur des François se fit connoître toute entiere, & triompha des obstacles les plus terribles que la nature puisse opposer à l'intrepidité des plus fameux Heros. En effet, pour arriver à la Baye d'Hudson il falut traverser une Mer immense que les Courans, les Bancs de Sable, les Orages continuels & les Glaçons rendoient inaccessibles, même au plus fort de la Canicule. Toutes ces difficultez insurmontables à toute autre Nation, n'ont fait qu'enflâmer le courage des François, qui à l'imitation des Heros qui les gouvernent ne trouvent rien qui soit capable de les rebuter. Quelle joye pour ceux qui composoient cette Escadre de revoir leur païs, aprés avoir essuyé tant de perils, & d'apprendre que votre ALTESSE ROYALE *a bien voulu en agréer le recit! Personne ne juge mieux des faits extraordinaires énoncez dans les Rela-*

tions que ceux qui ont fait eux-mêmes des actions toutes extraordinaires, ce qui m'a engagé à dédier à votre ALTESSE ROYALE cet Ouvrage, qui ayant été composé par le Sieur de la Potherie Commissaire pour le Roi dans cette Escadre, & qui s'est trouvé à toutes les expeditions qui y sont contenuës, ne peut être suspect d'aucune fausseté. Ce seroit ici le lieu de m'étendre sur les vertus Heroïques qui brillent dans votre ALTESSE ROYALE; mais ce n'est pas à un Ameriquain comme moi à prendre un essort si haut: je laisse donc aux plumes délicates des François à traiter une matiere si relevée. Trop heureux si mon zéle & mes profonds respects ne déplaisent pas à votre ALTESSE ROYALE, dont je suis

MONSEIGNEUR,

Le trés-humble & trés-obeïssant serviteur,
DE LA POTHERIE.



AVERTISSEMENT.



N rend au Public ce qui lui eſt dû, en lui donnant cette nouvelle Relation de la Baye d'Hudſon, la fin des Navigateurs, & ſur tout de ceux qui ſont au ſervice du Roi; ne doit pas ſe terminer comme celle de la plûpart des autres Voyageurs, en vain plaiſir de faire une longue Hiſtoire de leurs Voyages, à leur Parenté ou à leurs amis, & de la deſhonorer ſouvent par une infinité de fauſſetez.

On laiſſe à ces ſortes de gens leur maniere d'égayer leurs Voyages, & l'on ne croit pas être obligé de les ſuivre. On croit au contraire devoir prendre une route toute oppoſée, & ſe propoſer dans cette Relation d'inſtruire plûtôt que de plaire. On ne

dit rien qui ne ſoit exactement vrai ; tout ce que l'on rapporte à l'égard des glaces, des terres, des moüillages & des vents, eſt la pure verité ; telle qu'on l'a éprouvée parmi les plus effroyables tempêtes, ſans qu'on y ait rien ajoûté n'y changé, qui puiſſe en impoſer au Lecteur ; d'autant qu'il eſt d'une trop grande conſequence, & même contre la probité d'un Auteur de tromper par de honteux menſonges le Public qui à de la bonne foi & de la confiance en ſes Ecrits.

L'on n'a rien à ſe reprocher dans cet Ouvrage, où l'on a ſincerement raporté les differens hazards que l'Eſcadre a eſſuyez, ſoit pendant ſa route penible & laborieuſe, ſoit à ſon arrivée dans la Baye d'Hudſon, à l'extrêmité de l'Amerique Septentrionale, & dans les grands travaux qu'elle a ſurmonté au travers des glaces, avant la priſe du Fort de Nelſon par les François.

Le Lecteur remarquera aiſément que dans les Combats de Terre &

de Mer, on n'a flâté n'y blâmé personne, on a rendu Justice à tout le monde indifferemment, sans aucune prédilection n'y haine. On espere aussi que personne ne se plaindra, & que le Public sera satisfait d'une naïveté qui ne se trouve pas ordinairement dans la pluspart des Historiens, qui outrent le plus souvent leurs narrations, fondez sur ce qu'ils savent que le Public ne peut aisément s'éclaircir de leurs mensonges, à cause de l'éloignement des lieux dont ils parlent. Il n'en est pas de même de cette Histoire, chacun s'y verra tel qu'il est, & qu'il a paru dans les occasions où il s'est trouvé. Enfin on a suivi avec la derniere fidélité les deux caracteres essentiels de l'Histoire; qui sont de ne rien dire de faux, & de ne point taire la verité. *Nec falsa dicere, nec vera reticere.*

On ne fera pas de difficulté d'avoüer que la narration y paroîtra d'abord un peu seche & sterile, & ceux qui la liront ne manqueront pas de

dire ce qu'à dit un des maîtres de l'Art, qu'on ne sauroit trop égayer les narrations, qu'il faut quelque enjouëment pour empêcher qu'elles ennuyent le Lecteur. Tout cela peut être vrai, mais on changera aisement d'avis si l'on fait reflexion qu'elles ne sont pas toutes susceptibles de ces agrémens, & que s'il y en à d'autres qui doivent être serieuses pour instruire, celle que l'on donne au Public est de ce dernier genre, on n'a eû pour but que de lui faire part des découvertes qu'on a faites en ce païs, qui est si peu connu, cette Escadre étant la premiere qui ait penetré si avant dans l'Amerique Septentrionale.

Ce n'est pas qu'aprés tout on eût pû sans beaucoup de peine y donner un tour de gayeté & d'enjouëment, s'il eût été absolument necessaire, & si ç'eût été une faute de rapporter les faits naturellement & simplement; mais comme les Combats & les Naufrages ont quelque chose de trop triste & de trop affreux pour

leur devoir donner un air riant & enjoüé, on n'a pas crû devoir prendre pour une Loi indiſpenſable l'avis de ce maître de l'Art, ſur tout dans une Hiſtoire où l'on ne parle que de précipices cachez ſous des Bancs de Néges, de montagnes de Glaces, de bancs de Sable, de Rochers affreux, de Sauvages inhumains; & de tout ce qui eſt le plus capable de donner de l'effroi aux plus intrepides, & dont l'image qui en reſte même aprés en être échapé, eſt trop vive & trop affligeante pour ſouffrir de ſemblables ornemens.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARE, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra : SALUT. Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuër à faire imprimer un Ouvrage qui à pour titre *Hiſtoire de l'Amerique Septentrionale*, mais craignant

craignant que d'autres Imprimeurs ou Libraires ne voulussent entreprendre de le faire imprimer, vendre ou debiter, ce qui lui causeroit une perte considerable : il nous auroit en consequence trés-humblement fait suplier de vouloir lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un où plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance. Comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ny contrefaire ledit Livre en tout n'y en partie, ny d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens

de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre trés-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit trés-cher & feal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Daguesseau; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le deuxiéme jour du mois de Mai, l'an de grace 1721. & de notre Régne le sixiéme. Par le Roi en son Conseil. CARPOT.

Registré sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 734. No. 794. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 26. Mai. 1721.

Signé, DELAULNE, *Sindic.*

Ledit Sieur Didot a Associé au present Privilege les Sieurs Jean-Luc Nion Libraire à Paris, & Jean-Baptiste Machuël Pere, Libraire-Imprimeur à Roüen; pour en joüir conjointement suivant l'accord fait entr'eux.



HISTOIRE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE I.

PARTANCE DE LA ROCHELLE.

Circonstances particulieres pendant la Traverse, description de Plaisance dans l'isle de Terre-Neuve, & de son Commerce.

MONSIEUR,

Si vous ne m'aviez permis de vous faire la relation d'une partie de mon Voyage de l'Amerique Septentrio-

ale, je n'aurois eû garde de prendre cette berté. En effet, que pourrois-je vous dire que vous ne sachiez beaucoup mieux que moi, qui ne m'étant trouvé que rarement dans des tempêtes, viens ici vous en faire un recit qui paroît assez inutile pour vous, Monsieur, qui en avez essuyé de si rudes, & dans des occasions tout autrement considerables, & qui les avez affrontées avec tant d'intrepidité & surmontées avec tant d'habileté & de sagesse. Je vous avoüe que plus je fais reflexion à la liberté que vous m'avez donnée, plus je trouve qu'il y a de l'indiscretion à m'en servir, mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous me l'avez permis. C'est pourquoi je commencerai cette Relation, en vous disant que les vaisseaux du Roi, le Pelican, le Palmier, le Weesph, le Profond, & le Violent, étoient à Chef de Baye aux rades de la Rochelle, prêts à faire voile lors que je reçûs un ordre de Sa Majesté pour m'embarquer Commissaire à la suite de cette Escadre.

Je réglai toutes mes affaires en moins de deux ou trois jours, & m'embarquai sur le Pelican : Comme je n'avois point été à l'armement je voulus faire la revuë generale, & prendre connoissance de l'Escadre avant la Partance. Je la fis donc le

jour de Pâques, qui étoit le sept Avril mil six cens quatre-vingt dix-sept, & nous fimes voile le lendemain à quatre heures du matin, d'un vent d'Est.

Serigni Lieutenant de Vaisseau, qui montoit le Palmier, se trouva le Commandant en l'absence de Monsieur d'Iberville son frere, Capitaine de Fregate; que nous devions prendre à Plaisance pour l'entreprise des Forts Anglois de la Baye d'Hudson, qui est au Nord du Canada.

Le Marquis de Château-Morand, Capitaine de Vaisseau, Neveu de Monsieur le Maréchal de Tourville, qui s'en alloit aux Isles de l'Amerique, avec plusieurs Vaisseaux Marchands, nous convoya jusqu'au onziéme du même mois, vingt à vingt-cinq lieuës par de-là le Cap de Finis-Terre, où nous nous separâmes les uns des autres.

Les vents d'Est nous furent tout-à-fait favorables pendant neuf jours, & s'ils eussent continué nous fussions arrivez en peu de jours à Plaisance, mais ils changerent le vingt & un avec une brume fort épaisse & un froid aussi rude que dans le mois de Janvier, & commencerent à être fort contraires avec des broüillards extrémement épais, en sorte que la Mer devint

tout-à-fait rude, & presque impraticable.

Il n'y eût que la mousqueterie & le canon, que l'on tiroit de temps en temps l'espace de vingt & un jour, qui nous empêcherent de nous separer : nous pouvions alors dire avec un juste sujet, que du Printemps nous étions rentrez dans le plus rude Hiver, & nous avions tout lieu de craindre un triste naufrage, tant il est difficile de naviger sur les Mers, sans se trouver exposez à de rudes coups de vents ; c'est ce que nous éprouvâmes bien-tôt : car le vingt-cinq du même mois le Weesph que montoit Chatrier, Enseigne de vaisseau, démâta de ses deux huniers, & le lendemain le Pelican donna chasse d'un vent Sud-Sud-Oüest, sur les quatre heures du soir, à une corvette Angloise, de quatorze canons, & déja nous nous proposions à en faire le butin, mais la joye qui commençoit à naître parmi notre équipage, qui ne s'en voyoit qu'à une petite portée, fut bien tôt ralentie par un orage affreux & plein de nége, qui s'éleva tout d'un coup.

En effet, cette triste constellation n'eût pas si tôt paru, que tous les vents se mirent de la partie, & se déchaînant horri-

blement l'on eut vû dans le moment des gens tout troublez, lors qu'on entendit un bruit ſourd & confus, qu'excitoient les Manœuvres.

Le Ciel s'obſcurcit de telle ſorte, que nous ne pouvions nous reconnoître, & nous nous prenions les uns pour les autres.

Il ſembloit que cette vaſte étenduë de Mer, formoit une montagne eſcarpée, d'une hauteur prodigieuſe, ſur laquelle nous étions.

Puis venant tout d'un coup à s'écrouler, formoit des abîmes dans leſquels nous paroiſſions être engloutis.

Mais ils en furent raportez plus vîte qu'ils n'étoient montez. En vain nous efforcions-nous de ſortir de ces affreux abîmes, lorſque l'impetuoſité d'un autre flot nous élevoit juſques dans les nuës, où nous paroiſſions comme ſuſpendus & immobiles.

Tantôt la Mer paroiſſoit comme une vaſte & profonde Valée, entre deux montagnes eſcarpées, au pied deſquelles nous apperceevions les flots entr'ouverts.

Le moment d'aprés les concavitez ſe rempliſſoient, & la Mer demeurant neanmoins toûjours agitée, on voyoit les va-

gues s'enfoncer avec fureur dans le ſable, preſque juſqu'au centre de la terre.

Cette cruelle tempête dura deux jours entiers, pendant leſquels nous eſſuyâmes tout ce qu'on peut s'imaginer de fatigues, & nous nous vîmes pluſieurs fois à la veille de notre perte : Mais enfin il ne nous en couta que notre grand hunier, & ce fut un eſpece de miracle pour nous d'en être quitte à ſi bon marché. Ce fut auſſi un grand bonheur pour la corvette Angloiſe à qui nous avions donné chaſſe, car aprés l'avoir perdûë de vuë, nous l'aperçûmes enſuite au vent une demie-heure aprés dématée de tous ſes mâts, ayant chaſſé à ſec.

Notre Eſcadre ſe trouva pour lors diſperſée juſqu'au vingt-ſept, que nous trouvâmes le Profond, & le vingt-huit ſur le ſoir, le Palmier vint nous ranger dans un aſſez pitoyable état.

Serigni nous dit que la nuit du Vendredi vingt-ſixiéme au Samedi, le Palmier & le Weeſph s'étoient abordez : le premier avoit eû tout ſon éperon emporté, & ſa bouteille & ſon ancre de bas-bord rompuës. Il n'avoit n'y mât de Hune, n'y Perroquets, n'y hune de Beaupré, point de Vergue de Civadiere, le Beaupré étant

tout dégarni ; rien n'étoit plus affligeant que ce ſpectacle, joint à celui de l'équipage qui étoit dans une extrême conſternation. En effet, le choc que s'étoient fait reciproquement les deux vaiſſeaux dans une grande obſcurité, avoit été ſi violent que dans le temps que le Weeſph rouloit, les canons de la ſeconde baterie, le frapoient entre la quille & la ligne de flottaiſon, & ſon Beaupré donnant debout au corps dans le mât d'Artimon, le caſſa en deux. Le coup fut d'autant plus favorable au Weeſph, qu'il l'empêcha de ſombrer ſous voiles. Dans le moment celui-ci n'ayant plus paru, les Officiers du Palmier crûrent pour lors qu'il étoit coulé bas.

Quand nous n'aperçûmes plus le Weeſph revenir avec le Palmier, nous demandâmes à Serigni s'il ne l'avoit point vû, & il nous fit comprendre qu'il croyoit l'avoir vû perir.

Comme il ne parut plus, nous ne ſavions qu'en penſer, & flottans entre l'eſperance & la crainte, nous nous imaginions tantôt qu'il avoit relâché aux Acores, & tantôt qu'il s'étoit perdu dans la tempête.

Dans cette incertitude nous continuâmes le reſte de notre voyage, avec les trois autres.

La bonne conduite de Serigni étoit extrêmement utile dans cette conjoncture, où en vingt six jours à peine vîmes nous six fois le Soleil. Pendant ce temps-là les maladies survenoient de jour à autre dans notre bord. Le scorbut commença à s'y insinuër & y regner generalement.

Notre malheur ne se termina pas à cela, car les vents vinrent tout à fait contraires.

Les Pilotes ne savoient plus où ils étoient, il n'y avoit pas moyen de prendre hauteur ; ensorte que nous étions tous au desespoir.

Toute notre consolation étoit de voir quelquefois grande abondance d'oiseaux, qui nous servoient comme de présages pour nous faire conjecturer que nous n'étions pas loin du grand Banc : cependant nous ne pouvions y arriver.

Nous nous trouvâmes à la fin banquez le septiéme Mai, sur les quatre heures aprés midi.

Les Pilotes trouverent quarante-cinq brasses d'eau, fond de gravaille, noirâtre un peu pourri & plat, nous carguâmes nos voiles, pour avoir le plaisir de pêcher de la Moruë. Nous en prîmes une grande quantité qui servit de rafraîchissement à

nos équipages, la plûpart des volailles & des moutons qui avoient été embarquez pour cet effet, étans morts de froid ou des coups de Mer qui passoient continuellement sur le pont, ou de maladie, comme nous avons dit ci dessus.

Le Violent même que montoit Bigot enseigne de Vaisseau, se trouva entre deux eaux pendant un temps assez considerable, jusques là que des coups de Mer briserent des épontilles en son fond de cale.

Nous apareillâmes deux heures aprés d'un vent d'Est quart Nord-Est, qui ne dura guere, car les vents changerent encore.

Pendant ce temps-là neanmoins nous arrivâmes sur le Boulevard; mais les brumes augmenterent toûjours.

Aprés treize jours de tempête nous connûmes terre sur les quatre heures du soir, à quatre lieuës au Nord Oüest quart-Oüest.

Les sentimens des Pilotes de l'Escadre furent partagez, l'on crût que ce pouvoit être le Cap de Saint-Laurent de l'isle de Terre-Neuve; c'est pourquoi nous revirâmes de bord pour éviter cette Côte, & portâmes vers le Sud. Nous reconnûmes encore terre le seize, sur les dix heures du matin; mais les brumes empêcherent

de nous en trop approcher, de crainte de quelque naufrage. Les sentimens furent derechef partagez. Nous fimes venir le Pilote du Profond, qui nous dit que c'étoit le Chapeau-rouge de l'isle de Terre-Neuve, dont nous n'étions éloignez que de six lieuës tout au plus.

Nous nous retirâmes la nuit, & le dix-septiéme le temps s'étant éclairci, nous vîmes du vent de Sud Oüest quart de Sud, le Cap de Sainte-Marie. C'est la premiere Terre que l'on reconnoît ordinairement pour entrer dans la Baye de Plaisance. Il est au quarante sixiéme degré, vingt min. de lat. Nord, à quatorze lieuës de Plaisance.

Nous entrâmes dans cette Baye, laissant le Cap sur les sept heures du soir, au Sud-Sud Est, environ trois lieuës & demie, aprés avoir cargué nos basses voiles, & les huniers. Le calme nous prit sur la minuit.

Le vent fraîchissant le dix huit, nous fimes trois bordées, aprés lesquelles nous moüillâmes sur les dix heures du matin à la pointe verte, qui est habitée des François, à une lieuë de Plaisance; & aprés beaucoup de fatigues & de mauvais temps que nous eûmes dans notre route, nous entrâmes enfin le même jour dans le Port, le Weesph y arriva trois jours aprés, aussi

en

en peine d'apprendre des nouvelles du Palmier, que le Palmier l'étoit d'apprendre des siennes.

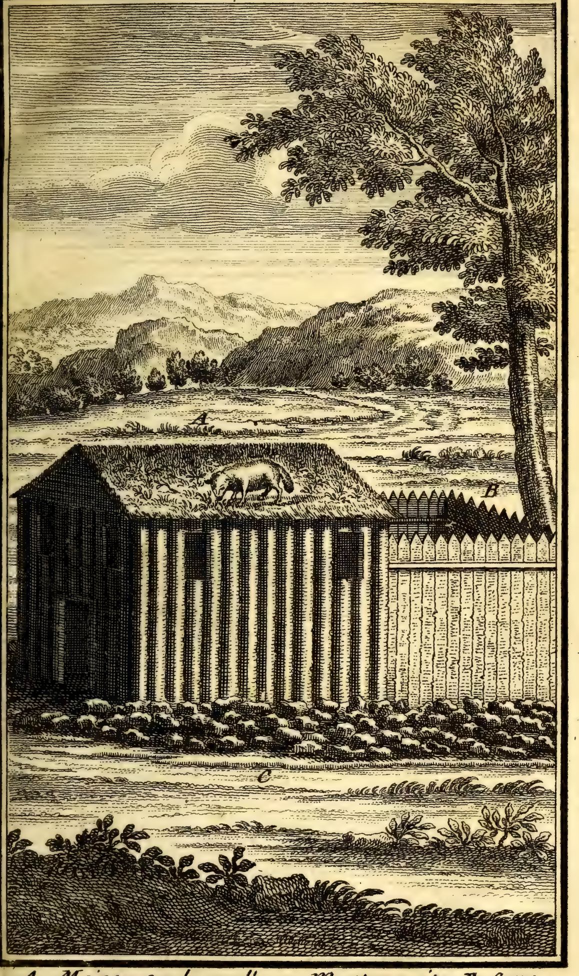
Le radoub qu'il falut faire de ces deux vaisseaux, fut cause que nous ne pûmes aller à l'Acadie, selon les ordres que nous avions reçûës. Nous n'eûmes que le temps de nous disposer pour la Baye d'Hudson, qui étoit le seul sujet de notre voyage.

Nous trouvâmes heureusement Monsieur d'Iberville, qui deux jours aprés notre arrivée devoit continuër l'entiere destruction de la Colonie Angloise, qui est établie dans l'Isle de Terre-Neuve : mais avant de vous en raporter les circonstances, il est à propos de tracer ici la description de Plaisance, dont le Port est l'un des plus beaux qui se puisse voir, tant par sa situation naturelle que par raport aux differens ouvrages dont il est fortifié : il est d'une si grande étenduë qu'il y peut moüiller plus de cent cinquante vaisseaux de Guerre tels qu'ils puissent être.

Son entrée est un Goulet, où il n'y a que le passage d'un navire. Le Pilote qui voudra y entrer tiendra le milieu le plus qu'il pourra, (ce qui n'est pas fort facile, à cause d'un grand Courant & des remonts de marée) & l'on porte une Aussiere sur la grande Grave, pour ne point ranger

le Fort, qui eſt tout bordé de Rochers.

Plaiſance eſt dans un païs plat, diviſé en deux parties par ce Goulet, dont l'une eſt la grande Grave & l'autre le quartier du Fort, qui eſt au pied d'une montagne d'environ cent trente toiſes de hauteur, ſur laquelle eſt une Redoute bien fortifiée, la nature ayant rendu le païs haut inhabitable, n'i produiſant que de la mouſſe & de petits ſapins, parce que l'on n'y trouve pas un demi pied de terre, a voulu former un païs plat de trois quarts de lieuë de long, que l'on apelle la grande Grave; elle eſt entre deux montagnes qui ſont à pic. Celle du Sud Sud-Oüeſt en eſt ſeparée par un petit courant d'eau qui venant du Goulet forme un Lac nommé la petite Baye, où il y a grande abondance de Saumons. Le long de ce courant ſont des échafaux qui ſont des cabanes où l'on ſale les Moruës; le toit & les murailles de ces échafaux ſont des feüillages de ſapins, auſſi-bien que les maiſons des habitans qui forment une ruë; ces maiſons ſont couvertes de mouſſe, les moutons paiſſent le plus ſouvent des herbes deſſus. La grande Grave eſt une étenduë de galets, ſur leſquels l'on met ſecher la moruë. On apelle galet de grandes pierres plates qui ſont en cet endroit.



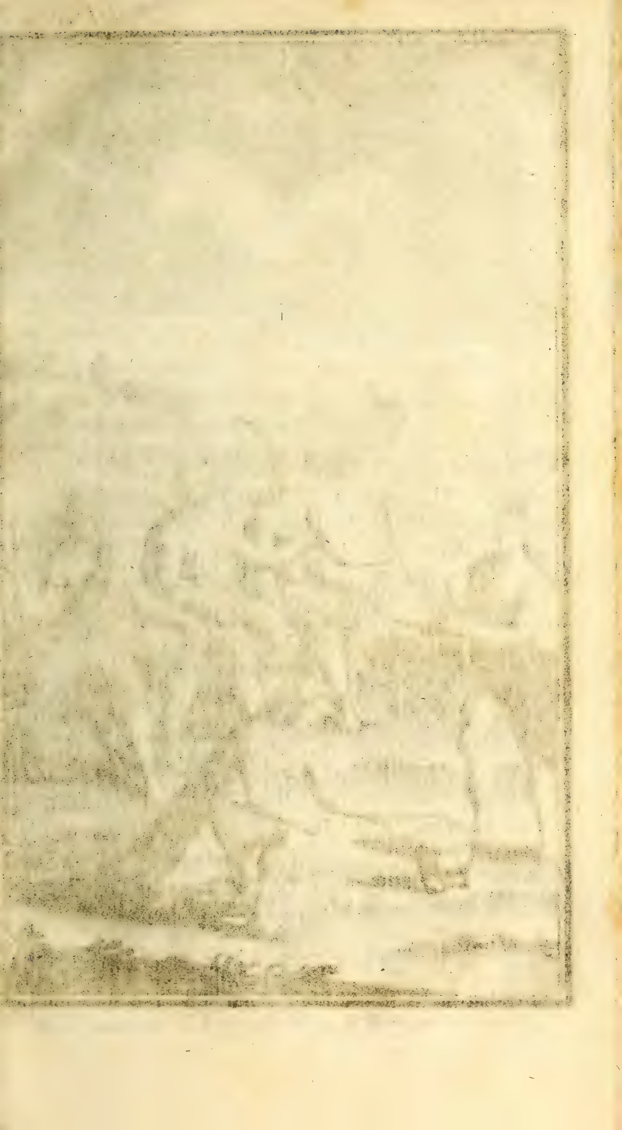
A. Maison sur la quelle un Mouton paits. B. Cour de la Maison. C. galets ou pierre.







A. Endroit ou on jette dabord la morue.





Comme la moruë fait toute la richesse de Terre-Neuve, vous voulez bien Monsieur que je vous dise de quelle maniere elle se prépare, les soins & les peines qu'il y faut aporter sont grandes, je ne réïtere point ce que c'est qu'un échafaut, n'y comme il est bâti, il s'agit de savoir que c'est l'endroit où l'on habile les moruës. L'on y trouve un Piqueur, un Décoleur, un Trancheur, & un Saleur, qui y travaillent.

On peut dire avec raison de ces maisons qu'elles sont toutes la richesse des habitans de ce païs, & qu'elles ressemblent parfaitement à celle à qui Virgile donne le titre de Royaume. *Pauperis & tugurii congestum cespite culmen.*

Pour connoître les fonctions des personnes qui y sont employées, il faut savoir que le Piqueur ouvre la moruë.

Le Décoleur arrache les entrailles, le foye, & coupe la tête.

Le Trancheur lui ôte l'arête, & la fait glisser dans un Esquipot, qui est un petit reservoir qui va en pente.

Le Saleur la reçoit dans une broüete, qu'il conduit en un endroit où il fait la Saline de la maniere que je le vai raporter.

Il étale une couche de moruë de neuf ou dix pieds de long, sur laquelle il jette du sel, & successivement d'autres couches

l'une ſur l'autre, de l'épaiſſeur de trois pieds, elles demeurent en cet état cinq à ſix jours afin que le ſel puiſſe s'imbiber, au bout deſquels deux hommes les portent à la mer dans un lavoir, qu'ils frottent & lavent avec un goupillon pour en ôter le ſel. On les met enſuite en pâte, c'eſt-à-dire en maſſe. Elles y reſtent deux jours; & aprés la ſaint Jean un ſeulement, à cauſe de la chaleur. On les étend aprés ſur la Grave, le dos ſur le galet, & on les retourne le ſoir, où elles demeurent juſques au lendemain à neuf heures du matin, & ſi le temps eſt beau on les retourne encore; enſuite on les retire de là pour les mettre en mouton, c'eſt-à-dire cinq ou ſix les unes ſur les autres, la queuë dans la tête, & la tête dans la queuë. Aprés-quoi s'il fait beau temps on les étale comme je viens de dire, & ſur le ſoir du même jour on les met encore en mouton pendant trois jours & trois nuits. On les met enſuite en pile, qui eſt faite à peu prés comme un pâlier de baſſe court, qui contient quelquefois trois cens quintaux. On les retire de cette pile pour les mettre de rechef ſur la Grave, & l'aprés-dînée on les remet en pile l'eſpace d'un mois pour les faire ſuer, ſans plus les éventer, c'eſt-à-dire ſans les étaler ſur la Grave, & on en charge aprés les vaiſſeaux.

Il y a beaucoup de gibier dans toute l'Isle : on y trouve du Caribou, de l'Orignac, du Castor, & des Renards ; les Perdris y sont fort délicates. Lors que l'on va un peu loin à la chasse l'on porte une Boussole, car l'on court risque trés souvent de ne plus trouver le lieu de sa demeure. Les Fraises y sont en si grande quantité qu'il y en à autant que d'herbe dans les bois ; au reste il y a beaucoup de desagremens dans cette Colonie.

Deux Barques longues, de quatre pieces de canon, avec trente hommes d'équipage chacune, peuvent desoler & ruïner les Graves de la Baye, enlever ou couler bas toutes leurs Biscayennes lors qu'elles reviennent de la Pêche. Les Habitans ne joüissent d'aucune douceur de la vie ; ils n'ont point de Jardinages parce que toute la terre n'est remplie que de galets, sur lesquels ils font secher leurs Moruës dans les endroits où les pierres ne se trouvent point. La terre est une Mousse, où rien ne peut produire. Le bled n'y vient point, n'y ayant aucun fruit de France que des Fraises, ce qui dégoute la plûpart des Habitans, & fait qu'ils aimeroient mieux le Cap Breton, car je leur ay souvent entendu dire que si l'on connoissoit à la Cour le merite de l'Isle du Cap Breton, & si

l'on vouloit le peupler, il n'y a point d'Habitans à Plaisance qui ne quitta volontiers cette Ville, si on leur permettoit, pour s'aller établir dans l'Isle du Cap Breton. En éfet, c'est une trés belle Isle, à la côte de l'Acadie, vis-à-vis la pointe du Sud de l'Isle de Terre-Neuve, qui forme l'entrée du Golphe de saint Laurent. La terre y est admirable. Ce ne sont que Plaines, que Préries, que Forêts remplies de Chênes, d'Erables, de Cedres, de Noyers, & des plus beaux Sapins du monde, & des plus propres pour la Mâture. L'on pourroit y construire des Moulins à scier pour faire des Planches de Sapins, de Noyers, & de bordages de Navires, qui seroient d'un grand Commerce pour la France.

L'on y feroit une seconde Normandie si l'on vouloit y planter des Pepins de Pommes, le Calvile sur tout y feroit d'un goût exquis comme celui de l'Acadie. Le Chanvre y vient naturellement, & l'on y en trouve des campagnes toutes remplies. Le Bled y feroit plus beau qu'à Quebec : le Houblon y viendroit aussi.

La chasse aux Outardes, aux Oyes sauvages, aux Perdris de France, aux Gelinotes de bois, aux Tourterelles, aux Canards, aux Pluviers, aux Sarcelles, aux Beccassines, & à toute sorte de Gibier

de riviere y régne de toutes parts. Je ne parle point de la Pelleterie du Canada, qui n'y manque point.

L'on n'auroit pas si loin à aller pour faire la Pêche de la Moruë comme à Plaisance, & l'on n'y courroit point le même risque, d'autant qu'elle s'y fait presque terre à terre tout le long de l'Isle.

Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis trés parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

II. LETTRE

Destruction presqu'entiere de la Colonie Angloise en l'Isle de Terre-Neuve, en 1696, & 1697.

MONSIEUR,

Vous m'avez toûjours aimé dés ma tendre jeunesse, & je vous ai toûjours honoré. La parfaite amitié est comme un lien sacré qui attache si étroitement le cœur de deux amis, que rien au monde n'est capable de le rompre. Pour moi qui vous ai consacré le mien, je veux encor vous renouveller en cette occasion ce que j'ai de plus cher par l'attachement inviolable que j'ai à vos interêts. Recevez je vous prie une description de l'Isle de Terre-Neuve que je vous envoye.

Il s'est fait pendant cette Guerre des actions si heroïques, que jamais Monarchie n'a soutenu la gloire de son Prince avec tant d'éclat que celle de la France. La réputation des armes du Roi s'étant répanduë jusques aux endroits de la terre les

plus éloignez, les Canadiens ont voulu faire voir de leur côté qu'ils n'étoient pas moins passionnez à soûtenir les interêts de Sa Majesté que les autres sujets. Et animez de cette noble ambition, ils ont donné en plusieurs ocasions des marques assurées de leur fidelité. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse un recit de quelques actions particulieres où je les ai vûs occupez pour le service du Roi dans le temps que j'arrivé à Plaisance. Vous y trouverez une maniere de faire la guerre tout-à-fait differente de celle de l'Europe. Le climat & la situation du païs y contribuë beaucoup. Et quoi qu'elle tienne un peu du caractere des Sauvages avec qui ils sont toûjours en guerre, ils ne laissent pas de venir glorieusement à bout de leurs entreprises.

Les Anglois ont cette maxime, lors qu'ils s'établissent dans les Colonies, de mettre en usage tout ce qui peut contribuer aux commoditez de la vie, autant que le climat des païs où ils se trouvent le peut permettre. Le grand nombre de Havres qu'ils occupoient en l'Isle de Terre-Neuve, faisoit voir que c'en étoit une des meilleures d'Angleterre. Monsieur d'Iberville connoissant la richesse de cette Isle, crût qu'il étoit du service du Roi d'en arrêter le cours, & qu'en détruisant tous les endroits

qu'ils habitoient, le Commerce en seroit interrompu. Il prit la liberté de representer à Monsieur de Pontchartrain qu'il étoit dangereux d'avoir de si puissans voisins aux environs de Plaisance, & s'offrit d'en faire l'entreprise.

Sa Majesté lui accorda de prendre pour cet éfet des Canadiens, & lui commanda de se joindre l'Eté de 1696. avec Mr. du Brouillan Gouverneur de Plaisance.

Les Vaisseaux le Pelican, le Comte de Toulouse, le Phelipeaux, le Vendôme, l'Harcour, & deux Brulots, montez par des Maloüins, devoient faire les attaques par mer.

Monsieur d'Iberville étant occupé à faire des expeditions dans l'Acadie sur les Anglois ne pût arriver assez à temps; ce qui obligea ce Gouverneur de faire voile avec ces Vaisseaux.

Il prit plusieurs petits Havres, dans lesquels il se trouva plusieurs bâtimens chargez de Moruës; mais il survint entre lui & les Maloüins une mes-intelligence qui empêcha la prise de saint Jean, qui étoit la Place la plus considerable de toute l'Isle. Il fut obligé de s'en retourner à Plaisance, où il trouva Mr. d'Iberville qui étoit arrivé de l'Acadie, prêt à partir pour le joindre, ne l'ayant pû faire plûtôt, parce

que

que tous ses Canadiens n'étoient pas encore arrivez du Canada.

Monsieur d'Iberville s'étant chargé de l'entiere destruction de ces Havres par Terre, ne le croiant pas si facile par Mer, se disposa de partir pour en faire la tentative, mais Mr. du Brouillan voulant avoir part à une entreprise qui ne pouvoit être que fort glorieuse, à laquelle il n'avoit pû réussir avec quinze à seize cens hommes, lui arrêta ses Canadiens. Ceux-ci déclarerent ouvertement qu'ils ne vouloient point lui obeïr, voulant s'en retourner en Canada, & qu'ils se retireroient dans les bois plûtôt que de l'accompagner. Ils se plaignirent qu'en partant de Quebec on ne leur avoit point dit qu'ils dûssent le reconnoître pour leur Commandant, & ils savoient même qu'ils étoient aux frais de Mr. d'Iberville, dont ils avoient reçû de l'argent.

Monsieur du Brouillan sachant que Mr. d'Iberville avoit ordre de faire la Guerre seul en Hiver, (ce qu'il avoit toûjours regardé comme impossible) lui fit cependant parler Demuid, Capitaine d'une Compagnie d'Infanterie en Canada, qui étoit venu conduire le détachement des Canadiens, qui lui dit que Mr. du Brouillan vouloit seulement se trouver à la prise de

ſaint Jean, avec de ſes Habitans, ſans entrer dans aucune prétention ſur les avantages qu'il en pourroit tirer. Lors qu'un Commandant poſſede le cœur de ceux qui ſont ſous ſon obeïſſance, il lui eſt aiſé de les manier, & de leur inſpirer ſes ſentimens autant qu'il le juge à propos. Je trouve que la conduite de Mr. d'Iberville fut tout à fait judicieuſe dans une conjonćture auſſi embaraſſante que celle où il ſe trouvoit. Il ſavoit d'un côté la conſequence qu'il y avoit de commencer par le Nord de l'Iſle; & d'ailleurs il étoit perſuadé que les Anglois ſe ſeroient fortifiez de nouveau, dans l'aprehenſion où ils pourroient être que les François ne revinſſent encore. Enfin aprés avoir calmé les eſprits irritez des Canadiens, qui ne ſont pas ſi maniables, il ſe détermina d'aller à ſaint Jean.

Monſieur du Brouillan s'embarqua ſur le Profond, & fit voile pour Rognouge, lieu du rendez-vous. Monſieur d'Iberville aprehendant quelques coups de vent aſſez frequens dans cette ſaiſon, qui le jettant au large auroit pû l'obliger d'aller en France avec ſix vingt hommes qui étoient à ſes frais & dépens, prit le chemin de terre.

La réputation qu'il s'étoit acquiſe parmi differens peuples Sauvages, obligea

Pierre-Jeanbeovilh, Chef de Guerre des Abenaquis, de quitter sa nation pour être témoin oculaire de ce qu'on disoit de lui. Ce Chef voulut savoir si Mr. d'Iberville faisoit mieux la guerre aux Anglois, que lui ne la leur faisoit, & aux Iroquois ses ennemis. C'est un homme d'une trés-belle taille, de trente-huit à quarante ans. Il a dans les traits de son visage un air tout à fait martial. Ses actions & ses manieres font connoître qu'il a les sentimens d'une belle ame. Il est d'un si grand sang froid qu'on ne l'a jamais vû rire. Il a enlevé seul en sa vie plus de quarante chevelures.

Il n'étoit point naturel de faire une campagne de cinq ou six mois sans avoir quelque Ecclesiastique. Monsieur l'Abbé Baudoüin, qui avoit été autrefois Mousquetaire, éleve de Mr. l'Abbé Tronson, & presentement Missionnaire dans l'Acadie, voulant donner des preuves de son zéle, accompagna Mr. d'Iberville.

Ils partirent tous de Plaisance le jour de la Toussaints de l'année 1696. pour aller au fond du Port, qui a prés de deux lieuës de profondeur. Ils monterent le lendemain dans les bois environ une demie lieuë, & le troisiéme jour marcherent dans un païs mouillé, couvert de mousses, où ils enfonçoient, cassant avec les jambes les glaces,

Cette marche dura neuf jours, dans des bois si épais qu'à peine pouvoit-on passer, étans obligez de traverser des Rivieres, des Lacs jusques à la ceinture, dans un temps où le froid étoit fort rude. Ils arriverent le dix du même mois à Forillon, où Mr. d'Iberville se rendit le premier avec dix hommes qu'il détacha des autres. Les vivres commençoient à leur manquer depuis deux jours : Ils trouverent fort à propos une douzaine de Chevaux qui leur servirent de nourriture, dans l'attente où ils étoient des vivres qui étoient embarquées dans le Profond. Monsieur du Brouillan étant arrivé le premier à Rognouge, détacha Rancogne Officier de sa Garnison, avec quelques Soldats qui prirent un Anglois, lequel s'étant échapé en donna avis à saint Jean. Le Gouverneur de cette Place ne manqua pas d'envoyer au plûtôt un détachement considerable à la découverte. On rencontra l'Officier François; on en vint aux mains, & il fut obligé de succomber sous le grand nombre. On lui tua un homme, on en blessa un autre, & on lui fit quatre prisonniers. Cet Officier s'en revint à Forillon avec trois hommes demi-morts de faim & de froid.

Pendant que Mr. d'Iberville alloit en Canot joindre Mr. du Brouillan, il envoya

de Plene à Cabreüil, avec douze hommes, joindre deux Anglois qui avoient été découverts. Celui ci enleva quantité de vivres, & emmena douze prisonniers, qui déclarerent qu'il y avoit cent hommes le long de la côte, jusques à Bayeboulle, qui commençoient à faire des habitations. Monsieur du Brouillan ayant renvoyé le Profond en France avec quelques prisonniers, arriva à Forillon avec cent hommes. Ce fut-là où ils prirent les expediens les plus seurs & les plus convenables.

Il falut pour cet éfet faire plusieurs découvertes : c'étoit l'unique moyen de connoître la force des ennemis, & d'aprendre en même temps s'il ne leur venoit point d'Angleterre quelques vaisseaux de guerre: Mr. d'Iberville étant à la tête de cent vingt-quatre Canadiens, parmi lesquels se trouverent plusieurs Gentilshommes, quatre Officiers, & le Chef de Guerre des Abenaquis, qui le suivoit toûjours dans tous ses mouvemens, se mit en chaloupe pour Bayeboulle, qui est à six lieuës de Forillon. Ils prirent en arrivant un Vaisseau Marchand d'environ cent tonneaux, dont l'équipage s'enfuit dans les bois avec les habitans du lieu.

Vingt Canadiens partirent pour saint Jean. Dix autres courant les bois enleve-

rent cinq hommes, parmi lesquels se trouva le Capitaine de ce Vaisseau qui étoit parti d'Angleterre avec deux Vaisseaux de guerre de cinquante & soixante & douze pieces de canon, qu'il avoit quitté sur le Grand Banc, & qu'il croyoit devoir être arrivez à saint Jean. Deschaufours se détacha avec six Canadiens pour Ouitslisbaye : Six autres firent trois prisonniers & une femme. Quatre Matelots se jetterent du coté des François : Deux Canadiens du Parti qui étoit allé à saint Jean, revinrent. Le reste observoit le Petit Havre, qui est à cinq lieuës de Bayeboulle, avec un prisonnier, qui leur aprit qu'il n'i avoit à saint Jean que trois Navires Marchands, mais ils n'oserent s'écarter de peur que les traces de leurs Raquetes ne les fissent découvrir.

Ces découvertes étant faites l'on va droit à saint Jean. Monsieur d'Iberville ayant choisi Montigni, Lieutenant d'une Compagnie d'Infanterie en Canada, pour son Lieutenant, partit le premier avec sept Canadiens pour se rendre maître des hauteurs d'où l'on pouvoit découvrir Mr. du Brouillan qui conduisoit son détachement: & comme il étoit impossible d'avoir des chevaux & des chariots pour porter les bagages dans des chemins impraticables,

chaque Canadien étoit chargé de ses munitions. Trois heures aprés cette marche, Mr. d'Iberville ayant rencontré ceux qui revenoient de la découverte de S. Jean, arrêta trente Anglois du Petit-Havre, qui avoient découvert les notres. Il les attaqua, & passant une Riviere trés rapide jusqu'à la ceinture se rendit maître de ce lieu, où il trouva de la resistance par les retranchemens que les Anglois y avoient faits. Les ennemis y perdirent trente-six hommes, & il y eut quelques prisonniers. Le reste gagna saint Jean. Les néges augmenterent beaucoup, & comme il s'agissoit de vaincre ou de mourir, l'on marcha le 28. Novembre en ordre de bataille.

Montigni marchant cinq cens pas devant la Troupe faisoit l'Avant garde avec trente Canadiens Messieurs du Brouillan & d'Iberville suivoient avec le Corps. Les habitans de ce Gouverneur étoient à la tête, avec ordre cependant de laisser passer les Canadiens en cas d'attaque. Aprés deux lieuës & demie de marche, l'Avant-garde découvrit à la portée du pistolet les ennemis, qui étoient au nombre de quatre-vingt, postez d'une maniere si avantageuse dans un bois brûlé, qu'ils étoient à couvert derriere des rochers. Montigni se voyant découvert anima ses gens, qui don-

nerent tête baissée dessus. Monsieur l'Abbé Baudoüin exhorta en peu de paroles les Canadiens ; & leur ayant donné l'Absolution Generale, chacun jetta les hardes dont il étoit chargé. Monsieur du Brouillan les attaque à la tête, Mr. d'Iberville se jette sur la gauche, où il les prend en flanc à l'abri des rochers. Le Combat s'opiniâtre une demie heure. On en tuë plusieurs ; les autres plient. Celui-ci l'épée à la main, avec le Chef des Abenaquis, donne dessus ; les autres se battent en retraite. Ils se refugient à saint Jean ; il les y force. Ils se jettent dans deux Forts, il les leur fait abandonner, s'en rend maître & fait trente prisonniers avec quelques familles. Le reste se sauve dans un grand Fort, & dans une Quaiche qui étoit dans le Havre.

Sur ces entrefaites Mr. de Brouillan arriva avec la Troupe. Demuid se mit avec soixante hommes dans le Fort le plus proche du grand, qui en étoit éloigné d'une portée de canon, & le gros se campa dans la Ville.

Ce Fort étoit palissadé, revêtu d'une terrasse de trois pieds de haut. La Quaiche profita d'un vent favorable. Les ennemis y mirent leurs meilleurs éfets, & y embarquerent prés de cent hommes. Ils perdirent dans cette poursuite cinquante

hommes. Le Trompette de Mr. du Brouillan y fut tué. Trois de ſes gens & deux Canadiens y furent legerement bleſſez.

L'eſperance qu'avoient les Anglois que les deux Vaiſſeaux de Guerre arriveroient inceſſamment, étoit un obſtacle pour que l'on ſe rendit ſi-tôt maître du grand Fort, dans lequel deux cens hommes s'étoient jettez fort précipitamment ; ſelon le raport de quelques-uns qui avoient pris notre parti.

Il étoit à propos de ſe faire un chemin découvert pour reconnoître le Fort. Demuid & Montigni, avec ſoixante Canadiens, brûlerent pour cet éfet les maiſons voiſines. Ce Fort eſt ſur la côte du Nord-Oüeſt, à mi-côte, commandé par deux hauteurs, toutes deux diſtantes à une portée de fuſil. Il eſt de figure quarée, flanqué de quatre Baſtions, entouré d'une paliſſade de huit pieces de canon de quatre livres de balle, avec un Chemin couvert, mais pour lors plein de néges, un Pontlevis, une Terraſſe élevée, & épaiſſe de trois pieds. Il y avoit au milieu une petite Tour, éloignée d'une demie portée de fuſil d'un Ruiſeau, ſur laquelle étoient quatre pieces de canon de quatre livres de balle, & une cave au deſſous qui ſervoit de Magaſin à poudre.

Pendant que les Canadiens mettoient le feu à toutes ces maisons, Mr. d'Iberville s'étoit avancé avec une trentaine proche le Fort pour les soûtenir, & Mr. du Brouillan resta au poste avancé avec les siens. Il se fit plusieurs escarmouches dans le temps qu'on alloit reconnoître le Fort. Les ennemis n'y eurent qu'un homme tué.

Ceux-ci ne demanderent qu'à temporiser, & comme ils étoient resolus de se défendre, l'on envoya chercher à Bayeboulle un Mortier, des Bombes & de la poudre qu'on y avoit laissé.

L'on peut dire qu'une Place est à moitié renduë lors qu'un Gouverneur parlemente. Il sortit le trente Decembre un homme avec Pavillon blanc pour parler d'accommodement. L'on convint de part & d'autre d'une entrevûë. Le Gouverneur Anglois se fiant à la probité des François y vint lui même, avec quatre des principaux Bourgeois, qui aprehendant que l'on ne vit le mauvais état où ils étoient réduits, ne voulut permettre que aucun des notres entrât dans son Fort. Ils insisterent à ne se rendre que le lendemain. Ils se flâtoient que le vent changeroit, & que les deux Vaisseaux de Guerre qu'ils avoient vûs l'obvoyer deux jours auparavant à deux lieuës au large, entre-

roit dans le Port. Belle esperance pour des personnes accablées, mais vaine & inutile dans une conjoncture où l'on se voit pressé de si prés, car on lui refusa ce delai. L'aprehension où ils étoient d'être pris d'assaut les fit balancer. Ils s'étoient persuadez que les Canadiens ressembloient aux Iroquois, nation impitoyable à leurs ennemis. Ils s'attendoient qu'on leur enleveroit la chevelure. Maxime de guerre usitée chez la plusspart des Sauvages du Nord, qui ayant pris leurs ennemis leur enlevent la peau qui couvre le crâne, & c'est le Trophée le plus authentique de leur valeur. Trophée, dis je, qui sert de monument à la gloire d'un Sauvage, qui passeroit pour un homme de peu de courage si venant de la guerre il n'en raportoit plusieurs avec lui: Il falut donc capituler le même jour.

Enfin ils conclurent

Que la Place seroit renduë à deux heures aprés midi.

Que la Garnison & les Habitans sortiroient du Fort, sans armes.

Qu'ils auroient la vie sauve, & ne leur seroit faite aucune insulte n'i à leurs Femmes & leurs Filles.

Qu'il ne leur seroit ôté aucun habillement qu'ils porteroient sur eux.

Qu'il seroit fourni deux bâtimens pour les transporter en Angleterre.

Qu'il leur seroit donné des vivres pour deux mois du jour de leur embarquement.

Lhermite, Major de Plaisance, porta la Capitulation à la Garnison & aux Habitans, qui la signerent, & la raporta au Gouverneur Anglois, qui étoit resté au Camp, qui la ratifia. L'évacuation de la Place se fit sur le champ. Il en sortit cent soixante hommes, sans compter les femmes & les enfans. Demuid eut ordre d'i rester avec soixante hommes de garnison.

Comme Mr. d'Iberville devoit continuër la guerre le reste de l'Hiver, il ne pût se défaire de ses Canadiens. L'on ne voulut point exposer à l'invasion des Anglois un endroit que l'on n'avoit harcelé qu'avec peine & beaucoup de fatigues, qui à la suite du temps leur auroit pû servir de retraite. L'on fut contraint de démolir le Fort & de brûler toutes les habitations, à la reserve de quelques maisons qui furent conservées pour les malades, qu'il fut impossible de transporter au travers des bois.

Saint Jean est un trés-beau Havre, dans lequel il y peut tenir plus de deux cens Vaisseaux. Son entrée est large d'une petite portée de fusil, entre deux montagnes trés-

trés hautes, avec une batterie de huit canons en cet endroit. Les habitans étoient au nombre de cinquante-huit, trés bien établis ſur la côte du Nord, le long du Havre, dans l'eſpace d'une demie lieuë.

Il y avoit trois Forts, l'un du côté du bois à l'Oüeſt, un autre au milieu qui avoit pour Gouverneur un habitant qui l'abandonna à l'arrivée des François, & le troiſiéme étoit celui où les François s'attacherent.

Ce dernier défendoit l'entrée du Havre (quoique de loin) ſur lequel il commandoit entierement, & ſur une bonne partie des maiſons ſituées aux environs, dans leſquelles étoient les meilleurs éfets, que l'on fut contraint de brûler la veille de la Capitulation.

La terreur s'étant répanduë parmi les Anglois les obligea d'abandonner pluſieurs endroits, & de ſe refugier à Carbonniere. Leurs eſpions alloient & venoient pour aprendre la cataſtrophe de ſaint Jean.

Montigni eut ordre de Mr. d'Iberville de paſſer à travers les bois avec douze hommes pour ſe ſaiſir de Portugalcove, à ſix lieuës de ſaint Jean, en la Baye de la Conception. Il enleva une Chaloupe qui venoit de Carbonniere pour aprendre les nouvelles de ſaint Jean. Deux de ſon parti

raporterent qu'il avoit fait trente prisonniers, que la Quaiche sortie de saint Jean y étoit arrivée, & qu'il y avoit un Vaisseau Marchand.

Tous ces détachemens firent insensiblement cent prisonniers. Kividi se trouva trop proche de S. Jean pour qu'on le laissa si tranquille. Neuf habitans bien établis suivirent le même sort que leurs voisins.

L'expedition de saint Jean étant faite, Mr. du Brouillan se disposa de partir pour Plaisance. Il s'étoit trouvé hors d'état de continuër d'autres entreprises, & il faloit être d'une complexion vigoureuse pour resister plus long-temps aux fatigues que l'on souffre dans ce climat. Comme il étoit obligé d'éfectuer la Capitulation, il donna un Brulot à deux cens cinquante Anglois pour s'en retourner en Angleterre, & le Vaisseau qui avoit été pris à Bayeboulle dans lequel quatre-vingt autres devoient passer en France. Celui ci se perdit à la côte d'Espagne, où les Espagnols firent une assez mauvaise reception aux François, qui furent dépoüillez.

Monsieur d'Iberville prit de son côté tous les moyens pour se rendre maître des autres Havres. Il est de la politique d'un Commandant de ménager le peu de monde qu'il a lors qu'il se trouve obligé de

faire plusieurs expeditions ; mais il n'est pas naturel que cent hommes dûssent triompher de mille. Les Canadiens s'étoient fait cependant une Loi d'en venir à bout : Et comme je veux déveloper toutes les attaques & les décentes qu'ils firent chez les Anglois, je les conduirai, Monsieur, insensiblement selon les differens mouvemens où ils se trouverent engagez. Il faut qu'un Canadien soit convaincu de la valeur de son Capitaine pour qu'il lui obeïsse. Il est vrai que tous les Officiers de Mr. d'Iberville ne respiroient que la gloire. Ils savoient parfaitement bien leur devoir, ainsi il pouvoit se fier à leur bonne conduite.

Aprés qu'un parti qui avoit été détruire à Portugalcove une batterie de huit pieces de canon qui étoient à l'entrée de son Havre, situation qui ne peut être forcée par mer, que la Periere fut de retour du Cap *S.* François & de Toscove, où il fit treize prisonniers, que l'on eut brûlé environ quatre-vingt Chaloupes, & que l'on se fut rendu maître de trente-cinq lieuës de païs dans la Baye de la Conception, Mr. d'Iberville partit le treize Janvier 1697. avec tout son monde.

L'on eut le temps de faire des Raquettes pour le voyage, sans quoi il étoit im-

poſſible de marcher. Elles ont à peu prés la figure de celles de Jeu de Paume, mais beaucoup plus grandes. Il y a deux petits bâtons en travers, un trou au milieu qui s'apelle l'œillet, large du bout de la plante des pieds, qui ſe trouvant à la rencontre d'un de ces bâtons donnent le mouvement pour marcher. Il y a à l'entour de l'œillet deux courroyes qui attache le ſoulier, qui eſt un eſcarpin, fait de peaux d'Orignac ou de Caribou, ſouple comme un gan. Par le moyen de ces Raquettes l'on peut tracer des précipices pleins de néges les plus inacceſſibles.

Il étoit à propos de frayer les chemins. Montigni ſe rendit pour cet éfet à Portugalcove, où les autres ſe rendirent enſuite. Ils y ſejournerent deux jours à cauſe de la quantité prodigieuſe de néges qui tomboient. L'on remarqua qu'il n'i avoit rien d'aprochant en Canada de cette abondance.

Montigni repart derechef avec trente hommes des plus vigoureux: l'on précipite la marche & on le joint en un jour, ce qu'il ne pût faire qu'en deux. L'on continuë ſon chemin, les verglâts briſerent les Raquetes. Les uns tombent à faux, les autres ſont preſque enſevelis dans la nége, Montigni tombe lui-même dans une

Riviere, y laiſſe ſon fuſil & ſon épée pour n'i pas perdre la vie. Enfin l'Avant-garde arrive au fond de la Baye, qui eſt à vingt-cinq lieuës par terre de ſaint Jean, où elle prend douze Anglois, & dans l'attente de Mr. d'Iberville qui conduiſoit la troupe: Montigni alla par mer en canot au Havremen, où il en prit encore autant qui arrivoient de Carbonniere. Cette marche ne tendoit qu'à ce lieu-ci. C'étoit la retraite d'un grand nombre d'Anglois, qui par un petit trajet alloient & venoient à l'Iſle voiſine qui porte le même nom.

Le chemin étoit trop long par terre pour ſe rendre à Carbonniere; il eut fallu faire trente lieuës pendant que l'on y pouvoit aller par mer en deux ou trois heures.

Le radoub des Chaloupes ſe fit à Havremen pour la *Partance:* l'on en équipa trois, & un Eſquif, dans leſquelles cent vingt-quatre Canadiens s'embarquerent. Aprés avoir cinglé trois lieuës au large vent devant, l'on aperçût quatre Chaloupes, qui ſe doutant que les François venoient à l'Iſle de Carbonniere, revirerent de bord, & porterent l'alarme par tout. C'eût été une temerité de chaſſer plus loin. On laiſſa en paſſant Brige, habitation aſſez bien établie, où il y avoit environ ſoixante hommes, pour donner dans Por-

tegrave, que l'on prit. L'on y trouva cent dix hommes, la pluspart bien armez, sans compter les femmes & les enfans. Cet endroit est fort beau. Le grand nombre de besteaux qu'il y avoit servit de rafraîchissemens à des gens qui sçûrent bien en profiter. Ceux de Brige paroissoient être trop tranquilles. Comme ils ne venoient point au secours de leurs voisins, Mr. d'Iberville les envoya sommer, avec ordre aux trois principaux de le venir trouver à Carbonniere avec toutes leurs armes à feu. C'eût été un trop grand embarras de se charger de tant de prisonniers : la destruction de leur habitation suffisoit.

Montigni fut détaché à la pointe du jour avec cinquante hommes, dans trois Chaloupes, pour se saisir de Mousquith, qui est entre le Havre-de-Grace & Carbonniere, & le reste s'embarqua pour l'Isle de Carbonniere en cinq autres, sur les neuf heures du matin. Il falut ranger la côte de cette Isle. Les Anglois crûrent que les François venoient y faire décente : ils tirerent plusieurs coups de canon, & paroissoient environ deux cens hommes logez dans des baraques. L'on ne fit que doubler l'Isle pour se rendre à Carbonniere, où Montigni avoit tué, fait plusieurs prisonniers, & avoit poursuivi les autres à travers les

bois, qui s'étoient jettez dans Nieuperlican, à six lieuës de Carbonniere. Ce Havre avoit vingt-deux habitans les mieux bâtis de Terre-Neuve: l'on y trouva des gens de cent mille francs de bien, qui avoient tout fait transporter ailleurs. Le Commerce y étoit considerable.

L'Isle de Carbonniere tenoit fort à cœur à Mr. d'Iberville; il savoit de quelle importance il étoit de s'en rendre maître, & il connoissoit en même temps qu'outre l'assiete du lieu la saison étoit un grand obstacle à une pareille entreprise. C'est un Rocher à pic, escarpé de tout côté, qui commande la mer. Il n'i avoit qu'un petit débarquement à la pointe de l'Oüest, à portée de pistolet d'un retranchement de Chaloupes, où il y avoit quatre canons de six livres: il faloit un calme pour y aborder, & encore c'étoit tout ce que pouvoit faire deux Chaloupes: on les somma de se rendre, & ils le refuserent. Quand on se trouve un peu à l'abri de l'insulte de son ennemi, & que l'on se void dans une situation assez forte pour disputer le terrein, il n'est pas naturel de plier si-tôt. Les meilleurs éfets de la colonie Angloise y avoient été transportez; ils avoient donc dequoi passer le reste de l'Hiver, dans l'esperance qu'on leur envoyeroit du secours d'Angleterre.

Le temps devint rude plus que jamais. Mr. d'Iberville envoya sur le minuit deux Chaloupes : l'on raporta que le *Ressac* étoit toûjours gros à l'Isle, & que l'on n'i pouvoit débarquer. La mer calma un peu le lendemain trente Janvier. Quatre-vingt hommes s'embarquerent du côté de l'Est & du Nord. Une Sentinelle demande d'une voix tremblante, qui vive ? Montigni sans s'émouvoir fait doubler la rame, les autres le soûtiennent : ils veulent mettre pied à terre, le verglats & le *Ressac* les en empêchent. Le Sentinelle tire dessus sans blesser personne, & ceux du Corps-de-Garde arriverent sur ces entrefaites, postez sur une hauteur capable d'arrêter mille hommes.

Une retraite faite à propos est plus avantageuse à un Commandant que de sacrifier mal à propos l'élite de ses troupes, lors qu'il doit les ménager pour d'autres endroits dont il veut se rendre maître insensiblement.

Le Havre-de-Grace qui étoit un lieu aussi considerable pour le commerce que Carbonniere, étoit trop suspect. L'on y mit le feu. C'étoit le premier établissement de la Colonie Angloise. Il y mourut il y a trois ans un habitant âgé de quatre-vingt-trois ans, né dans le lieu, ce qui fait

connoître qu'ils habitent cette Isle depuis long-temps.

Pendant que Boisbriant Enseigne d'une Compagnie de Canada, faisoit plusieurs prisonniers, & que de Plene fit main basse à Saumoncove sur vingt hommes, entr'autres sur le second Gouverneur de saint Jean, dont j'ai déja parlé, la Perade sous-Lieutenant fut détaché pour tenir en bride ceux de Portugalcove & de Brige, qui avoient une trop grande relation avec l'Isle de Carbonniere. Le manque de paroles qu'ils eurent dans la suite du temps, leur attira Montigni & Boisbriant, avec quarante-cinq Canadiens, qui mirent le feu chez eux : il ne faloit plus se fier à leur bonne foi. On en ramena les habitans, qui la plûpart avoient encore des armes.

Le vent de Sud-Oüest étant favorable pour aller à Bayever, à dix lieuës du Nord de Carbonniere, entre les Bayes de la Trinité & de la Conception. Mr d'Iberville s'embarqua le 3. Février avec 50. hommes dans trois chaloupes. Ils partirent la nuit, & arriverent à la pointe du jour à trois lieuës en deçà. Ils la passerent fort desagreablement. Un Canadien eût même un doigt du pied gelé. Les meilleurs coureurs donnerent dans un bois où ils prirent deux Anglois qui s'en alloient au Vieux Perli-

can,& sept autres qui en revenoient. Comme ils déclarerent que l'on n'avoit point de connoissance de la marche des François, & qu'il y avoit plusieurs Chaloupes prêtes à partir pour l'Isle de Carbonniere, Mr. d'Iberville y alla attaquer quatre-vingt hommes, qui se rendirent à discretion. On les garda à vûë, à la reserve de deux qui allerent à Bayever de sa part, pour assurer les habitans qu'ils auroient le même quartier. Deux des principaux, sous la bonne foi de leurs Compatriotes, vinrent se rendre caution, mais trente à quarante des plus alertes se sauverent dans les bois & en Chaloupes. Monsieur d'Iberville y arrivant le sixiéme Février trouva les habitans fort soûmis. Il y prit une Chaloupe de six hommes qui arrivoient de l'Isle, que l'on avoit envoyé sçavoir s'il pourroient s'i rendre avec leurs biens. Boisbriant se contenta d'emmener les principaux à Carbonniere. Le reste des Canadiens attendoient Mr. d'Iberville au Vieux Perlican où il retourna. C'est un lieu trés considerable, où il y avoit dix-neuf habitans, plusieurs Magasins de moruës, & beaucoup de besteaux. On y laissa la plûpart des habitans, à la reserve de quelques-uns, fort contens tous de leur sort, mais qui oublierent facilement les

graces qui leur avoient été acordées. Celicove qui étoit à deux lieuës, servit d'asile une nuit : l'on y trouva une trés grande quantité de besteaux, sans habitans, qui avoient tout abandonné.

A mesure que l'on se rendoit maître de tous ces Havres l'on y arboroit le Pavillon François. Nieux Perlican qui étoit à deux lieuës par delà fut aussi entierement abandonné. Les habitans se crurent plus en sureté en gagnant le Havrecontent, qui avoit donné asile à ceux ci. L'on y trouva un petit Fort, qui étoit une Maison fortifiée à l'épreuve du mousquet, avec des Meurtrieres haut & bas, Ils se trouverent bloquez. Que pouvoient faire des gens qui se voyant dans des allarmes continuelles n'entendoient parler de moment à autre que des Canadiens, qui n'aimoient gueres à leur faire grace ? Ils savoient cependant que Mr. d'Iberville agissoit genereusement avec eux. Cette confiance les obligea de lui envoyer un Irlandois qui commandoit en Chef, pour le prier de leur acorder la vie sauve. Trente hommes sortirent avec leurs femmes & leurs enfans de cette retraite, qui étoit munie de quantité de vivres. On y laissa Deschaufours Gentilhomme de l'Acadie, avec dix hommes pour y commander.

Comme nous avions beaucoup de prisonniers, nous étions bien aise de faire un échange. Nous voulions avoir aussi trois Irlandois qui avoient pris parti avec eux, que ceux de l'Isle de Carbonniere avoient enlevez. Une Chaloupe fut détachée pour cet éfet. Ils refuserent cette proposition. On y envoya une seconde fois. Ils demanderent un Anglois pour un François, & trois pour un Irlandois. On le leur accorda. L'on choisit pour l'échange un endroit hors de la portée du canon de l'Isle & de terre. Montigni s'i rendit avec cinq François, & le nombre d'Anglois qu'ils avoient demandez, entr'autres le frere du Commandant de l'Isle, qui auroit mieux aimé rester chez les François que de risquer derechef sa vie. Un Esquif de six hommes partit en même temps de l'Isle sans mener nos gens. Montigni leur demanda le sujet de cet oubli? Ils proposerent que le frere de leur Commandant allât jusques à l'Isle, qui rameneroit les François : on le leur refusa, & ils s'en retournerent. Le Commandant, le Lieutenant, & le Major, revinrent sans aucun François. Montigni eût tous les sujets du monde de se plaindre de leur procedé. Un de ces Officiers déchargea son sabre sur lui, il en para le coup, & toute la peine qu'il eût dans

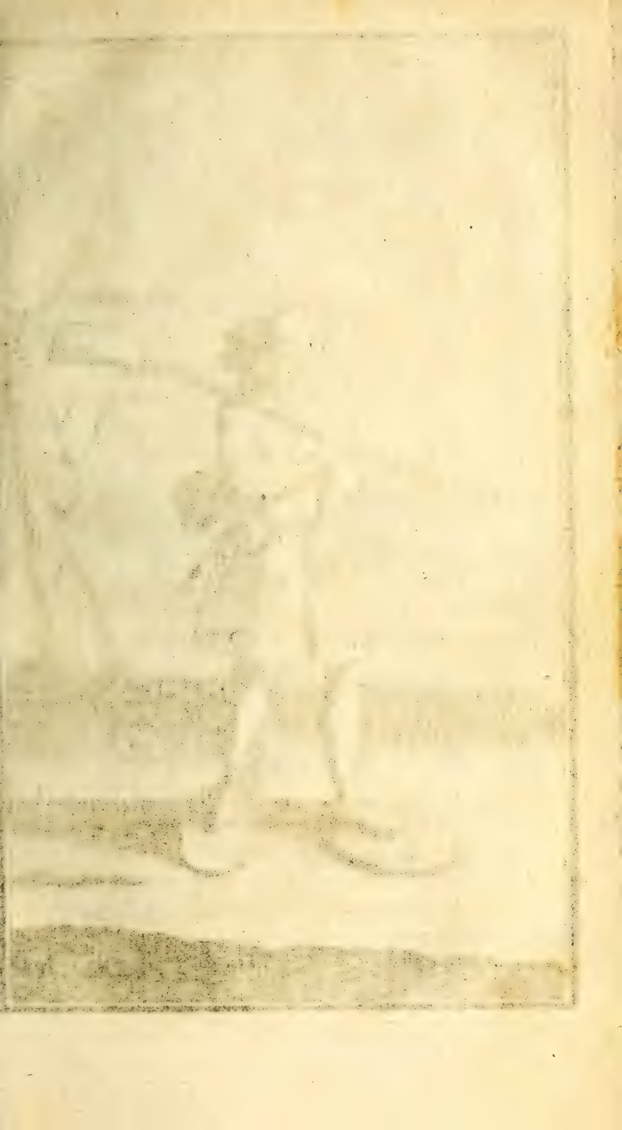
cette

cette rencontre fut de les faire passer bon gré mal gré dans son Canot, & d'emmener le leur. Ils donnerent d'assez mauvaises raisons à Mr. d'Iberville, lui representant qu'ils n'étoient pas les maîtres chez eux, & que s'il vouloit les renvoyer cela leur donneroit occasion de faire l'échange avec plus d'autorité. Ils étoient en trop bonnes mains pour meriter que l'on eût derechef tant de créance en leur probité. On leur permit seulement d'envoyer de leur part des prisonniers, qu'on y retint encore presque tous, menaçant de faire feu sur les François qui y retourneroient. Deux Sauvages eurent beaucoup de soin de la conduite de ces trois Officiers, jusques au Havrecontent.

Quelque temps aprés ils proposerent de faire rendre l'Isle, & d'obliger ceux qui y étoient de reconnoître le Roi, pourvû qu'il leur fut permis de faire la pêche de la moruë pendant l'Eté. Montigni s'étant chargé d'eux en laissa partir un pour cet éfet, ayant obligé les deux autres de payer dix mille francs s'il ne revenoit point. Son voyage fut sans succez. Ils offrirent tous trois dix mille livres pour avoir leur liberté, ce qui leur fut refusé. Pendant que Mr. d'Iberville fit un tour à Plaisance pour y apprendre des nouvelles de France, Monti-

gni & la Periere eurent ordre de rassembler à Bayeboulle deux cens des meilleurs prisonniers. Boisbriant de son côté qui étoit au Havrecontent, avec un détachement, devoit observer les mouvemens que l'on feroit vers Carbonniere. Monsieur d'Iberville revint par mer de Plaisance avec Mr. l'Abbé Baudoüin, au fond de la Baye de Cromwel. Il y rencontra la Periere, avec cinq Chaloupes & soixante prisonniers. Il étoit venu aux mains avec quantité de gens qui étoient décendus de l'Isle. Le choc fut un peu rude. Il en tua onze dans cette occasion, & prit trois femmes.

Le vieux Perlican, pour qui l'on avoit eu tous les égards possibles, avoit repris les armes pendant ce temps contre sa parole. Ses habitans qui donnoient des avis secrets à l'Isle de Carbonniere sur tous les mouvemens des François, suivirent un sort tel qu'ils se l'étoient attirez par leur indiscretion. Monsieur d'Iberville y arriva la nuit du treize Mars, où il aprit qu'il y avoit un bâtiment de soixante tonneaux chargé de vivres, nouvellement arrivé d'Angleterre, dans lequel onze habitans s'étoient mis pour le défendre contre les François en cas d'attaque. Pendant que quatre chaloupes le serroient de prés, il y en eut qui donnerent avis à ceux de Ba-




Canadiens en Raquette allant en guerre sur la nege

yever de l'arivée des François. Il s'y trouva un petit bâtiment où plusieurs s'embarquerent, qui ne respiroient qu'une occasion aussi favorable pour passer à l'Isle. On se rendit à la fin maître du bâtiment du vieux Perlican, dans lequel se trouverent 18. hommes bien armez, avec trois pieces de canon. L'on mit le feu à toutes les habitations, & à celles de Bayever, & l'on fit soixante prisonniers que l'on y trouva.

Monsieur d'Iberville se disposoit à achever de ruïner tout ce que les Anglois avoient de Havres en ce païs-là. Il ne leur restoit plus que Bonneviste qui eut suivi le sort des autres, mais notre arrivée interrompit ses desseins, & sauva par hasard cette derniere Place aux Anglois. Nous le trouvâmes à Plaisance, d'où il devoit partir pour cette derniere expedition. Mais, comme celle de la Baye de Hudson étoit tout autrement importante, & que c'étoit le sujet de notre voyage; il envoya retirer ses Canadiens pour s'embarquer sur notre Escadre.

C'est une chose admirable, Monsieur, que cent vingt-cinq Canadiens, tels que vous les voyez, se soient rendus maîtres d'une si grande étenduë de païs dans la saison la plus cruelle que l'on puisse s'imaginer. Le froid, la pluye, la nége, la faim

& la ſoif devoient être autant d'obſtacles. Ils firent cependant plus de ſept cens priſonniers, & tuerent en differentes occaſions plus de deux cens hommes, n'en ayant eu des leurs que deux bleſſez.

Les habitans de cette Colonie vivoient ſans aucune religion, & il leur auroit été difficile de dire celle qu'ils profeſſoient. Le Sexe y étoit entierement corrompu.

Vous verrez ici, Monſieur, un dénombrement des habitans de chaque Havre qu'ils poſſedoient, des Pêcheurs, des chaloupes qu'ils y avoient, & de la quantité de moruës qu'ils y pêchoient. Les Anglois ont avoüé eux-mêmes que le Commerce montoit à dix-ſept millions tous les ans. Il leur faudra pluſieurs années avant qu'ils reviennent à leur premier état. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Rognouge.	120	7	8	4000
Fremouze.	40	7	8	4000
Aigueforte.	25	4	5	2500
Forillon.	108	22	16	8000
Caplimbaye.	12	2	2	1000
Cabreüil.	5	1	1	1000
Brigue.	15	3	3	1500
Totheave.	30	3	5	2500
Ouitſliſbaye.	15	2	3	1500
Bayeboulle.	120	13	20	10000
Le petit Havre.	80	14	16	8000
Saint Jean.	300	59	125	62500
Kividi.	40	9	9	4500
	790	149	221	110500

Baye de la Conception & de la Trinité.

	Hommes.	Habitans.	Chaloupes.	Quintaux de moruës.
Torbaye.	18	3	4	2400

Baye de la Conception au Nord-Oüest.

Portugalcove.	25	3	3	2100
Havremen.	12	1	2	1000
Baye quinscove.	11	2	2	1000
Brige.	70	11	12	6000
Portegrave.	116	14	20	10000
Hailinscove.	18	3	3	1500
Bairobert.	10	3	3	1500
Briancove.	30	4	6	3000
Havre de grace.	100	14	15	7500
Mousquith.	35	3	5	2500
Carbonniere.	220	22	50	22500
Croquescove.	30	4	5	2500
Kelinscove.	22	3	4	2000
Bayever.	85	14	16	11000

Baye de la Trinité au Sud.

	Hommes.	*Habitans.*	*Chaloupes.*	*Quintaux de moruës.*
Le Vieux Perlican.	130	19	27	13500
L'ance arbre.	30	4	5	3000
Celicove.	40	4	7	4700
Nieuperlican.	60	9	11	6600
Havrecontent.	20	4	4	2400
Au Nord.				
Arciſſe.	12	1	2	1000
La Trinité.	24	2	4	2000
	1316	43	60	32800

Total des Quintaux de moruës 188800.

III. LETTRE.

Description du détroit de la Baye de Hudson.
Evenemens considerables.
Nouvelle découverte.
Nouvelle alliance avec les Esquimaux du Cap de Digue, au 62. degré 45. minutes latitude Nord.
Combat du Profond dans les glaces, contre les Anglois.

MONSIEUR,

Encore que je sache que c'est un crime contre le bien public d'interrompre par de longs discours les occupations importantes d'une personne destinée à soûtenir seule les embaras & les fatigues inseparables des grands emplois J'ose croire neanmoins que vous ne blâmerez pas la liberté que je prends de vous faire le détail du Détroit de la Baye de Hudson, de vous entretenir de l'Alliance que nous avons faite avec une Nation qui jusqu'ici nous étoit peu connuë, & de vous faire part de la Relation du combat du Vaisseau du Roi parmi

294 322 328

Pays Inhabitable

Cap aux Vaches marines

I. Bonaventure

DÉTROIT D'HUDSON

I. Sauvage

J. du Cap Charles

Cap Haut

Pais des Esquimaux

Aman quamapnai

I. la Sale

R. Mon

63 63

58 58

Coste de Laborador

53 53

GOLFE DE S.t LAURENT

de

46 48

294 322 328

CARTE
de la Baye et Detroit
D'HUDSON
Pays Inconnus
Pays Inhabitable
Cap Bleu
Milles Isles
I. Natingan
I. Salbre
I. Phelipeaux ou Mansfeld
I. Digues
DETROIT D'HUDSON
Cap aux Vaches marines
J. du Cap Charles
Cap Haut
Pais des Esquimaux
I. la Sale
I. Sauvage
Bonaventure
BAYE D HUD SON
I. du point du jour
I. de la Trinité
R. Monsipi ou Danoire
Bourbon
F. Bourbon
R. S. Therese
F. de Rieux a Sanne
R. Maricour
Cap Henriette marie
I. Plex
I. Agamesque
I. Titelis
I. Charleston
I. Petit Bois
R. Quichi de chouan ou S. Anne
F. de Kichi chouanne
R. Monsipi ou S. Anne
Fort de Rupert
R. Nemisco
R. aux Iroquois
Coste de Laborador
GOLFE DE St. LAURENT
294
302
308
315
322
328
63
58
53
46
48



les glaces contre les Anglois. Je ſçai Mr. que les grands Hommes ne ſe délaſſent d'un travail d'eſprit que par un autre, & que toûjours occupez des fonctions de leur Miniſtere, ils ne ſe divertiſſent qu'en quittant une occupation importante pour une occupation moins grande & moins ſerieuſe. C'eſt ce que tout le monde ſait que vous faites depuis ſi long-temps que vous portez ſeul le poids de deux Intendances conſiderables; & que quand elles vous laiſſent quelque loiſir, vous croyez ne le pouvoir mieux employer qu'à vous entretenir des Sciences & des belles Lettres: & il ſemble que votre eſprit prenne de nouvelles forces dans ces changemens d'entretien. Je me flâte, Monſieur, que celui que je vais vous faire d'une partie de mon Voyage, n'eſt pas tout-à fait indigne de vous occuper quelques momens.

Nous fîmes voile le huitiéme Juillet d'un vent de Sud Sud-Oüeſt de Plaiſance. Nous l'obvoyâmes toute la journée dans la Baye, & aprés avoir doublé le Cap de Sainte Marie, nous rangeâmes cette côte d'un vent de Nord-Oüeſt, ſur laquelle il paroiſſoit d'agreables pâturages. Nous aprochâmes à une lieuë du Cap de Trepas, qui fait l'opoſite de Sainte Marie. Nous vîmes à la même diſtance au Nord-Eſt

quart-d'Est celui de Penne. Sur les quatre heures du matin le Cap de Raze nous parut à six lieuës au Nord-Oüest quart-d'Oüest, & sur les huit heures celui de saint François nous restoit au Nord Nord-Oüest.

Plus nous élevions vers le Pôle, plus les jours croissoient, mais les chaleurs diminuoient, & le froid faisoit insensiblement impression.

Nous aperçûmes le dix-sept, à trois lieuës, au vent, une Montagne flotante de glaces de trois cens pieds de hauteur, qui avoit la figure d'un pain de sucre. Nous pouvions être au *53.* deg. *56.* minut. Je ne doute pas, Monsieur, que cela ne paroisse bien surprenant, mais la suite du Voyage fera connoître bien d'autres veritez aussi surprenantes.

Rien n'est plus fâcheux que de se trouver dans une tempête, mais c'est quelque chose de bien plus fort lors qu'elles arrivent dans ces quartiers. Nous essuiâmes le vingt-quatre un coup de vent au 60. deg. 9. min. de Nord Nord-Oüest, qui dura huit heures. Toutes nos manœuvres étoient couvertes de verglats, & nos équipages souffrirent beaucoup. Le Palmier eut son Beaupré rompu. Ce n'étoit cependant qu'un commencement des peines &

des fatigues que nous devions avoir dans la suite de la plus rude navigation. Nous connumes le vingt-cinq du courant que nous aprochions de la Zone Froide, & nous ne vîmes ce jour-là qu'objets affreux, car faisant la route du Nord Nord-Oüest, nous commençâmes à donner sur les huit heures du matin dans un Banc de glaces.

La premiere terre de ce climat que nous connumes le lendemain sur les huit heures du soir fut l'Isle de *Resolution*. Elle est au 62. deg. 33. à 34. de variation Nord-Oüest. Elle fait l'embouchure du détroit de la Baye de Hudson, avec les Isles *Boutonnes*, qui sont au 61. deg. 10. minut. Elles sont Nord & Sud, distantes les unes des autres d'environ 14. à 15. lieuës.

L'Isle de *Resolution* peut avoir huit lieuës de longueur Est & Oüest. Quand on est du coté de l'Oüest, elle paroît avoir la figure d'un Croissant. Il y a deux petites Isles à deux lieuës de distance du coté du bout de l'Est. Elle est éloignée de la Terre-Ferme du Nord d'environ six à sept lieuës.

Comme nous fîmes la découverte de deux autres Isles voisines inconnuës aux François, parce que l'on a crû autrefois que ce n'étoit qu'une Isle, au lieu que nous en avons connu deux autres. Nous apellâmes l'une l'Isle la *Sale*, & l'on voulut

bien apeller l'autre *Lapotherie*, qui sont Sud & Sud Sud-Oüeſt.

La *Sale*, qui a environ trois lieuës de tour, éloignée de trois de la *Reſolution*, forme une embouchure pour entrer dans le détroit.

Lapotherie eſt à trois lieuës de la *Reſolution*, dans l'Eſt de la *Sale*. Elle a environ quatre lieuës de tour.

Les vents depuis le Sud-Oüeſt juſques à l'Oüeſt qui nous étoient contraires, & les marées qui portoient beaucoup au Nord nous ayant jettez parmi ces Iſles, nous éloignerent de la veritable embouchure de ce détroit. Le paſſage entre la *Reſolution* & la *Sale* s'étant trouvé bouché par un Banc de glaces, nous fumes contraints de l'obvoyer deux jours pour en tenter quelqu'autre. La Mer étoit pour lors comme un Etang. Elle faiſoit cependant un bruit qui cauſoit un bouillonnement. Je voulus aprofondir la cauſe d'un éfet ſi admirable : & conſiderant la ſcituation de toutes ces côtes, je n'aperçûs aucun Rocher (car elles me paroiſſoient fort ſaines) & il faut que le Navigateur ſache que les bords de ces Iſles, & generalement de tout le Détroit, ſont à pique d'une élevation prodigieuſe. Je voulus en penetrer davantage l'origine. Enfin aprés pluſieurs refle-

xions,

xions, voyant que nous n'étions qu'à une demie lieuë de la *Sale*, je m'embarquai dans un Esquif le vingt-huit pour y connoître le terrain. Cette découverte me donna occasion de savoir d'où pouvoit naître la grandeur & la grosseur prodigieuse de tant de glaces, qui sont veritablement des Isles flotantes que l'on trouve dans tous ces climats.

Comme j'étois au pied de cette Isle je vis une longue étenduë de glaces de 12. à 15. pieds d'épaisseur, attachées dans le Roc, qui étoient soûtenuës en l'air, & j'aperçûs quantité de Torrens qui aboutissoient à la Mer. Il est certain que quelque courant & quelques marées qui puissent être dans tous ces païs, le froid y est si violent qu'il arrête generalement le cours de la mer. La nége qui tombe en si grande abondance presque toute l'année, forme plusieurs petites montagnes à la faveur du vent, & s'endurcit insensiblement. Le dégel venant de temps à autre fait couler des néges fonduës de ces torrens. Le froid qui revient si subitement en arrête ensuite l'impetuosité, & successivement il s'éleve des hauteurs prodigieuses de glaces, qui sont des spectacles affreux, & il arrive que toutes ces Avalasses d'eau qui tombent de ces précipices, entraînent des

terres & des rochers, ce qui me fut confirmé dans la suite en voyant une des plus grosses montagnes de glaces au Nord de l'Isle de la *Resolution*, sur laquelle il y avoit quantité de terre & de rochers.

J'arrivai à la *Sale*, où il me falut grimper pour monter en haut; je n'i trouvai pas un pouce de terre. J'aperçûs quantité de ces précipices qui tendent à la mer, dans lesquels il y avoit beaucoup de néges, & je trouvai tout au haut un Etang d'eau douce d'environ trois cens pas de circuit. Un Philosophe auroit eû matiere de faire de beaux raisonnemens sur le boüillonnement qui s'excite sur la mer entre ces Isles. Je croirois, Monsieur, que l'embouchure du détroit, fermé par les Bancs de glaces ordinaires, qui ont quelquefois plus de quarante pieds d'épaisseur, arrête le cours du Flot qui vient de l'Ocean avec impetuosité pour y entrer : Et comme les bords de ces terres qui sont à pique sont extraordinairement élevez, il ne se peut que ces hauts précipices n'ayent une pareille suite jusques au fond de la mer, car l'on y trouve jusques à cent quarante brasses. Ainsi la mer trouvant de la resistance entre ces creux cachez où il faut qu'il y ait aussi beaucoup de Nitre qui se trouvant émû par tous ces remouls de marées, ex-

cite ce boüillonnement, qui n'eſt proprement qu'une fermentation, & le Nitre y eſt en ſi grande abondance, que je le ramaſſois tous les matins ſur les plaques de plomb de nos canons, & même dans le moment que l'on ſeignoit nos malades, l'ouverture de la veine en étoit toute bordée.

Un Pilote experimenté doit connoître le fort & le foible de tous les parages où il ſe trouve, & il eſt quelquefois fort à plaindre lors qu'une nouvelle experience doit lui aprendre l'endroit où il eſt. Ceux de notre Eſcadre ſavoient leur métier, mais ils n'étoient jamais venus dans ces climats. Nous demeurâmes en Pane la nuit ſous l'Iſle la *Sale*, & nous fîmes voile à la pointe du jour le trente Juillet pour paſſer entr'elle & la terre ferme. Cet eſpace qui a environ deux lieuës de largeur, fut nommé Déttroit d'Iberville. Nous ſommes les premiers François qui ayons faits cette découverte. Nous entrâmes dans ce petit paſſage d'un vent de Sud Oüeſt, qui vint aprés ſur les huit heures du matin au Sud Sud Eſt, lequel nous porta dans le Détroit, & à une demie lieuë en dedans ſur une diſtance de la terre-ferme du Nord, notre Vaiſſeau rangea une Roche à une portée de piſtolet, qui étoit cachée à fleur

d'eau, qu'un Remoul de marée nous fit apercevoir. La mer étoit tout à fait unie. Elle le fut toûjours jusques au débouquement. Cette serenité vient de tous les Bancs de glaces qui servent d'abri contre les vents; sans cela il n'i auroit point de vaisseau qui ne fut brisé, pour peu que la mer s'élevât, & il y a assez d'autres dangers à essuyer. Nous aperçûmes en entrant des montagnes de néges extrémement élevées sur la terre, qui avoient plus de huit lieuës de longueur, & nous donnâmes dans un Banc de glaces qui avoit une étenduë de toutes parts, autant que la vûë pouvoit porter. Le Pelican frayant toûjours ce chemin le premier, lorsque d'un vent d'Oüest Nord-Oüest, nous commençâmes pour la seconde fois à donner dans des Bancs de glaces.

Les differentes bordées que nous étions obligez de faire pour éviter les abordages, donnoient occasion de faire autant de mouvement dans le maniement des manœuvres, & quelque adresse qu'eussent nos Pilotes il étoit impossible de les éviter.

Rien n'étoit donc de plus affreux que de se voir dans cette vaste étenduë, où à peine pouvions-nous discerner l'eau d'avec autant de Rochers de glaces, contre lesquels nos Vaisseaux heurtoient à tout mo-

ment. Aprés les avoir doublez pendant trois heures nous aperçûmes un Eclairci, c'est-à-dire un espace d'eau où il n'i avoit point de glaces. Nous donnâmes dedans, & mîmes en Pane bord sur bord, jusques à trois heures du matin. Cet Eclairci dura peu. Plus nous avancions, plus il se presentoit encore devant nos yeux de ces prodigieuses étenduës. Le Pelican qui étoit toûjours à la tête (les trois autres nous suivant de file) faisoit de son côté tous ses éforts pour adoucir nos amertumes. Il fit bon gré mal gré des ouvertures à travers, mais ceux-ci n'ayant pû nous suivre se trouverent renfermez. Ils nous firent signal à une lieuë que les glaces n'ayant plus de courant, leurs éforts devenoient vains & inutils. Il étoit, Monsieur, assez touchant de nous voir hors d'état de pouvoir leur donner aucun secours. Ils grapinerent sur le champ. Nous le fîmes aussi en nous mettant à côté d'une glace de quatre à cinq cens pas de longueur, sur laquelle nous envoyâmes des Matelots porter des Grapins pour tenir en arrêt notre Vaisseau. Il n'i avoit pour lors point de nuit, aiant le plaisir de voir coucher & lever le Soleil presque en même temps, & on lisoit facilement à minuit.

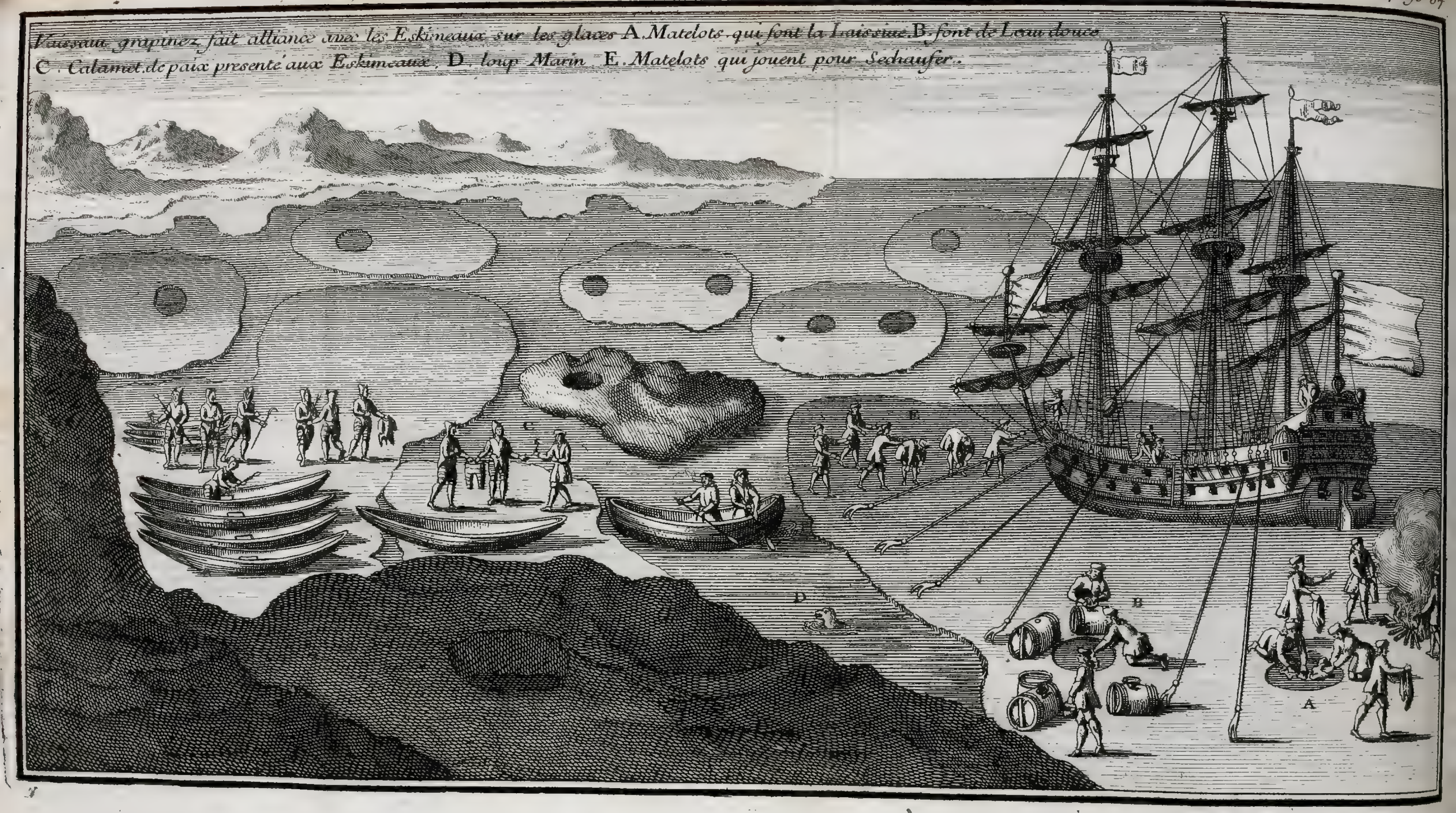
Les courans sont fort rapides dans les

commencemens de ce détroit. Ils nous porterent d'un vent de Nord Nord-Est vers l'Isle du *Poli* & de la *Salamande*, qui sont Est & Oüest, prenant un quart du Nord-Oüest, que nous aperçûmes fort facilement de six grandes lieuës en dedans, & à deux de la côte du Sud, au 62. d. 7. m. 37. d. de variation Nord-Oüest, portant leurs noms de deux Vaisseaux François qui les rangerent en 1694. Nous ne pûmes faire dans la suite des routes assurées. Les vents devinrent variables,& toutes ces grosses glaces que nous apercevions à tout moment nous en faisoient faire autant de differentes.

Les courants & les vents du Sud-Oüest assemblerent une infinité d'Isles flotantes à la côte du Nord. Tous ces objets pleins d'horreur tenoient l'espace de trois lieuës de largeur, sur quatre à cinq de longueur. Il sembloit que ç'eût été une des plus grandes Villes du monde qu'un tremblement de terre eut mise sans dessus dessous. Je m'entretenois quelquefois avec un Pilote qui avoit été aux 80. degrez Nord ; il m'avoüa que rien n'aprochoit de ces horreurs. Il s'étoit trouvé à la verité parmi des glaces à la pêche de la Baleine, avec cette difference qu'elles étoient ordinairement toutes unies à la surface de l'eau.


A glaces de quart de lieux de circuit ou 20. Vaisseaux
pouuoient mettre a la bry B glace qui avoit 50 brasse
hors de leau C autre glace a la bry de la quelle le
Palmier de 66 pieds de hauteur etoit cache
A
B
C





Vaisseau grapinez fait alliance avec les Eskimeaux sur les glaces A. Matelots qui font la Laissive B. font de Leau douce
C. Calamet de paix presenté aux Eskimeaux, D. loup Marin E. Matelots qui jouent pour Sechaufer.


Vaisseau grapinez fait alliance da
C. Calamet de paix presenté aux po

Les vents de Sud nous porterent vers le Cap Haut, qui eſt au 62. deg. 30. min. C'eſt une pointe de terre ferme du Sud, fort élevée, que l'on découvre de 15. lieuës à l'Oüeſt des Iſles du *Poli* & de la *Salamande*. Nous laiſſâmes ce Cap à huit heures du ſoir le deux Août à l'Eſt de l'Iſle du Cap Charles ; & le bout du Oüeſt de cette Iſle eſt environ à ſix lieuës de terre qui eſt au 63. deg. 8. m. 37. d. 30. m. de variation Nord Oüeſt, qui peut avoir dix ou douze lieuës de tour, à cent lieuës dans le détroit.

Il étoit de la derniere conſequence de ne pas trop nous éloigner les uns des autres. Notre Vaiſſeau apareilla le quatre Août ſur les cinq heures du ſoir, pour tâcher de joindre le Palmier qui étoit le plus proche, les autres étant à une lieuë & demie de nous. Nous ne pûmes aborder la glace où il étoit que le lendemain à ſept heures du matin, ayant laiſſé le Cap de *Digue* au Sud Sud-Oüeſt, à ſix lieuës de nous,& l'Iſle de *Natingan* qui eſt à l'Oüeſt de *Salſbré* nous reſtoit au Nord Nord-Oüeſt. Pendant que nous y étions grapinez nous y fimes quarante bariques d'eau douce, trés-bonne à boire. Ce n'eſt pas, Monſieur, une choſe ſurprenante, parce que les pluyes tombant ſur les glaces y

font comme une espece de Citerne, & venans à fondre les néges, ces eaux fonduës ne se sentent point de l'acreté & de la salure de celle de la mer. Il faut cependant, pour leur ôter la crudité, mettre de l'eau de vie dans les futailles : sans cela il seroit dangereux de les boire pures, & l'on coureroit risque d'avoir des tranchées violentes.

Il survient quelquefois tout à coup de si grands débordemens de glaces, que dans le moment que l'on croit être bien *grapiné*, tout s'ouvre. Comme nous étions dans l'attente de quelque moment favorable pour pousser notre route, la glace sur laquelle nous étions se rompit malheureusement par les grands courants. Notre Vaisseau fut entraîné sans pouvoir se gouverner, & aborda poupe en poupe le Palmier sur les quatre heures du matin. Cette saillie fut suivie d'un incident bien plus cruel, car notre Brigantin l'Esquimau de trente tonneaux, qui nous avoit toûjours suivi entre les glaces, fut écrasé proche de ce dernier : & à peine les douze hommes de son équipage purent se sauver. La perte de ce petit Bâtiment nous coûta cher dans la suite. Surcroît d'embarras, car à peine eûmes nous apareillez une heure aprés d'un vent de Sud Sud-Oüest, ayant

trouvé à la sonde soixante brasses d'eau, que parmi tout ce cahos & cet enchaînement, les courants nous entr'aînerent, quoique *grapinez*, en moins d'une demie heure, à une portée de fusil boucanier, de trois Roches, qui étoient à une demie lieuë de Natingan; & le moindre petit vent qui nous eut affalé à la côte nous eut fait perdre sans resource. Quel espoir à des gens *dégradez* sur une Isle sterile, où il n'i avoit pas un pouce de terre. Il nous falut *regrapiner* au plûtot sur une autre glace, mais le Palmier chassa toûjours à terre. Le *Zuzan* nous reporta derechef le lendemain sur Natingan, quoique *grapinez*, & nous nous trouvâmes engagez entre des glaces échouées sur des Rochers. Nous fûmes extrémement embarassez, car pour éviter d'être jettez tout à fait à la côte, d'où nous n'étions qu'à une petite portée de canon, à quatorze brasses, nous forçames les glaces d'un vent d'Est Sud-Est. Il y a deux bâtures d'une lieuë de longueur, & l'on trouve le long de cette côte plusieurs petites Isles bordées de Rochers, couverts à Marée basse, sur lesquels des glaces s'échoüent qui ne le paroissent pas être, ce qui trompe beaucoup. Les vents varierent ensuite. Les courants nous raporterent sur *Salsbré*, qui est une autre Isle

à trois lieuës à l'Est Sud-Est de Natingan. La mer y baisse sept heures & en monte six. Les courants paroissent Sud Est, Nord-Oüest : & ces deux Isles sont Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest.

Nous *grapinâmes* encore le sept sur une même glace, pendant que le Weesph & le Profond demeurerent engagez le long de *Natingan.* Le Palmier eut le temps de radouber à côté d'une glace son Gouvernail & la Gorgere de son Eperon qui avoient été rompuës, & il n'i avoit point de vaisseau qui n'eut des pieces emportées.

Les courants nous portoient & raportoient, avec un petit vent qui nous soûtenoit contre ceux du *Zuzan,* qui sont beaucoup plus rapides que le *Flot :* & au lieu de nous faire débouquer pour entrer dans la Baye, ils nous faisoient rentrer dans le Détroit.

Il n'est pas surprenant, Monsieur, qu'un Vaisseau fasse dans un Voyage de long cours plusieurs fausses routes. Les vents contraires en sont la cause, mais tous les differens mouvemens que nous faisions n'eussent pas fait impression dans le temps que nos Vaisseaux étoient toûjours grapinez, si nous n'eussions découvert de moment à autre les terres du côté du Nord & du Sud.

Les éfets que la nature produit dans ces climats sont, Monsieur, dignes d'admiration. Il s'éleve tout à coup la nuit dans le temps le plus serein des nuages plus blancs que l'albâtre, & quoiqu'il ne fasse pour lors aucun souffle de vent, ils volent avec tant d'agileté qu'ils prennent dans le moment toutes sortes de figures. Il paroît au travers de ces nuages une lumiere si belle & si éclatante qui les fait joüer, pour ainsi dire, avec ressort que tout s'agite. Ils s'étendent comme des Cometes, ensuite se ramassent, & s'évanoüissent à l'instant. Il semble même que ce soit une gloire celeste. Plus les nuits sont obscures plus l'éfet en est admirable, & sans exageration l'on peut lire aisément à la faveur de ces Phenomenes.

Tantôt le Cap de *Digue* qui fait l'extremité du Détroit avec *Salsbré* & *Natingan*, nous restoit à quatre à cinq lieuës à l'Oüest Sud-Oüest, & tantôt le bout de l'Est de celle-ci nous restoit au Nord Est-quart de Nord, ensuite nous étions jettez sur le travers des Isles *Turbes*, que les Anglois apellent *Isles Vertes*. Elles sont à l'Est du Cap de *Digue*, à dix sept lieuës en dedans au 62. d. 55. m. & 40. d. 8. min. de variation Nord Oüest. Nous aperçûmes à cinq ou six lieuës delà une grande

pointe qui nous restoit au Sud du Compas, & dans l'Oüest de cette pointe environ à une lieuë & demie est le *Havre François*.

Les courants nous faisoient dériver de deux lieuës de cette côte du Sud. Nous découvrîmes un grand païs au Sud, quart du Sud Est du Compas. Comme il faisoit de la brume nous ne pûmes connoître si c'étoit le *Cap Charles*; du moins nous vîmes une grande Baye, dans laquelle il y en avoit quantité d'autres petites. Nous en reconnumes encore une autre au Sud Sud Est, & aprés nous être éloignez de la premiere, le *Cap-Charles* nous parut alors fort clair: c'est une pointe de la côte du Sud, extrémement élevée, à 22. lieues de *Salsbré*: il fait avec celui de *Digue* Est & Oüest, éloigné de 30 à 32. lieuës l'un de l'autre. Le vent de Nord-Est qui est tout à fait favorable pour débouquer, nous obligea de *dégrapiner*. Nous l'obvoyames parmi les glaces depuis quatre heures du matin jusques à trois aprés midi. Les abordages de toutes ces glaces faisoient rudement craquer nôtre Vaisseau, & nous chassames à trois lieuës proche de terre. Nous connumes le quinze, jour de l'Assomption, par un Cap fort élevé, que nous avions encore beaucoup dérivé, ne nous trouvant qu'à une lieuë de terre, pendant que nos trois

Vais-

Vaiſſeaux ſe trouverent prêts à échoüer à la côte.

Lorſque nous nous voyons toûjours jettez d'une terre à l'autre ſans pouvoir débouquer de ce détroit, il me ſembloit, Monſieur, que je ſuivois la mauvaiſe deſtinée d'Enée, aprés l'Incendie de *Troyes*. Nous nous trouvions dans un accablement à peu prés comme ces Dames Troyennes, qui embarquées ſur la Flotte de ce Prince ſouffroient tant de peines & de fatigues, ſans pouvoir ſe rendre au païs Latin.

Heu? tot vada feſſis
Et tantum ſupereſſe maris, vox omnibus una
Urbem orant.

Aprés avoir été entr'aînez l'eſpace de dix jours le long de la côte, nous nous trouvâmes tout proche le Cap de *Digue*.

Cum freta cum terras omnes, tot inhoſpita ſaxa,
Syderaque emenſi ferimur.

Le Cap de Digue eſt un endroit trop remarquable pour ne vous en pas donner une idée. Il fait l'extrémité du détroit avec les Iſles de *Salſbré* & *Natingan*, qui en ſont éloignées de douze à treize lieuës. Il eſt au 62. d. 45. min. & s'apelle Owelſingan par les Anglois. Il y a trois petites Iſles à l'Oüeſt de ce Cap, que l'on apelle *Iſles Digue*, environ d'une ou deux lieuës

de tour chacune, dont la premiere n'en eft éloignée que d'une. Ce Cap en prend le nombre. L'on compte des Isles *Boutonnes* qui font l'embouchure de ce Détroit jusques à ce Cap 135. lieuës de long, Est Sud-Est, Oüest Nord-Oüest. Toute cette côte est extrémement haute, coupée par des criqs qui sont des vallons escarpez, lesquels forment au pied de la mer de petites ances. Elle court Est & Oüest pendant vingt lieuës, & les autres terres plus à l'Est courent le Sud Est quart de Sud; mais elle baisse en doublant vers le Sud, quoique ce que nous ayons vû ait plus de 130. toises à pic. Je remarquai que pendant le *Flot* la Marée étoit beaucoup plus forte qu'au *Zuzan*, car nous fîmes au premier plus de trois lieuës & demie, au lieu que nous n'en fîmes qu'une à celui-ci. Les Marées retardent donc beaucoup plus qu'en tous les autres endroits que nous ayons connus jusques à une heure & demie en vingt-quatre heures, car le dix-huit que nous nous trouvâmes dans ce parage, la marée commença à nous dériver vers l'Est à deux heures aprés midi, qui étoit le deuxiéme de la Lune, & le dix-neuf elle ne commença qu'à nous dériver à quatre heures aprés le *Zuzan*. Je crois que la quantité prodigieuse de Bayes

& de Rivieres qui ſont dans le Nord & le Sud de ce détroit venant à ſe dégorger, concourent au mouvement précipité du Flux; au lieu que ce paſſage de douze à treize lieuës entre *Digue*, & *Salſbré*, *Natingan*, s'étant trouvé bouché par les glaces, arrêtoit le courant de la grande Baye qui retardoit le Flux.

Il y avoit trop long-temps que nous reſpirions aprés les Eſquimaux. C'eſt une Nation trés cruelle, avec qui perſonne juſques-là n'avoit jamais eu de commerce. Cependant nous en aperçûmes ſur les glaces le dix-neuf, qui de fort loin nous faiſoient de grands cris, ſautans avec des habits de Peaux de Caribous & d'autres animaux qu'ils nous montroient.

L'occaſion étoit trop favorable pour la laiſſer paſſer. Martigni ayant pris toutes ſes ſuretez pour n'être point leur victime, s'embarqua dans un Eſquif avec quatre à cinq hommes bien armez. En abordant la glace où ils étoient il les trouva au nombre de neuf, avec leur canot qu'ils avoient mis deſſus. Il preſenta en arrivant le Calumet à deux qui s'étoient avancez, pendant que les autres ſe tenoient au bout.

Lorſque les Sauvages de l'Amerique Septentrionale veulent faire quelque traité de Paix, ils ont cette maxime qu'ils ne

font jamais de convention qu'ils n'ayent vûs auparavant des presages qui puissent les assurer & les confirmer dans l'union que l'on veut faire avec eux. Cette ceremonie s'observe differemment, car lors que les Sauvages qui tirent vers le Sud veulent annoncer la Paix, ils mettent en terre un bâton, ou un pieu, ou envoyent des colliers.

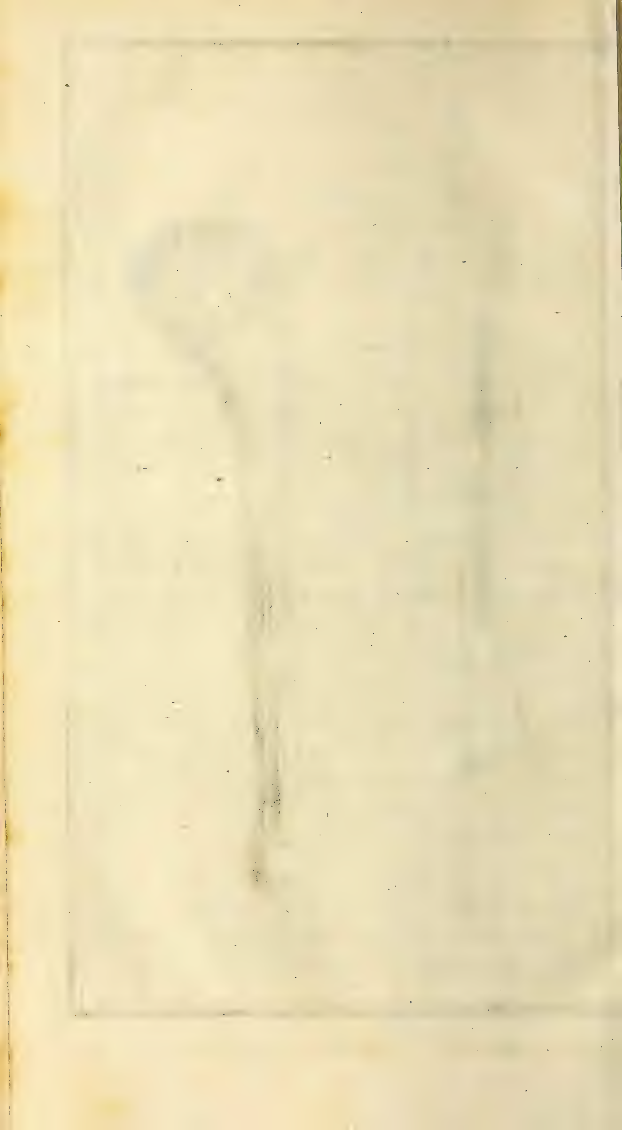
Le Calumet est done quelque chose de fort misterieux parmi les Sauvages du Nord : il est le simbole de la paix. C'est une espece de grande Pipe à fumer, comme vous voyez, Monsieur, faite de Marbre rouge, noir ou blanc. La tête en est bien polie, & a la figure d'un marteau d'armes. Il y a un tuyau orné de poils de Porc-épic, & de petits fils de peaux de plusieurs couleurs.

Martigni leur presenta donc à cet abord une Pipe en façon de Calumet, & une Boëte à tabac, fuma un petit moment, & leur donna à fumer. Les sept autres qui se tenoient toûjours à l'écart, voyant la bonne foi avec laquelle l'on agissoit avec eux, vinrent à lui avec des acclamations de joye, faisant des cris d'un ton de voix fort clair, sautans & se frotans l'estomac, qui étoient les marques les plus convaincantes d'amitié & du bon Commerce qu'ils

Casse tête dont il est parle au Tom 2. page. 157.

Calumet de paix.

20. pouces. 8. pouces.



vouloient avoir avec nous. Il leur donna un couteau, & ils lui firent present d'un habit de peaux. Ils firent comprendre qu'ils avoient dequoi faire la traite : Mais, comme nous étions bien aiſe de les avoir dans notre vaiſſeau, il leur donna à entendre qu'il n'avoit rien, les priant de venir avec lui. Quelques inſtances & quelque acueil qu'on leur fit, ils ne voulurent jamais s'i fier. Martigni ſe coucha ſur la glace, leur montrant par là qu'il ſe donnoit pour ôtage, à condition qu'ils nous envoyaſſent un des leurs. Ils voulurent en avoir deux pour un, & Grandville Garde de la Marine reſta auſſi pour ôtage.

L'Eſquimau étant tout au haut de l'échelle de notre vaiſſeau, aperçût un homme habillé de noir, dont il eut une ſi grande frayeur qu'il balança s'il ſe jetteroit en bas. Celui-ci s'en étant aperçû lui montra un couteau, ce qui le détermina d'entrer. Se voyant parmi cette foule d'équipage il ne parut point déconcerté, ſautant, faiſant toûjours ſes cris dans l'admiration d'une Machine qui lui paroiſſoit ſi ſurprenante : Et lors qu'il vit du feu allumé dans la cuiſine il fit un cri éfroyable, ne pouvant s'imaginer qu'un pareil élement ſe trouvant renfermé ne cauſa une incendie. Mais autant que nous l'avons pû conjecturer, il

faut que ces gens là se chauffent rarement, car il n'i avoit pas un pouce de terre dans le détroit, n'i le moindre arbrisseau ; ou s'ils le font ils brûlent de la graisse de Loups Marins & de Vaches Marines. L'on servit à l'Esquinau un pâté : il faisoit tous ses éforts pour en témoigner sa reconnoissance. Je ne croi pas qu'il y ait de Nation qui parle plus vîte. Il avoit l'accent Basque ne desserrant point les dents, & articulant neanmoins fort distinctement. On lui presenta un petit morceau de pain, qu'il glissa adroitement sous son menton, entre son habit & sa chair, affectant de manger. Nous ne fîmes pas semblant de nous en apercevoir, & nous vîmes bien qu'il avoit peur d'être empoisonné. Nous mangeâmes d'un autre morceau qu'on lui donna, qu'il mangea aprés. Nous oubliâmes de boire dans un verre de vin, qu'il coula encore sous son menton. Il falut en boire, & gouter auparavant tout ce qu'on lui vouloit donner. Le son d'une fourchette d'argent lui plût si fort, qu'il la cacha fort subtilement entre une piece de pâté & un morceau de pain. Je m'embarquai avec lui, & lorsque nous fumes arrivez sur la glace où étoient ses camarades, ils vinrent tous m'entourer, crians, sautans. Je leur fis plusieurs liberalitez,

& bon gré mal gré ils vouloient se mettre tout nuds pour me donner leurs habits, mais je voulus savoir dans la suite s'ils étoient fort sensibles au froid. Ces gens-là étoient de belle taille, se portant bien, paroissans vigoureux, bien nerveux, la peau du corps fort blanche, la jambe trés-belle, le visage basané & aride, ce qui provient du grand froid, les dents fort larges & fort mal propres, les cheveux noirs, avec un toupet au dessus du front, ayant la barbe de trois doigts, ce qui est une chose tout à fait singuliere, car generalement tous les Sauvages du Nord & des païs chauds, n'en ont point. Leur Juste-au-corps est comme un *Domino* de Chanoine avec des manches, dont le bout leur vient à l'extremité du dos, fait de peaux d'animaux, comme d'Ours, de Loups Marins, de Caribous & de peaux de Godes, qui sont des Oiseaux de mer, cousu d'une delicatesse achevée, (nos Couturieres n'en aprochent point) avec de petits nerfs d'animaux trés-fins. Leurs aiguilles sont apparemment d'arrête de Poissons. Le haut de chausse est de même, avec des bandes de peaux d'Hermines & d'autres animaux : & pour chaussure ils mettent d'abord un Chauson de peaux, le poil en dedans, & une Botte de même, avec un second Chauf-

son & une autre Botte ; de maniere qu'ils ont les jambes presque aussi grosses que le corps : cela ne les empêche pas d'être bien alerte. Ils se servent de Fléches, dont les bouts sont armez de dents de Vaches Marines, au bout desquelles il y avoit du fer. Il faut qu'il s'i soit perdu quelques vaisseaux Anglois à leur côte.

La reception que nous leur avions faite les engagea d'envoyer deux autres à notre bord avec des ôtages : ils furent reçûs aussi agreablement que le premier. Ils se dépoüillerent nuds comme la main, & je remarquai que s'étans vûs en cet état ils eurent de la pudeur. On leur donna des haut-de-chausse, & ils ne firent aucun mouvement pour témoigner qu'ils avoient froid. Ils avoient pourtant trois lieuës à se rendre aux Isles *Digue*, & il y en eut un en s'en allant qui me donna un morceau de Gode toute cruë, que je voulus bien manger devant lui. Il fit un cri de joye, & suçça en même temps un cœur de bœuf tout seignant, que nous lui avions donné. Leurs Canots sont de peaux de Loups Marins, passées & bien huilées, de douze à quatorze pieds de long, quelquefois de vingt, large de deux au milieu, tirans trois à quatre pouces d'eau, tout couverts sur la surface, à la reserve d'un trou au mi-

Esquimeau en canot de.12.pieds A.la soude B.la rame C.endroit ou il attache son gibie.

B

C

A

autre canot A trou dans lequelle lesquimeau seplace

A

12 pieds

Datd pour prendre des Loup marin A.trou dans le quel on passe La Corde B.trou pour mettre la fleche

B

A

Bouts de fleche desquimeaux

de dents de Vaches marines dans leurs proportions

Canot de corce de Bouleau

Le de dans dun canot de corce

20 pieds





lieu dans lequel ils se mettent, qui est relevé tout au tour d'un bord de cinq à six pouces, autour duquel ils mettent une peau qui est comme une bourse, avec autant de justesse, que quelque orage qu'il fasse il n'i entre jamais d'eau, & pour nager ils se servent d'un aviron de quatre pieds qu'ils tiennent par le milieu; & donnant le mouvement à droit & à gauche pour voguer, ils vont si vîte avec cela qu'il n'i a point de mers qu'ils n'affrontent, n'i de chaloupes qui puissent les joindre. Lors qu'ils trouvent leur chemin bouché de glaces ils portent leur Canot sur les épaules jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé de l'eau. Quand ils s'en retournerent chez eux ils promirent de nous aporter des Canots, & en s'en allant c'étoient des cris de joye qu'ils faisoient retentir sur la mer, tant que l'on pouvoit les apercevoir.

Il en vint deux autres l'aprés-dînée, d'un propos déliberé, sur une glace où nous étions à la chasse, qui traiterent aussi leurs habits pour des Couteaux, des Ciseaux, des Aiguilles, des Grelots, des Deniers, des Cartes de jeu, de méchant Papier de Musique, & generalement tout ce qu'on leur donnoit leur étoit précieux. Comme ces gens-là n'ont point de commerce avec qui que ce soit, ils n'aporte-

rent aucune peau : cependant il faut qu'il y ait les plus belles Pelleteries du monde dans ce climat. Il y a quantité d'Ours blancs. Nous fumes deux ou trois fois à la Chasse sur plusieurs qui s'étoient trouvez *dégradez* à plus de quatre lieuës. Ils sont bien dangereux, s'élançans de glace en glace, & viennent même affronter les Canots en mettant leurs pattes dessus pour les faire virer : aussi nous portions des Haches-d'armes.

L'arrivée de cés deux Esquimaux me donnerent lieu de faire plusieurs reflexions. Il y en avoit un de vingt deux à vingt-trois ans, fort bien fait. Il avoit une Phisionomie tout à fait heureuse, & un air d'innocence paroissoit peint sur son visage.

Il y a une trés-grande quantité de Godes dans tous ces quartiers : Elles nous furent d'un grand secours dans tous les pressans besoins où nous étions de rafraichissemens, car le froid fit mourir toutes nos volailles dans le détroit. Pendant que nous étions grapinez entre le Cap de *Digue & Salsbré*, il y en avoit un mouvement continuel qui venoient ranger notre vaisseau. Elles partoient le matin de ce Cap pour Salsbré, où elles pêchoient de petits poissons qu'elles raportoient le soir à leurs petits sur les glaces. Nous en tuâmes une

quantité surprenante. Ces oiseaux sont gros comme des Canards : ils ont le ventre blanc, le dos & les aîles noires, & le bec de Corbeau. Ils ne peuvent marcher, ayant les pieds en dehors, & ils font leurs petits sur les glaces.

Quoique nous nous trouvassions à l'entrée de la Baye, il nous fut impossible d'i entrer. Toutes les glaces qui étoient dans cette vaste étenduë se dégorgeoient dans ce détroit. Les mouvemens continuels que les courants leur faisoient faire, nous obligeoient aussi d'en suivre le caprice. Nous fumes entraînez au bout des Isles *Digue*. Je remarquai qu'en étant à cinq à six lieuës le vingt & un d'Août vers l'Oüest, les courants portoient au large vers l'Est ; & au contraire lors que nous raprochions de terre ils portoient à l'Oüest. Et, comme j'ai dit, le *Flot* a beaucoup plus de force le long de la terre que le *Zuzan* ; au contraire, lorsque nous étions à six lieuës au large, le Zuzan avoit beaucoup plus de force que l'autre.

Dans le temps que nous crumes debouquer, les courants firent rentrer notre vaisseau à plus de huit lieuës dans le détroit, par un grand circuit qu'ils nous firent faire, étant toûjours attachez sur les glaces, & nous nous trouvâmes à la

place des autres qui furent portez le long de terre, à l'endroit où nous étions.

Dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, & volvimur undis.

Enfin il s'éleva des brumes que le vend d'Est Sud Est dissipa. Nous *dégrapinames* à quatre heures du matin le vingt cinq Août, & forçames de voile au travers des glaces, parce que comme nous étions tout de l'arriere des trois autres vaisseaux qui étoient au bout du détroit, nous voulions les joindre; mais à mesure que nous avancions la brume s'élevoit, & les courants les entr'ainerent à plus de cinq lieuës en dedans, où ils resterent seuls, pendant que nous trouvâmes à la fin la Baye dégagée de toutes les glaces.

Ils furent obligez de *grapiner* à une lieuë du Cap de *Digue*. Les brumes commençans à se dissiper, le Profond aperçut trois vaisseaux. Du Guai qui le montoit crut d'abord que c'étoit les trois de notre Escadre. Ceux-ci arriverent insensiblement sur lui à cause des courants. Il fut surpris de voir tout à coup une pareille métamorphose, car c'étoient trois Anglois de 56, 36, & 32 pieces de canon. Il dégrapina dans le moment, & donna à tout hasard dans un Banc de glaces plûtot que

de

de ſuccomber : il avoit même toutes nos munitions de guerre & de bouche pour l'expedition du Fort de Nelſon. Les Anglois lui donnerent chaſſe. Serign & Chaſtrier voulurent venir à ſon ſecours, mais les glaces le reſſerrerent. Le Profond ſe trouva auſſi renfermé avec le Dering & l'Hudſonſbaye. Le Combat commença donc le vingt-ſix Août ſur les neuf heures du matin. Duguai les attaqua, les autres le criblerent de coups, lui ayant haché toutes ſes manœuvres, parce qu'il ne pût ſe battre que de deux pieces de canon qui avoient été miſes dans l'arriere de la ſainte Barbe. Saint Aubin Pilote du Roi, Jourdain & Vivien, qui faiſoient tous trois fonctions d'Officiers, ſe diſtinguerent d'une maniere particuliere.

L'Hamshier de 56. pieces ne pût les joindre que le ſoir ; & aprés dix heures de Combat qui ſe donna par intervalle, ils lui envoyerent tous trois leurs bordées & le laiſſerent dans cet état, croyant qu'il dût couler à fond. Il y eut quatre hommes tuez dans le Profond. Il ne ſe peut que les Anglois n'en ayent eû des leurs, puiſque l'on trouva des bras d'homme ſur une glace. Pour ce qui eſt de nous, nous ne nous trouvâmes point dans cette occaſion qui étoit tout à fait glorieuſe, & l'on

peut dire que c'est le premier Combat qui se soit jamais donné dans les glaces.

Les courants firent donc débouquer seul le Pelican dans la Baye, & les Matelots avoient lieu pour lors d'être contens de ne se voir plus enchaînez par les glaces. Il s'éleva une petite fraîche qui nous fut d'un grand secours.

Jubet ocius omnes
Attolli mâlos, intendi brachia velis.

Monsieur d'Iberville fit hisser aussi-tôt les Huniers. L'équipage se trouva prompt à lui obeïr. C'étoit à qui se mettroit le premier à son devoir. Les uns amuroient la grande Voile, les autres bordoient la grande Ecoute & l'Artimon. Les uns brassoient les Huniers, & les autres la Civadiere.

Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros
Nunc dextros solvere sinus : una ardua
Torquent,
Cornua, detorquentque.

La premiere terre que l'on trouve, Monsieur, dans la Baye, pour faire la veritable route du Fort de Nelson est l'Isle *Phelipeaux*, dite Mansfeld par les Anglois, qui est en prenant au bout du Nord, au 62. d. 56. m. à 29. lieuës du Cap de *Digue*, faisant l'Oüest quart Sud-Oüest. C'est une terre plate qui peut avoir vingt-

neuf lieuës de long ſur neuf à dix de large. Il y a quantité de Vaches Marines dans ces quartiers, dont les dents ſont plus blanches que l'ivoire. Elles ont cette proprieté qu'elles ne jauniſſent jamais.

Le vent *fraîchit* de plus en plus, & nous porta vers le *Cap-Nord*, qui eſt au *63*. d. *55*. min. C'eſt une terre des plus hautes que nous ayons vûs, que l'on peut découvrir de quinze à vingt lieuës. Il eſt au Nord Oüeſt quart-d'Oüeſt, corrigé du Cap de *Digue*, éloigné l'un de l'autre de trente-ſept lieuës, & de cinquante-cinq de Natingan. C'eſt l'endroit où nous ayons le plus élevé dans le Nord. Je ne croi pas que l'on peut aller plus loin dans l'Amerique Septentrionale, à moins que de vouloir s'expoſer à chercher un des bouts du monde, ou d'entrer dans le Oüeſt du détroit de *David*, qui a communication à ce que l'on prétend au Japon.

L'on peut dire, Monſieur, que ces Mers-ci ont quelque choſe de bien affreux. Si Horace en avoit eu connoiſſance il auroit donné à ſon ami Valguis une idée bien differente de celle de la Mer Caſpienne. Elle paſſoit de ſon temps pour la plus dangereuſe. En éfet, Pomponius Mela dit qu'elle eſt toute farouche, cruelle, ſans Ports, expoſée de tous côtez aux tempê-

tes ; plus remplie de monstres que toutes les autres, & par cette même raison moins navigable que les autres. *Mare Caspium omne atrox, sævum, sine portubus, procellis undique expositum, ac belluis magis, quam cætera refertum, & ideo minus navigabile.*

Vous voulez bien me permettre, Monsieur, de finir ici cette longue Lettre, & de vous demander pardon de vous avoir détourné de beaucoup d'occupations plus importantes. Le temps vous est trop cher pour n'être pas fâché de vous l'avoir fait perdre à une qui n'aura peut-être manqué de vous ennuyer. Je suis avec passion,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.

IV. LETTRE.

Combat du Pelican contre l'Hamshier de 56. le Dering de 36. & l'Hudſonſbaye de 32. pieces de Canons.
Victoire remportée ſur ces trois Vaiſſeaux.
Naufrage du Pelican par la tempête.
Bombardement & priſe du Fort de Nelſon.

MON COUSIN,

Il y a peu de perſonnes qui ne ſe faſſent un merite de faire l'éloge de ſa Patrie. J'aurois eu aſſez de matiere à décrire les mouvemens des guerres des Caraïbes, qui ſe ſont faits dans la Guadaloupe notre patrie, dont mon Couſin votre Pere a été le Seigneur & le Gouverneur, ſi la deſtinée ne m'en eut éloigné pendant pluſieurs années. Nos Compatriotes ont eu du moins la ſatisfaction de ſuivre ſes traces qui leur ont ſervi de guides. Vous voulez bien que je vous faſſe part de pluſieurs évenemens fort tragiques qui ſont arrivez dans mon Voyage, mais qui n'en ont été que plus glorieux aux armes du Roi.

Nous ne ſommes point nez pour nous-mêmes, & rien n'eſt plus glorieux que de mourir pour ſa patrie. Quiconque aime ſon Prince ne doit reſpirer que ſa gloire, & l'on eſt trop heureux de pouvoir ſacrifier ſa vie pour ſon ſervice.

La conjoncture dans laquelle je me ſuis trouvé avec quelques Officiers, où l'honneur des armes de Sa Majeſté paroiſſoit intereſſée, nous a donné occaſion d'avoir ces mêmes ſentimens. Si d'un côté le haſard nous a conſervé, nous avons du moins fait paroître de l'autre que nous étions prêts d'immoler ce que nous avions de plus cher. La gloire du Roi nous engagea donc à la ſoûtenir dans une occaſion où il s'agiſſoit de vaincre ou de mourir. Le premier nous réüſſit, mais notre bonheur fut preſque auſſi tôt traverſé par le plus cruel élement de la nature. Et quoi qu'il nous ait fait ſuccomber en nous obligeant de nous ſauver l'épée à la main au milieu de ſes flots, il ne diminua en rien de notre fermeté, puiſque nous fîmes voir dans la ſuite que tout étoit poſſible quand il s'agiſſoit du ſervice de Sa Majeſté. Voici comme la choſe s'eſt paſſée.

Nous arrivâmes le troiſiéme Septembre 1697. à la vûë du Fort de Nelſon, dit Bourbon, d'où les Anglois tirerent

quelques coups de canon, qui étoient aparemment les ſignaux de reconnoiſſance pour les Vaiſſeaux qu'ils attendoient d'Angleterre. Nous mouillâmes à trois lieuës & demie au Sud-Oüeſt quart-d'Oüeſt de ce Fort, à la pleine mer d'un fond de ſable vaſart, étant ſurpris de n'i pas trouver le Palmier, le Weeſph, & le Profond, qui naturellement devoient avoir debouqué devant nous, parce qu'ils étoient au bout de ce Cap, & que nous étions en dedans engagez dans les glaces.

Nous aperçûmes le cinq, à la pointe du jour, trois Vaiſſeaux ſous le vent, que nous crûmes les nôtres. Aprés avoir levé l'ancre ſur les ſept heures du matin nous chaſſâmes ſur eux, & leur fîmes les ſignaux de reconnoiſſance, auſquels ils ne répondirent point, ce qui nous fit juger qu'ils étoient Anglois. Il eſt vrai que l'un étoit l'Hamshier de 56. canons, 250. hommes d'équipage, le Dering de 36. & l'Hudſonſbaye de 32.

La partie n'étoit pas égale. Nous leur fîmes cependant connoître dans la ſuite que les armes du Roi s'immortaliſoient avec autant d'éclat & de gloire dans les Mers Glaciales que dans les autres endroits les plus écartez de la terre. Comme il étoit de la prudence de ſe tenir toûjours

en état de n'être point la victime de ses ennemis, nous nous trouvâmes tous disposez à soûtenir le Combat. Nos forces étoient tout à fait médiocres, car nous avions à la découverte une Chaloupe de vingt-deux hommes, avec Martigni & de Villeneuve Enseigne de Vaisseau, qui étoient allez à terre pour aprendre quelques nouvelles des Sauvages sur l'arrivée des Anglois dans leur Fort, & sur la quantité de monde qui étoient en garnison. Nous avions quarante Scorbutiques hors d'état d'agir, & vingt-sept Matelots qui avoient passé sur le Profond en partant de Plaisance, sans compter quelques morts que nous eûmes dans notre traversée, de sorte que nous n'avions que cent cinquante combatans de deux cens cinquante que nous étions en partant de France, & quarante quatre pieces montées, en ayant donné deux autres à ce Vaisseau.

Chacun se trouva dans son poste. La Sale Enseigne de Vaisseau, & Grandville Garde de la Marine, commandoient la batterie d'en bas. Bienville, frere de Mr. d'Iberville & le Chevalier de Ligondez Garde de la Marine celle d'enhaut. Mr. d'Iberville me pria de commander le Château d'Avant, & de soûtenir l'abordage à la tête d'un détachement de Canadiens qu'il me donna.

Les ennemis ſe mirent en ligne. L'Hamshier étoit à la tête, le Dering le ſuivoit, & l'Hudſonſbaye de l'arriere, tous trois fort proche les uns des autres. Le Combat commença donc à neuf heures & demie du matin. Nous fumes droit ſur l'Hamshier, qui croyant que nous voulions l'aborder laiſſa tomber ſa grande Voile, & éventa ſon petit Hunier. Aprés ce refus nous fumes ſur le Dering, & lui coupames les Itaques de ſa grande Voile: & l'Hudſonſbaye venant de l'avant nous lui envoyames le reſte de notre bordée. L'Hamshier revirant de bord au vent, fit une décharge de mouſqueterie ſur le Château d'avant, & envoya une bordée à mitraille qui donna deux coups de canon à l'eau, un autre à la Civadiere, coupa les bras & la fauſſe Driſſe du petit Hunier, un Galauban du petit Mats de Hune, & le faux Etai de Mizaine. Le Combat s'opiniâtra avec un feu continuel que ces trois Vaiſſeaux faiſoient ſur nous, qui s'attachoient à nous démâter. Ils deſagréerent une trés grande partie de maneuvres, dont le recit ſeroit trop long. L'Hamshier voyant qu'il ne pouvoit nous engager entre une *Baſſe* & ſes deux Vaiſſeaux, & que tous les éforts qu'ils avoient faits pendant trois heures & demie étoient

inutils, se détermina pour nous couler bas, & pour cét éfet prenant son air pour nous gagner le vent (ce qu'il ne pût faire) nous le prolongeâmes vergue à vergue. Comme nous étions si proche l'un de l'autre, je fis faire une décharge de mousqueterie sur son Château d'avant, où il parut beaucoup de monde qui nous crioit de sauter à bord. Ils nous envoyerent aussi tôt la leur avec une bordée de canon à mitraille, qui hacherent presque toutes nos maneuvres & blesserent bien du monde. A mesure qu'ils prolongeoient notre Vaisseau nous tirâmes nos batteries, mais nos canons étoient pointez si à propos qu'ils firent un éfet admirable, car nous ne fûmes pas plutôt separez l'un de l'autre, que l'Hamshier sombra dans le moment sous voile. Le Dering qui nous tenoit de prés nous envoya sa bordée, mais ce fut une cruelle catastrophe pour eux, car l'Hudsonsbaye emmena pavillon, & le Dering prit la fuite. Nous eûmes quatorze hommes blessez à la batterie d'en bas de la derniere bordée de l'Hamshier, entr'autre le Chevalier de Ligondez, de deux éclats qui y étoit décendu, lequel fit paroître toute la valeur & la fermeté que l'on pouvoit souhaiter. Les autres Officiers firent aussi parfaitement leur de-

voir. Nous eûmes ſept coups de canon à l'eau qui entroient à gros boüillon, ſans pluſieurs qui paſſerent de bord en bord.

Si tout autre que moi avoit commandé ce poſte, je dirois de lui ce que la modeſtie m'empêche de dire. Toute la Marine de Rochefort a avoüé que ce Combat a été un des plus rudes de cette guerre. Nous étions ſi accablez de leur mouſqueterie & de leurs bordées à mitraille qu'ils nous tiroient à portée de piſtolet & à demi portée de fuſil, que notre Mât de Mizaine étoit *farci* de tout côté de balles de mouſquets de la hauteur de dix à douze pieds; & ſi je n'avois diſpoſé mon monde, ſur tout dans le moment que je voyois mettre le feu aux canons, il ne ſe ſeroit pas ſauvé quatre perſonnes ſur le Château-d'avant. J'en fus quitte à bon marché d'avoir eu à la derniere bordée mon juſte-au-corps tout haché, & mon tapabord percé d'une balle. La Carboniere Canadien, qui étoit auprés de moi, eut le coude caſſé, ſaint Martin la main fracaſſée, & pour éviter un plus long détail de tous mes bleſſez, je fus celui qui fut le plus heureux en fait de bleſſures.

Je croi que je n'aurois pas été faché de me montrer devant Mr. de Pont-Chartrain avec une écharpe au bras. Cela frape à la

verité, mais si ces marques sensibles décident de la valeur d'un Officier, je me suis trouvé aussi sain & d'un aussi grand sens froid aprés le Combat, que lors que Mr. d'Iberville nous fit mettre en lice, hors que l'on m'auroit pris pour un veritable Maure, tant j'étois barbouillé de poudre au visage. Je croi que les Anglois me prirent à l'abordage pour quelque Prince de Guinée, car j'entendis une voix qui dit: *à ce beau visage de Guinée.*

Nous donnâmes chasse au Dering, & nous l'eussions pris si trois jours auparavant nous n'avions eû notre grande Vergue cassée en deux par le milieu d'un coup de vent. Notre prise qui étoit à une lieuë de nous auroit pû gagner l'entrée de la Riviere de Penechiouetchiou, dite sainte Therese, qui est celle du Fort de Nelson. Nous revirâmes de bord, & aprés l'avoir amariné nous chassames vers l'Hamshiere dans le dessein de sauver son équipage. Nous le trouvâmes échoué sur la *Basse*, où il avoit voulu nous engager, & le temps devint si rude aprés le Combat, qu'il nous fut impossible de mettre le Canot à la mer. Nous n'avions point de Chaloupe, parce qu'elle ne pût revenir de la découverte. Nous moüillames assez prés, avec l'amertume de ne pouvoir donner la

conjon-

secours que nous étions obligez dans une conjoncture aussi embarassante, & aussi fâcheuse qu'étoit celle-là. L'Hudsonsbaye ne pût même le faire. Celui-ci avoit des éfets pour la traite du Fort de Nelson qui auroient pû produire la valeur de cinquante mille écus en Castors, & le Dering étoit destiné pour le Fort de Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

J'apris des prisonniers qu'il y avoit cent hommes embarquez sur l'Hamshier, & le Dering pour la garnison de ces Forts, & qu'un Brûlot avoit été écrasé par les glaces dans le détroit. Nous envoyâmes le six, à bord de l'Hudsonsbaye un mortier & des bombes dans l'esperance de le faire entrer dans la riviere sainte Therese.

Le vent d'Est Nord-Est qui régnoit alors se fortifia de plus en plus. La mer devint affreuse, nous chassant toûjours à la côte jusques au lendemain matin entre neuf à dix heures que notre gouvernail donna deux coups de talon. Le Flot commença à monter, foible esperance pour des personnes dont la destinée devint si cruelle. Nous fûmes contraints de couper à midi un cable pour appareiller, & chassâmes jusques à quatre heures du soir. Le grand froid qu'il faisoit, la nége, & le verglats qui avoient couvert toutes nos maneu-

vres étoient de cruels obstacles. Comme nous ne pûmes élever la côte ; nous mouillâmes à neuf brasses d'eau. Nos ancres tinrent jusques à huit heures du soir, & en ce temps la grande rompit. Je ne sçaurois vous exprimer, Monsieur, la desolation où se trouva l'équipage. Les uns languissoient de maladies. Les plus vigoureux étoient aux abois. Il étoit nuit, & l'horreur des tenebres ne faisoient qu'augmenter celle de la mort. Le cahos & le desordre se mêlerent bien vîte parmi des gens accablez ; & quand la terreur se fut répanduë, nous ne pûmes plus les rassûrer, & dans cet état déplorable je me souvins plus d'une fois de ce qu'Horace a dit avec tant de raison, quoiqu'il ne se fût jamais trouvé dans une si fâcheuse conjoncture.

Illi robur, & æs triplex,
Circa pectus erat, qui fragilem,
Truci commisit pelago ratem,
Primus, nec timuit præcipitem africum,
Decertantem aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem nôti.

Le Vaisseau étant apointé debout au vent, l'ancre de touée & un Greslin rompirent. Celle d'affourche ne pouvant tenir, nous fûmes contraints d'en couper le cable. Une vague fit sauter nôtre galerie,

& brisa une table & ses bancs qui étoient dans la grand'-chambre. Nous perdimes notre gouvernail sur les dix heures du soir, & nous nous crûmes entierement perdus. A mesure que la marée montoit, notre Vaisseau qui étoit entraîné par son cours, talonnoit insensiblement. Tous ces differens mouvemens faisoient dresser les cheveux aux plus insensibles. Enfin il creva par le milieu de la Quille sur le minuit, & emplit d'eau par dessus l'entre-deux ponts. Nous passâmes la nuit en ce pitoyable état, & nous vîmes à la pointe du jour la terre à deux lieuës.

Dans quelque cruelle situation où nous étions, nous conservâmes toujours quelqu'esperance de ne pas perdre la vie. Mr. d'Iberville qui eut toute la prudence que l'on peut avoir dans une pareille catastrophe, songea à sauver son équipage. Il me pria de m'embarquer dans le canot pour tenter l'endroit où nous pourrions le faire avec quelque sureté.

Il ne s'agissoit pas seulement de conserver la vie ; il falloit encore soûtenir la gloire que l'on s'étoit acquise deux jours auparavant ; & perir pour perir il valoit mieux sacrifier sa vie aux pieds d'un bastion du Fort de Nelson, que de languir dans un bois où il y avoit déja un pied de

néges. Je m'embarquai donc le huit Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, dans le canot avec des Canadiens : & aprés nous être jettez à la mer jusques aux épaules avec notre mousquet , une corne à poudre sur la tête , & des balles , je le lui renvoyai, pendant qu'il faisoit faire des *Rats d'eau* & des *Cayeux* pour sauver les malades. Martigni arriva aussi avec un esquif. Nous nous tirâmes le mieux que nous pûmes de l'eau qui étoit extrêmement froide.

Quelque vigueur & quelque presence d'esprit que j'eusse, la nature pâtissoit en moi d'une maniere sensible : & comme je me trouvai extrémement accablé, je souhaitai trouver un endroit pour me reposer. Il me prit une faim cruelle, avec un desespoir qui m'obligea de manger de l'herbe qui flottoit sur la mer. Je souhaitai, Monsieur , plus d'une fois ce repos dont parle le même Poëte, que souhaitent ceux qui sont surpris d'une affreuse tempête.

Otium divos rogat in patenti,
Prensus Ægeo, simul atra nubis,
Condidit lunam, neque certa fulgent,
Sydera nautis.

Aprés avoir traversé la mer plus d'une lieuë , nous trouvâmes un Banc de néges épais de plus de deux pieds , sous lequel



A. s, C. Banc de Nege, D. Camp. de grace,



A. Le Pelican perit a 2. lieux de terre, B. Cayeux pour sauver les Malades, C. Banc de Nege, D. Camp. de grace,

étoit de la vaſe. Ce trajet fut bien rude qui coûta la vie à dix-huit ſoldats qui moururent de froid en ſe ſauvant, & j'aurois ſuccombé ſans le ſecours de quelques Canadiens qui me trouverent couché ſur la nége. Mr. Fiche-Maurice de Kieri, de la maiſon du Milord Kieri en Irlande, qui étoit notre Aumônier, ſoulagea avec beaucoup de charité pluſieurs de nos gens qui n'avoient pas la force de ſe traîner. Il ne les abandonna pas qu'ils ne fuſſent arrivez dans un bois.

Nous avions lieu d'aprehender que les Anglois n'euſſent fait des embuſcades, car ils virent nôtre Vaiſſeau peri, & ils pouvoient être témoins oculaires de nôtre décente ſur leur terre, puiſque nous n'étions qu'à deux lieuës du Fort.

Nous campâmes dans un bois & fîmes de grands feux, qui nous furent d'un grand ſecours, car nous étions tous ſans autre habit qu'un caſaquin aſſez leger, & tout dégoutant de nôtre naufrage.

Nous décampâmes le lendemain du Camp de Grace (tel fut ſon nom) & paſſâmes par un marais d'où les chevaux n'auroient pû ſe tirer. Cette marche dura plus d'une lieuë & demie, & fîmes un ſecond Camp à un endroit que l'on apelle le *Poſtau*. Je paſſerai ſous ſilence que

l'Hudsonsbaye eut le même sort que nous ; s'étant perdu à huit lieuës plus Sud.

Sur ces entrefaites le Palmier, le Weesph & le Profond arriverent à l'embouchure de la riviere de sainte Therese. Le premier avoit perdu son gouvernail dans la riviere de *Manotcousibi*, dite Danoise, qui est à quarante lieuës plus Oüest que celle-ci, ayant gouverné pendant quarante lieuës avec des avirons & des bout hors. Ils furent bien-heureux de ne s'être point trouvez moüillez avec nous, car leur destinée auroit été aussi fatale que la notre.

Nous décampâmes derechef le onze, devant le jour, & fimes un troisiéme campement à la portée du canon du Fort, dans un bois tailli, qui fut nommé Camp de Bourbon. M'étant trouvé au poste avancé je fis faire du feu, car le temps étoit rude. La fumée nous attira plusieurs coups de canon au travers des arbres. Je fis faire du feu davantage, afin que les Anglois croyans que nous voulions y faire des retranchemens, nous pussions faciliter à nos gens de défiler plus aisément le long de la riviere. La grande obscurité qu'il faisoit pour lors fut cause que le Fort nous paroissoit plus éloigné. Nous commençâmes peu de temps aprés les escarmouches à la faveur de plusieurs petits

ruiſſeaux & de quelques troncs d'arbres brûlez. Il ſe fit de part & d'autre un grand feu. Les fauconeaux, & les canons à mitraille eurent dequoi s'exercer.

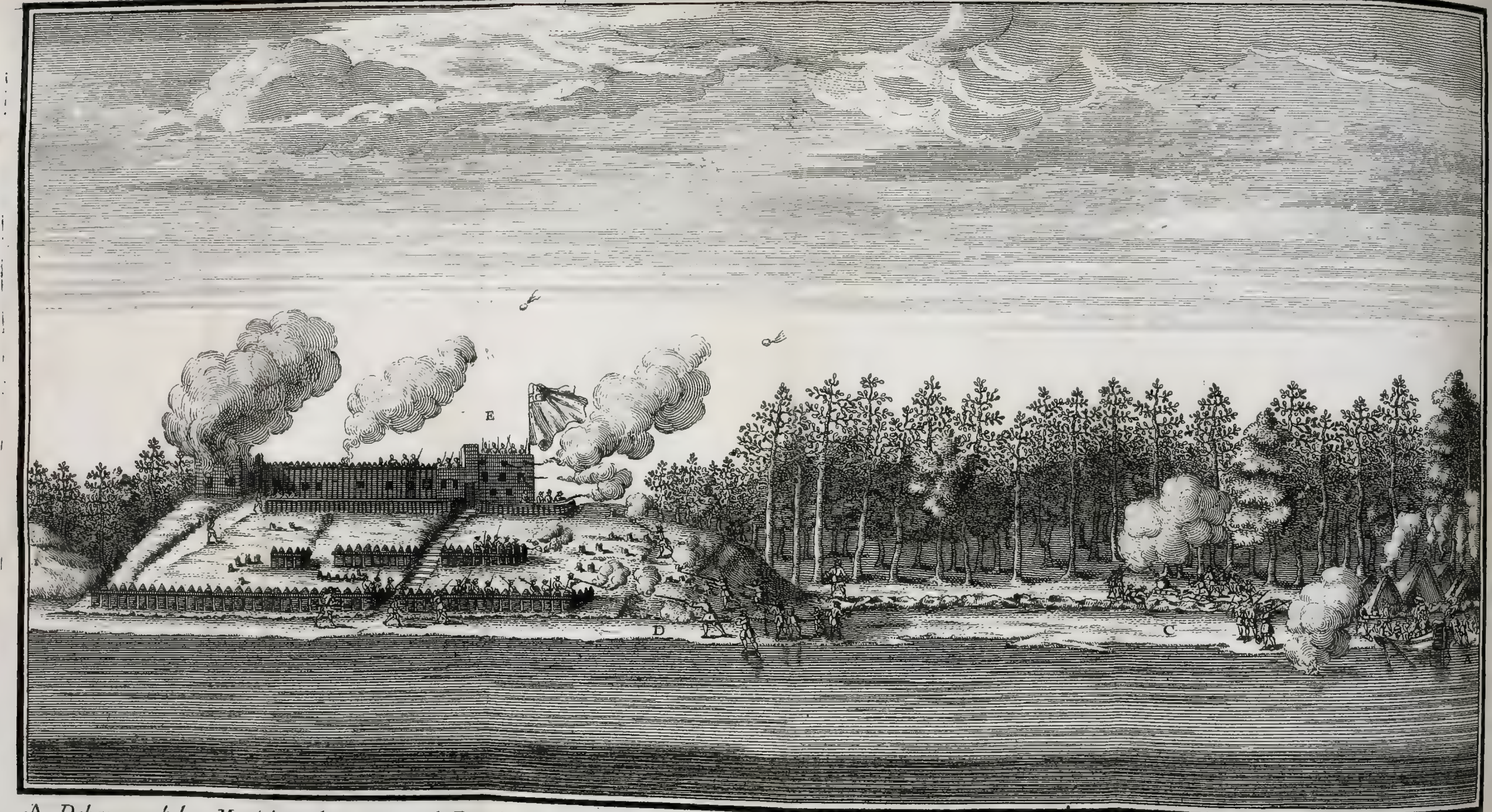
Monſieur d'Iberville alla reconnoître la Place ſur les onze heures du matin. Nous ne pûmes le faire ſi à propos, qu'ils ne nous tiraſſent quelques coups de mouſquets, & l'euſſent fait à mitraille, ſi nous n'avions défilé par de petits ſentiers. Nous ne laiſſâmes pas de reſter à couvert preſqu'au pied du Fort. Il envoya querir Martigni, & lui donna ordre d'aller reclamer deux Iroquois & deux François, qu'il ſçavoit être dans cette Place, qui n'avoient pû s'y rendre l'année derniere, avant que les Anglois l'euſſent priſe ſur les Canadiens. Lorſque Martigni fut arrivé aux portes du Fort avec pavillon blanc, qu'il fit porter avec lui. Le Gouverneur lui fit bander les yeux, & le fit conduire dans la Place. Il tint conſeil de guerre. La déciſion fut qu'il étoit impoſſible de les rendre dans une pareille conjoncture. Une partie de l'Hudſonſbaye s'y étoit jettée aprés le naufrage, ce qui augmentoit leurs forces. Le Capitaine Semithſemd qui commandoit ce Vaiſſeau avoit aſſez d'autorité pour pouvoir donner à la Garniſon telles impreſſions qu'il vouloit. Il crût que Mr.

d'Iberville avoit été tué dans le combat. Il sçavoit qu'aprés la prise de son Vaisseau nous envoyâmes quinze personnes pour l'amariner, persuadé que presque tout notre équipage avoit été tué dans le combat; il s'imaginoit que nous ne tenions ce Fort que comme des gens desesperez. Il est vrai que, sans la poudre que nous sauvâmes dans le naufrage qui nous fit vivre de quelque gibier, nous eussions été contraints de brouter de l'herbe jusques à l'arrivée de nos autres Vaisseaux.

On dressa l'aprés-dîné dans le bois à deux cens pas du Fort la bâtterie pour un mortier, sans que les ennemis s'aperçussent de nos mouvemens. Comme la plate-forme étoit presque finie, ils entendirent le bruit de deux ou trois coups de masse que l'on donna sur des clouds, ce qui nous attira brusquement trois coups de canons dont l'on pensa tuer Mr. d'Iberville, & les deux autres me rangerent de si prés que nous trouvâmes le boulet à quatre pas de moi. Ce travail étant fini, nous revinmes au camp. Ils nous tirerent du canon dans notre retraite, étant obligez de passer le long de la riviere où ils nous découvroient facilement.

Nous fûmes occupez le reste de la journée à débarquer nos munitions de guerre





A Debarquem.t des Munitions de guerre et de Bouche . B . Camp de Bourbon . C . Mortie caché dans le Bois D Escarmouches . E . Fort de Nelson .



A *Debarquem.t des* . . *I*

& de bouche. Le Weesph envoia le mortier dans une chaloupe que commandoit le Chevalier Montalamber de Serre, garde de la Marine. C'est un Gentilhomme qui s'attache extrémement à son métier. Il a l'honneur d'apartenir à Monsieur le Marquis de Vilete. On mit ce mortier à terre, & quelque temps aprés sur sa batterie. Les ennemis tirerent beaucoup pendant ce débarquement dans le camp & sur les chaloupes.

L'on coupa chemin la nuit du onze au douze aux Anglois, qui alloient & venoient querir les Matelots de l'Hudsons-baye qui arrivoient de moment à autre. Le Commis de la compagnie de Londres y fut tué, & le douze il se fit encore une escarmouche qui dura deux heures.

Nous commençâmes à bombarder le Fort sur les dix heures du matin. Comme nous vîmes que la troisiéme bombe étoit tombée au pied, Serigni fut sommer le Gouverneur de se rendre. Celui-ci témoigna qu'il ne vouloit point se faire couper le col, aimant mieux souffrir l'incendie de sa Place que de la rendre. Il avoüoit qu'il étoit hors d'état de recevoir aucun secours d'Angleterre, & que, s'il se trouvoit forcé de Capituler, ce seroit un éfet de sa mauvaise destinée. Nous sçûmes

aprés, qu'il animoit extrémement sa garnison, promettant de lui faire donner une augmentation de solde. Nous leur tirâmes encore quelques bombes.

Nous recommençâmes entre une heure & deux. Ils nous firent un feu continuel de canons & de deux mortiers. Ils avoient de trés-habiles canoniers. Il n'y avoit que le bruit de nos bombes qui pouvoient leur faire conjecturer l'endroit où nous étions, parce que le bois tailli où étoit notre batterie leur ôtoit la juste connoissance de sa situation. Cela n'empêcha pas que deux coups de canon ne donnassent dans le parapet, & qu'un autre ne nous couvrit de terre. Nos escarmouches se redoubloient avec toute l'ardeur possible, & ils blesserent à mort St. Martin un Canadien. Nos bombes parurent avoir fait quelques effets par les *Sassakués* * que nos Canadiens faisoient retentir, car pendant que nous les bombardions, ceux-ci les harceloient dans les escarmouches. Serigni les alla sommer derechef sur les quatre heures, & dit au Gouverneur que ce feroit la derniere fois qu'il le feroit. La resolution étant prise de leur donner un assaut general, & quand il voudroit pour

* Cris de Guerre & de Réjoüissance à la façon des Sauvages du Canada.

lors faire des propositions, on ne les recevroit pas, l'assurant même, que, quoique la saison ne permit pas à nos Vaisseaux de demeurer en ce climat plus de dix à douze jours, il lui resteroit des forces plus que suffisantes pour le prendre l'Hyver. Je vous avoue, Monsieur, que s'il fut arrivé quelques accidens à nos Vaisseaux que nous avions quittez dans le détroit, qui les eussent empêchez d'arriver au Fort, nous n'avions pas d'autre parti à prendre. Le desespoir où nous eussions été de vivre comme des bêtes dans les bois, nous eut obligé de pousser les choses à l'extrêmité. Nous avions résolu de le forcer la nuit. Nous eussions pour cet éfet environné le Fort, & à force de haches-d'armes nous eussions sapé leurs Palissades & leurs Bastions, & ils pouvoient s'attendre que les forçant l'épée à la main, il n'y auroit point eu de salut pour eux.

Una salus victis nullam sperare salutem.

Le Gouverneur lui témoigna qu'il n'étoit pas tout-à-fait le maître, & qu'il lui donneroit réponse au Soleil couché. Nous ne laissames pas de dresser la batterie de *Phelypeaux* en deçà du Sud Sud-Oüest, qui auroit fait un furieux desordre, si sur les six heures du soir, le Gouverneur n'eut envoié Mr. Morison aporter une

Capitulation dans laquelle il demandoit tout le Castor qui apartenoit à la Compagnie de Londres. Je voulus servir d'Interpréte, mais je vis bien que je perdois mon Latin avec ce Ministre qui à peine pouvoit décliner *Musa*. Je n'en fus pas surpris dans la suite, puis qu'il y avoit peu de Ministres Ecossois qui le sçûssent. Cette proposition étoit trop avantageuse à des gens qui étoient à notre discretion, & le ménagement que nous étions bien aise d'avoir pour eux étoit plûtôt l'effet de la generosité naturelle aux François. On leur refusa donc cette demande. Ce Ministre s'en retourna avec Caumont qui faisoit fonction de Major. Il avoit ordre de sçavoir de Mr. Baylei Gouverneur du Fort, s'il vouloit accepter les conditions qu'on lui prescrivoit, & en cas qu'il eut été dans ces sentimens, qu'il nous envoia trois ôtages. Ils tinrent conseil de guerre, & le Gouverneur envoia sur les huit heures du soir Mr. Henri Kelsei le * Député Gouverneur, avec une lettre par laquelle il demandoit deux mortiers de fonte & quatre pieces de canon de cinq livres de même métail, qu'ils avoient aportez l'année derniere d'Angleterre. Nous ne voulumes point les leur accorder. Enfin le

* Lieutenant de Roi.

le lendemain treize, le Gouverneur nous envoya trois ôtages nous dire qu'il rendroit la Place, nous priant d'en laisser faire l'évacuation à une heure aprés midi.

Les ordres que Mr. Bégon m'avoit donné en partant de Rochefort, d'agir de concert avec Mr. d'Iberville, si l'on faisoit quelque entreprise par terre, m'obligerent, Monsieur, de me rendre d'abord dans ce Fort. Le Gouverneur à la tête de sa garnison, & d'une partie de l'équipage de l'Hudsonsbaye sortit une heure aprés, tambour battant, balles en bouche, méches allumées, enseigne déploiée (qu'ils avoient abbatuë bien vîte à la troisiéme bombe que nous leur tirâmes, s'étant aperçus qu'elle nous servoit de but) & armes & bagages. Boisbriant enseigne de Compagnie en Canada, se trouva à leur rencontre à la tête des Canadiens.

Je remarquai que, quoique le Fort étoit petit, presque toutes nos bombes étoient tombées à ses pieds, & que de vingt-deux que nous leur tirâmes, il y en étoit tombé quatre, deux dans le Bastion du Sud Sud-Oüest qui l'avoient fait sauter avec la forge, la troisiéme emporta une galerie qui entouroit un corps de logis, & la quatriéme tomba dans la plate-forme qui blessa plusieurs personnes.

Ce Fort eſt au 57. d. 30. m. lat. Nord. C'eſt la derniere place de l'Amerique Septentrionale. Il a la figure d'un trapeze, flanqué de trois baſtions & demi. L'un eſt au Nord, le ſecond à l'Eſt Sud-Eſt, le troiſiéme au Sud Sud-Oüeſt. Celui du Nord, & le demi-baſtion, ſont revêtus d'un chemin couvert. Il y avoit dans le baſtion du Nord un fauconeau, quatre pieces de quatre livres de balle, qui nous avoient beaucoup incommodez. Dans celui de l'Eſt Sud-Eſt étoient deux de quatre, au deſſous une plateforme dans laquelle il y avoit un mortier de fonte & deux canons de huit. Dans celui du Sud Sud-Oüeſt qui fut ruïné par deux bombes, il y avoit un fauconeau & une piece de quatre. Entre celui ci & celui de l'Eſt Sud-Eſt, il y a une courtine qui bat la riviere, en laquelle il y avoit dix pieces de huit, y compriſes les quatre de fonte, & au milieu de la Place, étoit un mortier de fonte, & une plateforme à l'entour d'un corps de logis ſur laquelle il y avoit ſix pieces d'une livre, & au demi-baſtion trois canons de quatre, & un fauconeau. En un mot il y avoit dans ce Fort deux mortiers de fonte & 34. canons, ſans parler de ſept autres petites pieces d'une livre qui étoient à droit & à gauche, & pluſieurs pierriers.

La ſituation du païs paroît aſſez agrea-

ble, tout couvert de bois taillis, & beaucoup marécageux; d'ailleurs la terre est ingrate. Le froid commence dés le mois de Juin, mais il ne quitte pas pour cela. Il n'i a point de milieu entre le froid & le chaud dans ce temps-là, où les chaleurs sont excessives, où le froid y est perçant. Les vents de Nord qui viennent de la mer dissipent cette chaleur, & quiconque a bien sué de chaud le matin est glacé le soir. Il y pleut rarement. L'air y est pur & net presque tout l'Hiver. Il y nége même peu à proportion, neuf pieds tout au plus. Je vous avouë Mr. que le merite d'un homme Apostolique est grand lorsqu'il s'attache aux Missions dans ces quartiers-là, J'ai entendu parler du Pere Gabriel Marais Jesuite, qui vint en 94. dans le Poli. Le zele qu'il avoit à travailler au salut des Matelots de son équipage pendant l'hivernement étoit grand; mais celui qui l'animoit à prêcher le vrai Dieu aux Sauvages de ces lieux, étoit quelque chose de bien plus fort. Que de peines & de fatigues n'a-t'il point souffert. Traverser des ruisseaux & de petites rivieres à mi-corps dans des saisons rigoureuses, c'étoit un de ses moindres embarras. Les marais pleins de fange & de bouë étoient ses chemins les plus praticables. Il importe peu en quel état l'on est lorsqu'il

s'agit de la gloire de Dieu. Ces conjonctures-là touchent même sensiblement les Sauvages, puisqu'ils connoissent que l'on ne va chez eux que par un esprit de desinteressement, & la maniere avec laquelle cet homme de Dieu venoit dans leurs cabanes étoit un éfet de sa charité. Ils l'écoutoient & ils l'aimoient. Il se faisoit donc une joye de tout sacrifier pour leur insinuer la connoissance du vrai Dieu. Ses leçons faisoient impression sur leur esprit,& aprés avoir un peu goûté ce qu'il leur enseignoit ils le conjuroient de les venir voir. C'est beaucoup à un Idolâtre lors qu'il ouvre les yeux pour déveloper les tenebres de l'ignorance. Et comme ce saint homme s'apercevoit qu'ils avoient quelque disposition pour se faire Chrétiens, il mettoit tout en usage pour leur enseigner les premiers élemens de la Foi. On le voyoit souvent harcelé de fatigues & de miseres. Il passoit dans des néges, il enfonçoit dans des glaces qui se rompoient sous ses pieds, d'où à peine pouvoit-il se tirer, & malgré tous ces froids insuportables qui la plûpart du temps cavent les joues, font tomber le nez & les oreilles de ceux qui demeurent trop long-temps à l'air, il regardoit tous ces obstacles comme des attraits qui lui faisoient prendre plus à cœur les

interêts de la maiſon du Seigneur, & ce ne ſeroit pas ſans raiſon qu'on lui attribueroit ces paroles du Prophête Iſaïe. *Factus eſt in corde meo quaſi ignis æſtuans in viſceribus meis.* Quoique ce païs ſoit ſi froid, la Providence divine n'a pas laiſſé que d'i remedier pour la ſubſiſtance des peuples de ces quartiers. Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes. La chaſſe y eſt abondante. Il y a des perdrix en ſi grande quantité, qu'il paſſeroit pour fabuleux, ſi j'avançois que l'on en peut tuer des quinze à vingt mil dans un an. Elles ſont toutes blanches preſque toute l'année, groſſes comme des gelinotes, beaucoup plus delicates qu'en Europe. Elles ont les pieds patûs, & dans le mois d'Août elles ont une partie des ailes griſes avec pluſieurs taches rouges.

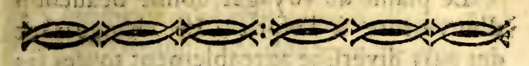
Les Outardes & les Oyes ſauvages y abondent ſi fort au Printemps & en Automne, que tous les bords de la riviere de ſainte Thereſe en ſont tous remplis. L'Outarde eſt un trés-bon manger qui reſſemble aſſez à l'Oye, mais beaucoup plus groſſe & d'un autre goût. Le Caribou ſe trouve preſque toute l'année, principalement au Printemps & en Automne, en bandes de ſept à huit cens. La viande en eſt plus délicate que celle du Cerf. Lors qu'un chaſſeur en tuë quelqu'un ſur la place; les autres

s'arrêtent tout-à-coup ſans s'émouvoir du bruit de l'arme à feu; mais lors que le Caribou n'eſt que bleſſé, il court avec une grande vîteſſe, & tous les autres le ſuivent.

Il y a beaucoup de pelleteries fines comme des marthes fort noires, des renards de même, des loûtres, des ours, des loups dont le poil eſt fort fin & principalement du Caſtor qui eſt le plus beau de tout le Canada. Je fis embarquer dans l'Albermale celui qui ſe trouva dans le Fort. Comme nos Pilotes ne connoiſſoient pas bien la riviere; ce bâtiment échoua ſur une petite roche qui le fit ouvrir. Ce fut un cahos trés-grand parmi nos gens & les Anglois qui s'y étoient embarquez. Cette barque emplit d'eau. On voulut l'alleger en jettant beaucoup de caiſſes & de paquets. Il faiſoit une nuit trés-obſcure. Les uns ſe jettoient à l'eau; d'autres voulant ſe ſauver à terre, reſtoient dans la vaſe. Voici Monſieur, les circonſtances les plus particulieres qui nous ſont arrivez en moins de vingt jours que nous avons été dans ces quartiers, qui n'ont pas laiſſé de nous ocuper. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR;

Vôtre très-humble, &c.



V. LETTRE.

Mœurs des Sauvages, qui viennent faire la traite au Fort de Nelson.

MONSIEUR,

J'ai connu peu d'hommes de guerre aimer plus la lecture que vous l'aimez. Vous avez sçû ménager la lire & le fer en même-temps toute votre vie. Les longs services que vous avez rendu au Roi vous donnent un relief dans le monde d'un des plus anciens & fidels serviteurs qu'ait Sa Majesté, & l'estime que vous avez pour les personnes qui n'aiment pas tout à fait l'oisiveté, aprés ce qu'ils ont accordé au Prince par leur devoir, doit leur faire plaisir, quand ils sont assez heureux lors que vous vous entretenez avec eux de matieres sçavantes, ou de ce qui vient d'au delà les mers. J'en ai bien passé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir en Flandres. Il faut donc vous rendre compte aujourd'hui, Monsieur, de quelques particularitez de mes voyages.

Le plaisir de voyager donne beaucoup d'ouverture à l'esprit. Le changement des païs diversifie agreablement toutes ses idées. Ce mélange d'objets réveille en lui ses sentimens, & lors qu'un homme est assez heureux pour se trouver dans des climats où les peuples ont de la delicatesse, il doit en étudier les bonnes manieres, Cet assaisonnement qu'il doit faire de tout ce qu'il trouve de meilleur, doit en même tems lui inspirer les sentimens d'une belle ame, & lors qu'il a fait un discernement judicieux du bon & du mauvais de ce qu'il voit, il doit être regardé comme un homme élevé au dessus du commun. La vertu sur tout doit être son partage; car que lui sert de connoître les bonnes mœurs des uns, s'il ne s'aplique à les imiter. Il voyageroit seulement par une vaine curiosité qui ne laisse en lui que beaucoup d'idées vagues de tout ce qu'il a vû.

Pour nous, Monsieur, qui allons & venons sur mer, nous ne goûtons point ces plaisirs. Le Ciel & la mer qui se presentent continuellement à nos yeux, ne laissent à notre imagination qu'un dégoût, mais des lors que nous arrivons en des païs éloignez, il semble que nous respirions un air qui nous donne un peu plus de satisfaction.

Comme je n'ai rien trouvé d'agreable dans ce voyage, & que tout ce que j'y ai vû ne sont qu'objets tristes & affligeans, je me suis du moins consolé par les serieuses reflexions que j'ai faites sur tout ce qui s'est rencontré de particulier. Les mœurs des nations differentes qui viennent faire la traite au fort de Nelson, m'ont un peu occupé, & j'ai été sensiblement touché de l'état malheureux où se trouvent ces peuples. Ce sont des hommes comme nous qui ne manquent pas de bon sens, & qui sont capables de recevoir plus facilement que bien d'autres, les impressions de la veritable Religion.

Le climat de ces païs qui est naturellement fort froid les rend steriles & infructueux, ce qui oblige la plûpart de tous ces Sauvages à être errans pour trouver dequoi vivre. Il y en a cependant quelques-uns qui ont des Villages. Leurs tentes sont faites de branches d'arbres couverte de peaux de Caribous, avec une ouverture en haut pour laisser passer la fumée. Ils étendent des robes de Castors sur des feuillages de sapin qui leur servent de lit. Ils habitent à peu prés comme l'on faisoit dans le Siecle d'or.

Sylvestrem montana thôrum cum sterneret uxor

*Frondibus, & culmo vicinarumque ferarum
Pellibus.*

Le pere de famille pourvoit aux besoins & aux necessitez de la vie. Il se leve dès la pointe du jour & se met en campagne pour la chasse. Lors qu'il trouve un endroit propre pour cabanner, il y laisse un grand nombre de feuillages, qui est une preuve qu'il veut que sa famille y sejourne. Pour lors la femme suit les traces du mari à la faveur de la nége qui est presque toute l'année sur terre, & donne tous ses soins pour le recevoir à son retour.

*Sacrum vetustis extruit lignis focum,
Lassi sub adventum viri.*

Ce genre de vie paroît tout-à-fait penible & laborieux. Ils s'en font cependant une habitude, & auroient de la peine d'en mener une autre plus douce & plus tranquille. Le mari ou le chasseur étant de retour, la femme connoît dans le moment s'il a tué quelque bête, car le Sauvage parle peu naturellement, & lors qu'il le fait, ce sont autant d'expressions décisives. L'air serieux qu'il affecte en entrant dans sa cabane, lui donne à connoître qu'il y a du gibier. Elle sort, & le trouvant aux environs, l'aporte ; ou s'il n'a pû tout aporter, il lui dit quelque temps aprés l'endroit où il est, & elle est

obligée de l'aller chercher, dût-ce être à deux lieuës ; mais lors qu'il n'a rien tué, il fait quelquefois un soûpir, ce qui est une mauvaise augure.

Ce chasseur ne peut qu'il ne soit fort fatigué au retour de la chasse. Sa femme le déchausse, & on lui donne une robe de castor en façon de robe de chambre. Lors qu'il se trouve un peu délassé, il se met à fumer, & fait le recit de sa chasse à sa famille. S'il a des enfans un peu grands ce sont autant de leçons qu'ils aprennent insensiblement, parce que ces gens-là font consister tout le bonheur de la vie en la destruction de quelques bêtes fauves. Leurs conversations sont le reste de la journée fort succintes, & la passent à faire bonne chere, s'ils ont dequoi.

Ils n'ont nulle délicatesse dans leur manger. J'ai vécu quelques jours à leur maniere. Ils prennent un morceau d'orignac, de castor, ou d'autres animaux qu'ils passent dans une broche de bois qu'ils fichent en terre devant le feu. Lors qu'il est rôti d'un côté, ils le retournent de l'autre, s'ils ont des outardes ou d'autre gibier, ils les suspendent avec une petite corde attachée à un petit pieux, & lui donnent un mouvement pour les faire cuire de tout côté. Ils font boüillir la viande avec de la nége

quand les rivieres & les lacs sont glacez ; en boivent la graisse avec autant d'appetit que si nous prenions le meilleur consommé, & lors qu'ils veulent se desalterer, ils remettent de la nége dans le boüillon. Il ne faut donc point chercher de délicatesse chez eux. Ils ne vivent que pour ne pas se laisser mourir, & ne donnant rien qu'à la seule necessité de la nature, ils trouvent qu'un homme peut aisément se passer de peu.

Bene est, cui Deus obtulit,
Parca, quod satis est manu.

Quand le gibier est abondant dans l'endroit qu'ils ont connu, ils y sejournent. S'il n'i en a point, ils changent de cabanes. Il arrive, que la famine les surprend souvent, & qu'ils patissent beaucoup. La nature y suplée quelquefois, parce que ces gens-là sont fort sobres. J'en ai vû un exemple en deux Iroquois que nous avons passé en France. Ils furent quatre jours sans manger, parce qu'on leur dit mal à propos que le biscuit manquoit, croyans être obligez par cette abstinence d'entrer dans la peine commune où pouvoit être notre équipage.

Cette vie errante & libertine éloigne naturellement l'esprit du Sauvage de la connoissance de Dieu. L'on ne sçait à la verité

verité s'ils le connoissent, & les tenebres de l'ignorance offusquent trop leur entendement pour en déveloper la verité.

Ils ne sont point insensibles au bonheur & aux disgraces qui leur arrivent. Ils semblent avoir quelque principe du Manicheïsme. Ils reconnoissent comme ces anciens heretiques un bon & un mauvais esprit. Ils apellent le premier le *Quichemanitou*. C'est le Dieu de prosperité. C'est celui dont ils s'imaginent recevoir tous les secours de la vie, qui préside dans tous les effets heureux de la nature. Le *Matchimanitou* au contraire est le Dieu fatal. Ils l'adorent plus par crainte que par amour, & ils ne ressemblent pas mal aux anciens Romains qui avoient élevé un Temple à la Fiévre, non pas pour le bien qu'ils en recevoient, mais de peur du mal qu'elle leur pouvoit faire. Ces deux Esprits selon la croyance de la plûpart, sont le Soleil & la Lune. Il y a de l'aparence qu'ils reconnoissent le premier pour le Souverain maître de l'Univers : aussi quand ils se trouvent dans quelques afflictions publiques, ils lui font des sacrifices.

Les Chefs des familles s'assemblent dés la pointe du jour chez quelqu'un des principaux pour *faire fumer*, & *fumer* eux même le Soleil. Le Chef allume le calu-

met, le presente par trois fois au Soleil levant, & pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du Soleil, jusques à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui fait l'aveu le plus soûmis, le plus respectueux, & le plus touchant qui se puisse faire, le supliant d'être favorable dans leurs entreprises, & lui recommande toutes les familles; ensuite le Chef fume un petit moment, & donne le calumet aux autres qui tour à tour *fument le Soleil* jusques à la consommation du tabac, & à son défaut ils se servent de *Sagacomi*, qui est une herbe assez agreable à la bouche.

Les *Oüenebigonhelinis* qui habitent les côtes de la mer se trouvans dans quelque tempête ont cette croyance que l'esprit de la Lune se met au fond de la mer, qui excite l'orage, & pour l'apaiser, ils lui sacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le canot, jettans tout à la mer, même le tabac, estimans que c'est le plus grand holocauste qu'ils lui puissent immoler. * Sacrifice même semblable à celui que fit Enée, lors qu'il prit congé d'Aceste pour faire voile ensuite vers le païs Latin.

Stans procul in prora, pateram tenet, extaque salsos,
Porricit in fluctus, ac vina liquentia fundit.

* Virgile. l. 5. v. 775.

Un Sauvage de cette nation qui vint nous voir le 6. Septembre aprés le combat que nous avions soûtenu contre les Anglois le jour auparavant, se trouva dans une conjoncture tout-à-fait fâcheuse, & s'il avoit pû prévoir la suite de son arrivée à notre bord qui lui fut aussi funeste qu'à nous, il se feroit bien donné de garde de nous rendre visite. Je lui vis faire des sacrifices dans le temps d'une tempête qui nous fit faire naufrage. Il chantoit, & larmoyoit d'un ton de voix languissant. Il soufloit de temps en temps dans l'oreille de sa femme, parce que, disoit-il, je veux chasser le mauvais esprit qui nous environne.

Faire fumer le Soleil ne se pratique guere que dans des occasions de grande consequence, & pour ce qui regarde leur culte ordinaire, ils s'adressent à leur *Manitou*, qui est proprement leur Dieu tutelaire. Ce *Manitou* est quelquefois un ongle de castor, le bout de la corne d'un pied de Caribou, une petite peau d'hermine. J'en vis une attachée derriere le dos d'un Esquimau lorsque nous étions dans le détroit qu'il ne voulut jamais me donner, quoiqu'il me traita generalement tous les habits dont il étoit vétu, un morceau de dents de vache marine, de nageoire de

loup marin, & la plûpart reçoivent des Jongleurs ce *Manitou* qu'ils portent toûjours avec eux.

Le démon paroît s'être emparé de l'esprit de ces infortunez qui voulant sçavoir l'évenement de quelques affaires, s'adressent à leurs Jongleurs, qui sont, si je peux me servir de ce terme, des Sorciers. La Jonglerie se fait differemment. Elle se fait de cette maniere parmi la plûpart des Sauvages qui viennent faire la traite. Le Jongleur fait une cabane en rond, faite de perches extrémement enfoncées dans la terre, entourée de peaux de Caribou ou d'autres animaux, avec une ouverture en haut assez large pour passer un homme. Le Jongleur qui s'y renferme tout seul, chante, pleure, s'agite, se tourmente, fait des invocations & des imprécations, à peu prés comme la Sibille dont parle Virgile, qui poussée de l'esprit d'Apollon rendoit ses Oracles avec cette même fureur,

At Phœbi nondum patiens, immanis in antro,
Bacchatur vates, magnum si pectore possit,
Excussisse Deum : tanto magis ille fatigat,
Os rabidum ? fera corda domans, fingitque
premendo. Vir. l. 6. v. 77.

Il fait au *Matchimanitou* les demandes qu'il souhaite. Celui-ci voulant donner réponse, l'on entend tout à coup un bruit

sourd comme une roche qui tombe, & toutes ces perches sont agitées avec une violence si surprenante, que l'on croiroit que tout est renversé. Le Jongleur reçoit ainsi l'oracle : & cette confiance qu'ils ont aux veritez qu'il prononce souvent, sont autant d'obstacles à tout ce que l'on peut leur reprocher sur la fausse erreur où ils sont : aussi se donnent-ils de garde, qu'aucun François n'entre dans l'endroit où se fait la *Jonglerie*.

La plus grande consolation que puisse avoir un Pere de famille est d'avoir beaucoup de filles. Elles sont le soûtien de la maison, au lieu qu'un Pere qui n'a que des garçons se voit à la veille d'en être un jour abandonné, lors qu'ils deviennent grands. La chasse étant la seule ressource de la plûpart des Sauvages qui ne peuvent cultiver la terre qui est si sterile dans tous ces païs, fait donc toute leur richesse.

Quoi que les Filles fassent tout le bonheur du Pere & de la Mere, elles n'en sont quelquefois pas plus heureuses. Ils ne leur donnent point la permission de consulter leur inclination, & si le cœur d'une Fille se trouve malheureusement engagé par un amour reciproque avec celui de son amant, & qu'il n'ait pas la réputation d'être bon chasseur, il faut qu'elle en fasse un sacrifice.

Lors qu'un jeune Sauvage se veut marier, il témoigne à son Pere qu'il a de l'estime pour une telle. Celui-ci la va demauder en mariage, Si cela convient aux parens, le Sauvage rend visite à sa maîtresse l'espace de cinq à six jours. Il couche dans la même cabane, en presence du Pere & de la Mere, où tout se passe avec bien-seance. La Fille pleure sa virginité, & ne trouvant point quelquefois à son gré son prétendu mari, verse beaucoup de larmes. Ses parens tâchent de la consoler, lui representant que son Amant est un grand Chasseur, ou qu'il est d'une grande Famille; c'est-à-dire qu'il a beaucoup de parens, ce qui est encore une conjoncture des plus fortes pour faire une alliance; parce que si la misere les attaquoit, ils auroient recours dans leurs besoins aux parens de leur Gendre.

La ceremonie du Mariage se fait avec peu de formalité. Les parens se trouvent de part & d'autre, & le jeune Sauvage dit à sa maîtresse qu'il la prend pour sa femme. Celui-ci est obligé de demeurer avec le Beaupere, qui est le maître absolu de la chasse, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Il demeure ordinairement le reste de la vie avec lui, à moins qu'il n'en reçoive quelque chagrin; mais la politique du Pere de

famille eſt de ménager l'eſprit de ſon Gendre. Si la jeune mariée devient à la ſuite du temps ſterile, ſon mari ne fait point difficulté de la quiter, ſans qu'il en arrive d'autres inconveniens, & d'en prendre une autre. La Poligamie eſt permiſe parmi ces Nations, où elle ne paſſe pas pour un *cas pendable.*

Les Sauvageſſes ſont d'un temperamment ſi robuſte, que ſi par haſard elles ſe trouvent obligées de faire leur couche dans le tranſport de leurs cabanes, elles ſe repoſent une heure ou deux, & envelopent l'enfant dans une peau de caſtor, & continuënt leur voyage. Il faut qu'elles ſe trouvent extrémement accablées pour reſter un jour ou deux en chemin. J'en vis une au Fort de Nelſon qui portoit ſon fils derriere le dos dans ſon berceau. C'étoit une petite planche de bois de ſapin fort minſe, aſſez grande & aſſez large pour le contenir. Il étoit emmailloté dans du caſtor, ſans beguin, nonobſtant que le froid étoit tout à fait rude. Il étoit parfaitement beau, & avoit un air de ſanté admirable.

La premiere fois qu'une Fille commence à ſe ſentir malade d'une maladie ordinaire à ſon ſexe, elle ſe retire dans une cabane l'eſpace de trente jours. Elle ſe

matache pendant ce temps de charbon, ou de pierre noire. Une femme ou sa mere lui aporte à manger, & la laisse ensuite toute seule, s'occupant à quelques petits ouvrages particuliers pour se desennuyer. Si elle se trouve en marche auprés d'un Lac ou d'un Ruisseau glacé, où elle auroit envie de boire, elle fait un trou pour y puiser de l'eau, & met aux environs quelques marques, qui font assez connoître ce qui en est à ceux qui voudroient y boire, & les passans se donnent bien de garde de boire au même endroit, qui selon leur maxime est réputé soüillé & impur. Si cette incommodité arrivoit à une femme, elle garderoit la retraite jusqu'à ce que son infirmité fut passée, & lors qu'elle revient dans la cabane de la famille, elle éteint tous les feux qu'elle y trouve par une éfusion d'eau, & le rallume de nouveau.

Lorsque le Pere & la Mere meurent, les Enfans ou les plus proches brûlent le cadavre. Ils envelopent les ossemens dans de l'écorce d'arbres qu'ils mettent en terre, & lui dressent un mausolée entouré de perches ausquelles ils attachent du tabac pour *faire fumer* l'esprit qui aura soin d'eux en l'autre monde, avec des arcs & des fléches pour continuër la chasse, si c'est un chasseur.

Si un jeune enfant meurt, le Pere ou la Mere coupe une partie de ses cheveux dont ils font un petit paquet avec tout ce qu'ils ont de plus beau & de plus précieux. Ils en font une maniere de poupée qu'ils apellent le *Tehipaye*, & le mettent en un endroit le plus aparent de la cabane. La Mere porte le deüil de cet enfant qui consiste en pleurs & en larmes fort ameres, qu'elle verse le soir auprés du feu l'espace de vingt jours, & lorsque leurs amis les viennent voir, elle leur fait le recit de ses douleurs. Le mari donne aussi-tôt à fumer à ceux-ci, qui pour le consoler dans leurs afflictions leur font des presens. Ce mari ne manque point de faire des festins, où ils sont obligez par droit & par bienseance de tout manger, & ce Pere par un esprit de reconnoissance de la part qu'ils prennent à sa douleur ne mange point, se contentant de fumer, ou s'il avoit faim il prendroit plutôt d'autre viande que celle qu'il sert à ses amis.

Rien n'est plus sensible à un jeune Sauvage que l'esperance qu'il a de pouvoir devenir un jour grand chasseur. Lors qu'il se trouve assez fort pour y aller, il s'y dispose par un jeûne de trois jours sans boire ni manger, se *matachant* le visage de noir. C'est un sacrifice qu'il croit être obligé de

faire au Grand Esprit, & pour le rendre encore plus autentique, il adopte dans chaque espece de bêtes fauves un morceau qu'il lui consacre comme la langue & le mufle. Ce morceau s'apelle l'*Oüetchitagan*, c'est à dire morceau reservé, & il est si précieux à ce Sauvage, que, quelque grande que puisse être la famine, & quelque disgrace qu'il arrive, personne de la famille n'ose y toucher que le chasseur même, & les Etrangers qui le viennent voir. Ils ont cette fausse croyance qu'ils mouroient, s'ils en mangeoient. Martigni qui a vécu quinze mois parmi la plûpart de toutes les nations de ces païs, voulut un jour manger de *l'Oüetchitagan* d'un orignac. Des Sauvagesses se jetterent sur lui, le priant avec la derniere instance de ne le point faire; mais, comme il trouvoit, que ce morceau étoit assez délicat, il passa outre & n'en mourut point. Elles lui dirent qu'étant François, elles ne s'étonnerent point qu'il n'en fût pas mort. Quoique ces Sauvages donnent tout à leur inclination naturelle, ils ne laissent pas d'être fort sobres quand ils le jugent à propos. Lors qu'ils se trouvent dans la disette, ils promettent au grand esprit que la premiere bête qu'ils tueront, ils n'en mangeront point qu'ils n'en ayent fait

part à quelqu'un des plus considerables de la nation, & il arrive qu'ils garderont quelquefois cette bête deux mois, jusques à ce qu'ils ayent trouvé une personne de remarque, s'étant seulement reservé les pieds & les endroits les moins bons : si pendant ce temps, la bête venoit à se gâter, ils la brûlent pour en faire un Sacrifice. D'autres qui ne veulent rien offrir au grand esprit se mettant seuls auprés du feu, prennent leur pipe, & la presentent trois fois à leur *Manitou*, disent des chants lugubres, font des lamentations, & lui recommandent leurs familles.

La droiture est le partage de ces nations. S'il y en a de particulieres qui ayent guerre les unes contre les autres, il faut qu'il y ait eu de grands sujets de divorce, ce qui provient la plûpart du temps pour les droits de chasse.

Ces Peuples donnent rarement des Batailles en pleine campagne. Ils partent d'un sang froid de chez eux, se cachent dans des endroits où ils jugent que leurs ennemis doivent passer. Lors qu'ils tombent entre leurs mains ils leur enlevent la chevelure. Ils arrachent la peau qui couvre le crane, & ils mettent autant de marques sur eux qu'ils ont enlevé de chevelures. Je vis trois *Oüenebigonchelinis* qui

avoient des plumes d'Outardes attachées à leur bonet proche l'oreille, qui étoient les Trophées des victoires qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis.

Ils ignorent la Fourberie, & le Mensonge est en horreur chez eux. Celui que l'on reconnoît tel est repris publiquement. Ainsi la Verité, la Droiture & la Valeur, sont leurs trois qualitez les plus essentielles. Il s'ensuit qu'un Sauvage qui a reconnu la maison d'un Castor, peut s'assurer qu'un autre ne lui fera point l'injustice d'en faire la poursuite. Ils mettent aux environs de sa maison quelques marques qui donnent lieu de croire qu'elle est déja reconnuë. Mais si par hasard un Sauvage qui passeroit par là se trouvoit fort pressé de la faim, il lui est permis de tuër le Castor, à condition d'en laisser la peau & la queuë, qui est le morceau le plus délicat.

Je ne saurois vous parler, Monsieur, de cet animal, qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'avouë en même temps que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement, & je ne sçai ce qu'en penseroient les Cartesiens s'ils avoient vû l'adresse avec laquelle il bâtit sa maison, elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un Pere

de



Figure dun Castor.

de famille, & le genie d'un habile Architecte : auſſi les Sauvages diſent que c'eſt un eſprit & non pas un animal. Il juge de la longueur de l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la p écaution poſſible.

Les Caſtors s'aſſemblent pluſieurs enſemble, ordinairement neuf, & connoiſſent la bonté de leur établiſſement par raport à la quantité d'eau qu'ils trouvent, & ils ont aſſez de penetration d'eſprit, ſi je peux me ſervir de ces termes, pour arrêter cours d'un propos déliberé à de petits torrens, dans l'aprehenſion où ils pourroient être qu'ils ne tariſſent, ou qu'en ſe débordant leurs maiſons ne fuſſent renverſées.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Caſtor qui commande & décide de tout : c'eſt lui qui eſt le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents eſt prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui eſt un ſignal à tous les autres d'en éviter la chute. Le travail d'un Charpentier & l'aplication d'un Maſſon y ſont obſervez avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font les *fondations* avec une force qu'un *mouton* ne pourroit faire entrer la piece de bois avec plus de ſolidité, & les autres prenant du limon avec leur queuë, en façon

de truelle, en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du temps.

Leurs maisons sont faites de bois, de joncs, & de bouë. Elles ont environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse. Il y a plusieurs paneaux pour humecter la queuë, car ces animaux sont amphibies. Cette chambre est toûjours d'une grande propreté. Lorsque les eaux grossissent, ils montent à proportion à leur apartement. Leurs provisions qui sont des écorces de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau, tout autour de lui, quelquefois au dernier étage. Quand ils bâtissent sur les rivieres, elles font un demi cercle afin de rompre le fil de l'eau, & lorsqu'ils le font dans les lacs, elles sont en rond, & elles n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivieres, les lacs, & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivieres, examinent à peu prés la quantité de sorties qu'ils ont; car c'est un éfet de la subtilité du Castor. Ils coupent la glace,

afin que l'eau ait ſon cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de paſſer outre, & laiſſent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves au lieu de chanvre.

Quand les Caſtors ne paſſent point par là, ils jugent qu'ils ont des trous ſous terre, & pour les connoître ils frapent en certains endroits de la glace qui puiſſent rendre un ſon clair, auſſi-tôt ils y font un creux, & connoiſſent au mouvement de l'eau que le Caſtor fait agiter par ſa reſpiration qu'il n'en eſt pas éloigné : à peu prés comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang. Le Sauvage dreſſe des pieux aux environs de cette embouchure un peu au large pour lui faciliter le paſſage, & y met deux petites buchetes de bois qu'il faut de neceſſité que ce petit mouvement d'eau faſſe agiter : & lorſque le Caſtor y arrive, le Sauvage le prend par la pate de derriere ou par la queuë, & l'enleve ſur la glace où il lui caſſe la tête.

Si les Sauvages veulent les prendre dans les lacs, ils entourent des filets un peu au long leurs maiſons ordinaires, & vont raſer celle de la campagne qui eſt environ à quatre cens pas, car ceux qui habitent les lacs en ont, celles-ci ne ſont point rem-

plies de provisions comme les autres. Elles ne leur servent pour ainsi dire, que pour s'égaier, & prendre le bain avec plus de tranquilité. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pouri pour les offusquer lorsqu'ils voudroient s'enfuïr par ce passage. Cette destruction étant faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent les uns se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déja tendus, & les autres croyant trouver un plus grand asile, s'en fuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans le ruisseau, ils détruisent leurs chaussées pour les dessecher. Le Castor croyant que la violence de l'eau rompt sa digue, veut y donner secours ; pour lors les Sauvages les tuent à coups de dards & de fléches.

L'usage du Castor est considerable en Europe, principalement chez les Etrangers. Je trouve huit especes qui se reçoivent au Bureau de la Forme.

La premiere est le Castor gras d'Hiver, c'est-à dire Castor tué pendant le cours de l'Hiver, qui a été mis en robes & porté un nombre de temps suffisant par les Sauva-

ges pour l'engraiſſer. C'eſt la meilleure qualité, & elle ſe payoit cinq livres cinq ſols la livre.

Le gras d'Eté eſt celui qui ſe tuë pendant l'Eté, que l'on met auſſi en robes, & que l'on engraiſſe à force de porter comme le précedent, il valoit deux livres quinze ſols la livre.

Le ſec d'Hiver & le bardeau ſont de même nature, & valoient également trois livres dix ſols; mais la difference en eſt que le bardeau eſt bien d'un plus gros cuir que le ſec d'Hiver, par conſequent coute moins & ne raporte pas tant de profit au Chapelier, parce qu'il a moins de duvet.

Le ſec d'Eté valoit une livre quinze ſols la livre; mais il a été rejetté des Receptes, ne valant à proprement parler aucune choſe.

. Le veûle eſt du Caſtor qui aprés avoir été mis en robe quelque temps par les Sauvages eſt à demi engraiſſé. Ainſi il n'a pas la même qualité que le gras d'Hiver, c'eſt-à dire qu'il ne lie pas ſi bien. Il valoit quatre livres dix ſols.

Le Moſcovite eſt Caſtor ſec, d'un cuir fin & couvert tout par tout d'une grande ſoye. Celui-là s'envoye en Moſcovie où les peuples de ces quartiers l'acheptent pour faire des Tapiſſeries & autres ouvrages à leur

uſage. Pour cet effet ils le peignent avec certaines grattes qu'ils ont, & en ôtent tout le duvet, & ne reſte ſur la peau que cette grande ſoye. Cela eſt conſiderable chez eux. Il valoit au Bureau quatre livres dix ſols.

Les rognures & les mitaines ſont des morceaux que l'on ôte des robes graſſes pour les tailler à ſa commodité, & les mitaines ſont effectivement des mitaines que les Sauvages font pour ſe garantir du froid, qui s'engraiſſent à force d'être portées. On les prenoit ſur le pied d'une livre quinze ſols la livre.

C'eſt trop abuſer de vos bontez, & vous me permettrez de vous aſſurer que je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR.

Vôtre trés-humble, &c



VI. LETTRE.

L'origine des établissemens du Nord du Canada, dite Baye d'Hudson, avec les differens mouvemens qui se sont passez entre les François & les Anglois.

MONSIEUR,

J'ai pour vous les mêmes sentimens que j'ai, & que j'aurai toûjours pour Monsieur le Marquis de Pomereuil * vôtre parent. La reception que vous m'avez faite à la Cour a été si gracieuse, que je me croi obligé de répondre à toutes vos honnêtetez par un trait d'Histoire qui regarde l'établissement du Nord du Canada. Vous y remarquerez, Monsieur, plusieurs évenemens singuliers. Penetrer dans un païs si éloigné par tant de peines, de fatigues, & d'embarras : y briller avec autant d'éclat, vous avoûrez, Monsieur, que quand il s'agit de la gloire du Roi,

* Messieurs de Livri & de Pomereuil sont Cousins Germains.

l'on franchit avec ardeur quelques obstacles qui puissent s'y oposer.

Ce seroit, Monsieur, une trés-grande discussion, si je voulois aprofondir l'origine de l'établissement du Canada. Il me faudroit pour cet effet recevoir à quantité de relations & aux avenuës du Conseil souverain de Quebec.

Mais pour éviter cet enchaînement de traits d'Histoire, je me contenterai de vous dire, Monsieur, que Jacques Cartier Pilote de saint Malo, visita en 1534. toutes les côtes de ce vaste païs, & que six ans aprés il hiverna avec Roberval Gentilhomme de Picardie, à dix lieuës au dessus de Quebec, qui est encore connuë sous son nom. Et pour ne pas entrer dans tous les mouvemens que l'on fit en 1524. par le Commandement & aux dépens de François I. le long de la Caroline, la Virginie & la Floride, que les Anglois usurperent pendant les troubles qui étoient alors en France, s'étant emparez dans la suite de la côte de l'Acadie.

Pour ne pas entrer, dis je, dans ces circonstances qui regardent le Sud du Canada; je veux m'attacher uniquement à en découvrir le Nord.

Alphonse natif de Xaintonge voulut pousser sa découverte plus loin que Car-

tier. Il courut en 1545. la côte du Nord ; mais Jean Bourdon penetra encore plus loin ; car côtoyant en 1656 avec un bâtiment de 30 tonneaux toute la côte de Laborador, il entra dans un détroit, & arriva au fond de la Baye, aprés avoir fait un circuit de sept à huit cens lieuës par mer, qui n'est cépendant qu'à 130. de Quebec par terre, qui fut nommée dans la suite Baye d'Hudson par les Anglois. Jean Bourdon lia donc commerce avec les Sauvages de ce quartier. Ceux-ci sçachant qu'il y avoit une Nation étrangere dans leur voisinage, envoierent en 1661. par les terres à Quebec des Députez aux François pour faire un commerce, & demanderent un Missionnaire au Vicomte d'Argenson qui en étoit pour lors Gouverneur. Il leur envoia le Pere Dablon Jesuite, avec Mr. de la Valliere Gentilhomme de Normandie, accompagné de Denis Guyon, Desprez Couture, & François Pelletier, qui s'y rendirent par terre. Des Sauvages de la riviere de Saguenée, qui se perd à 40. lieuës de Quebec, dans le fleuve saint Laurent leur servoient de guides ; mais la reflexion qu'ils firent en chemin faisant sur l'entreprise des François leur parut préjudiciable. Aprés les serieuses reflexions qu'ils firent sur ce sujet,

ils dirent que ne sçachant pas bien les chemins ils n'osoient se hasarder davantage à les conduire. Ils furent contraints de s'en revenir.

Les Sauvages de la Baye renvoierent à Quebec en 1663 & prierent Mr. d'Avaugour qui en étoit Gouverneur, de leur donner encore des François. Il y renvoya la Couture avec cinq hommes, lequel en vertu de l'ordre de son General, s'y transporta par les terres, & étant arrivé à la Baye il en prit possession. Il prit hauteur pour cet éfet à un endroit où il planta une Croix. Il mit en terre au pied d'un gros arbre les armes du Roi, gravées sur du cuivre, envelopées entre deux plaques de plomb, & de l'écorce par dessus.

Desgrozeliers & Radisson habitans de Canada se formerent des idées assez chimeriques sur la possession de quelques endroits de cette Baye; mais voyant qu'ils n'étoient pas en état de soûtenir une dépense si considerable, ils passerent à Baston, & de là à Londres où ils firent des propositions d'établissement.

Les Anglois les écoutant volontiers sans se mettre en peine des mécontentemens qu'ils avoient eûs à Quebec, y arriverent avec eux à la riviere qui prend son nom du lac de Nemisco, qui est au

fond de la Baye qu'ils apellerent Rupert, du nom du Prince Robert. Ce premier projet les engagea de s'établir ensuite à Monsipi & à Kichichoüanne.

L'on n'eut point de connoissance à Quebec de l'entreprise & du succés des Desgrozeliers & de Radisson. Les Anglois demeurerent les maîtres de ces quartiers pendant quelque temps, jusques à ce que l'on en eût avis à la Cour de France. Mr. Colbert qui s'attachoit beaucoup à l'augmentation des Colonies écrivit à Mr. du Chêneau Intendant du Canada, une lettre datée du 15. Mai 1678. par laquelle il lui mandoit, qu'il étoit avantageux au service du Roi d'aller vers la Baye d'Hudson pour en pouvoir contester la proprieté aux Anglois qui prétendoient s'en mettre en possession.

Desgrozeliers & Radisson s'étant repentis dans la suite des fausses démarches que ils avoient faites revinrent en France, & ayant obtenu leur pardon de Sa Majesté repasserent en Canada.

La Colonie commençant à devenir un peu considerable, il se forma une compagnie pour la Baye. Desgrozeliers & Radisson eurent le commandement de deux petits bâtimens pour ces païs. Ils arriverent à la riviere de Penechioüetchiou dite

ſainte Thereſe qui eſt au 57. d. 30. m. lat. Nord, où ils bâtirent un petit Fort. Il arriva trois jours aprés une barque de Baſton, montée de dix hommes que les François reçûrent comme amis, leſquels ſe mirent dans la riviere de Poaoürinagaou dite Bourbon, qui eſt à ſept lieuës de l'autre, & quatre autres jours aprés l'on vit paroître au bas de Bourbon un vaiſſeau de Londres de quatre-vingt hommes. Ceux de Baſton qui étoient venus en *Interlops* dans la Baye ſur ceux de la même nation, aprehendant d'être pris ſe mirent ſous la protection des nôtres.

Les Anglois du vaiſſeau de Londres prétendoient faire décente à terre, & y prendre poſſeſſion de quelqu'endroit. Ceux du Fort s'y opposerent, & ſur ces conteſtes les glaces heurterent ſi rudement l'Anglois qu'elles couperent ſes cables, l'emporterent au large, & fit naufrage avec quatorze hommes. Une partie de l'équipage s'étant ſauvé à terre dans des chaloupes implora le ſecours des François. L'on eut pitié d'eux. On leur donna même une grande barque & des vivres, & ils firent voile vers le fond de la Baye.

Deſgrozeliers & Radiſſon ayant fait la traite avec les Sauvages, laiſſerent huit hommes ſeulement au Fort pour la continuër

nuër jusques à l'année suivante. Ils emmenerent l'Interlop Anglois à Quebec que Mr. de la Barre Gouverneur renvoya sans le confisquer. Desgrozeliers & Radisson ne furent pas contens de leurs associez. Le chagrin les prit, & ils vinrent à Paris. Milord Preston Ambassadeur d'Angleterre, sçût qu'ils y étoient. Il se servit de toutes sortes de moyens pour les atirer encore à Londres. Il promit à Godet l'un de ses domestiques de le faire nommer Secretaire perpetuel de l'Ambassade, pourvû qu'il engagea Radisson dans son parti; & pour y réüssir plus facilement Godet promit de lui donner sa fille en mariage, qu'il épousa.

L'ambition commençant à s'emparer de son cœur, il voulut profiter de la bonne opinion que l'on concevoit de son merite. Aprés tous les agrémens qu'il eut en Angleterre, & la possession du Fort de Nelson, dit Bourbon, qu'on lui accorda, il les assûra qu'il les en rendroit maîtres. Il n'eût pas de peine à y réüssir, puisqu'il avoit laissé Chouard son neveu, fils de Desgrozeliers.

La retraite de ces deux perfides obligea les associez de prendre d'autres mesures. Elle voulut continuër son commerce, & elle y envoia l'année suivante deux petits

bâtimens. Mr. de la Martiniere qui les commandoit fut bien surpris en arrivant d'une pareille métamorphose ; & voyant que les Anglois s'en étoient rendus maîtres, il fut contraint d'entrer dans la riviere de Matscisipi, dite la Gargousse, qui est tout vis à-vis le Fort de Bourbon. Il y hiverna dix mois, & aprés avoir fait une traite fort mediocre avec les Sauvages il fit voile pour Quebec le 16. Juillet. Il proposa à douze de ses gens de rester avec lui à trois lieuës audessus des Anglois, dans une Isle ou le Gardeur avoit hiverné. Elle étoit fortifiée d'elle même, escarpée, & accessible que par un petit endroit, d'où l'on pouvoit empêcher sans peine l'abord des canots, & il y avoit un marais impraticable à l'entour. La chasse y eut été abondante, & le bois pour se chaufer n'y manquoit pas. Mr. de la Martiniere eut beau representer toutes ces raisons, personne ne voulut y consentir dans l'apprehension où ils étoient de manquer de vivres, & que l'année suivante on ne vint point leur donner du secours, ce qui arriva effectivement. Tant d'obstacles l'obligerent de mettre le feu à son Fort & de s'en retourner à Quebec. Il prit dans sa traversée une Quaiche Angloise à la côte de Labrador, qui venoit à la Baye, & il eut pris

encore un autre bâtiment, s'il ne s'étoit trouvé foible d'équipage qui avoit le Scorbut.

La nouvelle de l'usurpation du Fort de Bourbon ne laissa pas de toucher sensiblement la Compagnie. La perte qu'elle faisoit montoit à trois cens mil livres, & elle voulut en avoir encore raison.

Les associez aiant remontré trés-humblement à Sa Majesté l'injustice que les Anglois leur faisoient, obtinrent en propre la pleine joüissance de la riviere sainte Therese par un Arrêt du Conseil du vingt May 1685.

Le Chevalier de Troyes Capitaine d'Infanterie à Quebec vint donc par terre l'année suivante avec sainte Helene, d'Iberville & Maricour, trois freres Canadiens suivis de plusieurs autres, dans le dessein de faire la conquête des forts de Monsipi, Rupert, & Kichichouanne. Le Pere Silvie Jesuite, Missionnaire d'un merite consommé, voulut bien y venir.

Ils partirent de Montreal au mois de Mars 1686, traînerent & porterent sur le dos leurs canots avec leurs vivres une bonne partie du chemin dans le bois, où ils trouverent les rivieres qui avoient chariées. Cette marche dura jusques au vingt Juin, acompagnée de beaucoup de fati-

gues, & il falloit être Canadien pour ſu-porter les incommoditez d'une ſi longue traverſe.

Ils arriverent au nombre de quatre-vingt-deux vers Monſipi qui eſt au fond de la Baye, au 51. d. 17. min. latitude Nord. Lorſque ce Capitaine s'en vit proche, il prit toutes les précautions d'un habile homme; mais pour vous donner une idée juſte de la maniere avec laquelle il fit les attaques de ce Fort, je croi Monſieur qu'il faut auparavant vous en décrire le plan.

Il étoit de figure quarée, à trente pas du bord d'une riviere, ſur une petite hauteur relevé de groſſes paliſſades de dix ſept à dix-huit pieds, flanqué de quatre baſtions revêtus en dedans de Madriers, avec une terraſſe d'un pied d'épaiſſeur.

Il y avoit dans chaque baſtion qui regardoit la riviere, trois pieces de canon de ſix à ſept livres de bale, & deux dans les deux autres qui regardoient un deſert de vingt arpens. Une grande porte au milieu de la courtine, épaiſſe d'un demi-pied, garnie de gros clous, de pentures & de barres de fer par derriere, faiſoit face à la riviere, & une autre du côté du deſert. L'on voioit au milieu de la Place une redoute bâtie de piece ſur piece de trente

pieds de long du côté de la riviere sur vingt-huit de large, haut de trente pieds à trois étages avec un parapet tout autour sur lequel il y avoit à chaque face quatre embrasures, & sur le haut de la redoute, trois pieces de deux livres & une petite de huit de fonte.

Le Chevalier de Troyes ayant examiné les dehors fit en même temps un détachement pour garder tous les canots. L'on en emmena deux qui étoient chargez de Madriers, piques, pioches, pelles, gabions, & d'un belier.

Sainte Helene & d'Iberville furent nommez pour l'ataque des deux flancs qui défendoient la courtine du bois. La Liberté Sergent devoit faire une fausse attaque, & placer trois hommes à chaque flanc, qui défend la courtine de main droite, avec ordre que l'un des trois couperoit la palissade, & que les deux autres tireroient dans les embrasures au moment qu'ils apercevroient remuër le canon.

Le Chevalier de Troyes qui s'étoit réservé la principale attaque, fit trois détachemens commandez chacun par un Sergent. Deux devoient se jetter à chaque flanc, & le troisiéme avoit ordre d'enfoncer la porte avec le belier. Tous ces détachemens étant donc reglez par sa sage

conduite. Sainte Helene & d'Iberville arriverent à un bastion où ils firent lier deux pieces de canon par la volée, & attacherent le bout de la corde à une fourche pour empêcher qu'ils ne se maniassent, & en cas que les assiegez eussent voulu y mettre le feu, ils y avoient fait acommoder de gros cordages, de maniere que l'effort des coups de canon auroit arraché la moitié d'une palissade. L'on se servit de ce stratagême dans tous les endroits où il paroissoit du canon. Sainte Helene & d'Iberville suivis de cinq ou six autres se trouvtan les plus alertes, escaladerent la palissade, ouvrirent la porte du bois qui n'étoit point fermée à clef, & gagnerent la porte de la redoute pour la briser. Nos gens tirerent malheureusement sur eux du côté de la riviere par de petites ouvertures, en blesserent un, croyans qu'ils étoient Anglois. Le belier arriva sur ces entrefaites devant la grande porte, lequel fit son effet. Le chevalier de Troyes se jetta aussi tôt dans le corps de la Place, & fit faire feu dans toutes les embrasures & les meurtrieres de la redoute. Cette saillie fut accompagnée, Monsieur, de tous les cris de guerre à l'Iroquoise. L'on proposa bon quartier aux assiegez, mais il parut un Anglois qui répondit avec assez de temerité qu'ils vou-

loient se batre, & dans le moment qu'il pointa une piece de canon; sainte Helene lui cassa la tête d'un coup de fusil. L'on aprocha le belier auprés de la porte de la redoute qui la démonta. D'Iberville l'épée à la main, & son fusil de l'autre se jetta dedans; mais, comme elle tenoit encore à une penture, un Anglois qui s'étoit trouvé derriere la referma. D'Iberville qui ne voyoit ni ciel ni terre se trouva assez embarassé. Il entendit du monde qui décendoit d'un escalier, il tira dessus. On le secourut à la hâte, car le belier ayant fait un dernier effort, nos gens entrerent en foule l'épée à la main, & trouverent les Anglois nuds en chemises qui ne s'étoient point aperçûs des premiers mouvemens que l'on avoit fait auparavant que d'attaquer leur Fort.

Cette premiere expedition étant faite, le chevalier de Troyes résolut de passer outre. Il étoit en suspens, s'il iroit à Rupert, ou à Kichichouanne. Il avoit apris qu'un bâtiment étoit parti la veille de son arrivée à Monsipi pour Rupert, qui auroit augmenté leur force. Il faloit faire quarante lieuës le long de la mer pour s'y rendre. Les chemins en étoient trés-difficiles; au lieu qu'il n'y en avoit que trente pour Kichichoüanne. Il sçavoit que

l'on ne faisoit point de garde au premier ; & que dans l'autre elle s'y observoit fort regulierement ; mais l'attaque de l'un lui paroissoit plus difficile, parce que ce vaisseau ne manqueroit pas de moüiller à bout touchant du Fort ; ainsi, qu'il seroit obligé de le couler à fond pour se faciliter quelques ouvertures favorables. Toutes ces circonstances ne laisserent pas de l'embarasser. Il se détermina à la fin d'aller à Rupert. L'on construisit une chaloupe pour embarquer deux petites pieces de canons. Les préparatifs étant donc faits, ils partirent le vingt-cinq Juin au nombre de soixante & arriverent devant Rupert le premier Juillet. Sainte Helene eut ordre de faire la découverte de sa situation. Il raporta que le Fort étoit un quaré long, flanqué de quatre bastions, n'y ayant point de canon, qu'il y avoit une redoute dedans qui n'étoit pas tout-à-fait au milieu de la Place, de pareille construction que celle de Monsipi, à la réserve qu'elle étoit couverte d'un toit plat sans parapet, qu'il y avoit une échelle contre le toit pour du feu, que la redoute avoit quatre petits bastions élevez de terre de la hauteur d'homme, n'étant soûtenus d'aucun pillier, mais seulement de pieces de bois qui sortoient hors de la redoute, & qu'il paroissoit au-

dessus huit pieces de canon. Cette découverte ne laissa pas d'être faite à propos.

L'on fit des affuts aux canons. L'on prépara toutes les grenades. L'on fit faire des Madriers pour attacher le Mineur. Quatorze hommes d'élite soûtenus par d'Iberville avoient pour partage le vaisseau. Un Sergent avec un détachement devoit se tenir en embuscade pour faire feu sur ceux qui paroîtroient sur le pont, & sainte Helene avec ses gens devoit faire enfoncer la porte du Fort avec le belier. L'on étoit prés d'un côté pour faire agir le canon, & de l'autre un Grenadier devoit monter à une échelle. Ils arriverent en bon ordre la nuit du trois au pied du Fort, où le chevalier de Troyes fit faire alte. D'Iberville & Maricour rangerent dans le moment le vaisseau à petites rames. Ils trouverent un Anglois envelopé dans sa couverture dessus le pont qui en s'éveillant voulut se mettre sur la défensive, & on ne lui en donna gueres le temps. D'Iberville frappa du pied pour réveiller les autres, comme c'est l'usage dans les vaisseaux. Lorsqu'il faut qu'un équipage se leve quand il arrive quelque chose d'extraordinaire. L'un qui vouloit passer la tête au dessus de l'échelle pour voir dequoi il étoit question, reçut un coup de sabre par

le milieu de la tête ; un autre qui avoit monté de l'avant perit de même. L'on força la chambre à coups de haches, & l'on fit main basse par tout. On leur donna quartier, principalement à Brigueur Gouverneur de Monsipi qui venoit relever celui de Kichichouanne, & qui avoit de plus la qualité de general de la Baye d'Hudson.

Pour ce qui est du Chevalier de Troyes, son belier enfonça sans peine la porte du Fort dans lequel ils entrerent tous l'épée à la main. Le Grenadier gagna aussi-tôt le haut de la redoute. Il jetta force Grenades dans le tuyau de la cheminée d'un poële qui prenoit du haut en bas au milieu de la redoute. Tout creva. Il n'y eut pas moien de se tenir dans cet endroit. Une femme qui entendoit faire des trous au dessus du plancher de sa chambre crût être plus en sureté dans un autre. Un éclat de grenade la frapa en se sauvant. Tous les Canadiens faisoient un feu continuel dans toutes les embrasures & les meurtrieres. C'étoit un desordre effroyable dans cette place. Dans le temps qu'on y dressa au milieu une baterie pour détruire la redoute, le belier fit ce qu'il pût pour renverser la porte. Le canon supléa à son defaut ; mais ce qui étoit encore de plus embarassant pour les

assiegez, c'est que le Mineur avoit tout disposé & n'attendoit plus que l'ordre pour faire sauter la redoute. Les Anglois voyant qu'il n'y avoit plus moyen de resister, demanderent heureusement quartier. On mit tous les prisonniers dans un Yacq qui étoit échoüé un peu loin du Fort. L'on fit sauter ensuite la redoute, & couper la palissade, parce qu'il eut fallu trop de monde pour la garde de ce lieu. Sainte Helene & d'Iberville y resterent. Le Chevalier de Troyes ayant donné ordre que l'on radouba le Yacq, se mit en canots avec une partie de son monde pour retourner à Monsipi. Il y trouva la prise qui étoit arrivée devant lui. Il fit mettre les prisonniers de Rupert de l'autre bord de la riviere de Monsipi avec des vivres, des filets pour pêcher, deux fusils, de la poudre & du plomb : défense à eux sous peine de la vie de passer outre ; & que, si par hasard ils avoient quelque chose d'importance à communiquer aux François, ils pouvoient venir de marée basse sur une bature de sable avec deux hommes seulement, qui mettroient un mouchoir au bout d'un bâton pour signal. Le Chevalier de Troyes voyant que tout lui avoit réüssi jusques-là voulut terminer ses attaques par le Fort de Kichichouanne. Il pria le

pere Silvie de vouloir l'y accompagner ; lequel étoit resté à Monsipi, lorsqu'il alla à Rupert.

Les chemins n'étoient gueres praticables pour s'y rendre. Personne ne savoit au juste sa situation. Toute cette côte est un Platin peu navigable. On étoit contraint de doubler des pointes de bature à trois lieuës au large. Lors que la marée étoit basse il faloit porter tout son bagage & ses canots à une lieuë au loin. Quand elle étoit haute l'on se trouvoit engagé dans des glaces. Parmi toutes ces difficultez l'on ne pouvoit encore trouver cet endroit. Des Sauvages qui s'étoient flatez de le bien connoître ne savoient où ils en étoient. Ils avoient cependant sujet de bien conduire la Troupe, car les mécontentemens qu'ils avoient eûs des Anglois leur inspiroient trop de ressentiment pour en demeurer-là. L'on entendit dans ce contre-temps sept à huit coups de canon. C'en fut assez pour pouvoir tenter d'y arriver, & l'on jugea bien qu'il y avoit quelque réjoüissance.

On arriva, Monsieur, à un endroit où il y avoit une maniere d'Estrapade à deux lieuës du Fort, au haut de laquelle étoit un siege pour poser un Sentinelle, où les Anglois venoient de temps en temps à la décou-

découverte de leurs vaisseaux. Saint Helene alla encore reconnoître l'assiete de la Place. D'Iberville arriva sur ces entrefaites avec sa barque à l'embouchure de la riviere, avec tous les Pavillons de la Compagnie d'Angleterre, ayant eû bien de la peine de se tirer des glaces.

Le Fort étant reconnu le Chevalier de Troyes se rendit proche. Comme il ne trouvoit point de postes avantageux pour dresser ses batteries, il crût qu'en envoyant sommer de prime abord le Gouverneur, qu'il savoit n'être pas homme de guerre, cela pourroit l'ébranler, qui d'ailleurs n'ignoroit point la reddition de Monsipi & de Rupert. Il prit prétexte outre cela qu'ayant arrêté il y avoit du temps trois François qu'il avoit même fort maltraitez, il vouloit les ravoir, faute dequoi il se rendroit maître de sa Place Ce Gouverneur reçût fort civilement ceux qui avoient été envoyez le sommer, ne parlant n'y de la rendre, n'y de se battre. Le Chevalier de Troyes jugea bien qu'il y avoit de la foiblesse en son fait.

Il falut cependant travailler de force à faire une batterie. Le Fort étoit à quarante pas du bord de l'eau, dans un terrain marécageux, entouré d'un fossé ruïné, separé de la batterie des Canadiens par un

ruisseau d'une portée de fusil. Il y avoit un grand corps de logis de piece sur piece, qui servoit de cloture à une Courtine de cinquante pieds, laquelle faisoit face à la riviere où demeuroit la garnison, celle qui regardoit le bois étoit de même maniere, & les deux autres étoient de 42. pieds. Les quatre Bastions étoient aussi de piece sur piece de dix-huit pieds de haut, dont les flancs étoient de quatre & huit pouces, les faces étant de vingt-deux & demie. Ils avoient une plate forme par dessus, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon à chaque bastion, & vingt-cinq dans les flancs mises par étage. Il y en avoit deux autres au milieu de la Place, vis-à-vis les portes.

Le bâtiment entra heureusement dans la riviere. L'on débarqua le vingt-trois Juillet dix pieces de canon pendant la nuit. On les pointa ensuite sur la chambre du Gouverneur. L'on fit feu dans le temps qu'il paroissoit fort tranquille avec sa famille. L'éfet du canon ne laissa pas de mettre tout sans dessus dessous, sans qu'il y eut neanmoins personne blessé. L'endroit n'étoit donc pas tenable, le reste du Fort le fut encore moins dans la suite. La baterie étoit cachée dans un bois sur une hauteur qui commandoit, & le canon en

fût si bien servi qu'en moins de cinq quarts d'heures l'on tira plus de cent quarante volées, qui criblerent tout le Fort. Les Canadiens voyant que tout alloit bien se mirent à crier vive le Roi. L'on entendit en même temps du Fort des voix sombres qui en firent autant. Il est vrai que les Assiegez s'étoient tous renfermez dans une cave, & l'on aprit dans la suite que personne n'ayant voulu se risquer d'amener le Pavillon, ils avoient fait unanimement ce signal pour faire connoître qu'ils vouloient se rendre.

Les boulets manquerent, mais l'on s'étoit pourvû en partant de Monsipi d'un moule pour en faire de plomb. Je vous avoüe, Monsieur, qu'il paroît extraordinaire que l'on attaque des Forts avec des boulets de canon de ce métail. Quand ils sont de pieces de bois raportées, & de terrasses palissadées, ils peuvent faire cependant leur même éfet.

Le Chevalier de Troyes se trouvoit assez embarassé. Dans le temps qu'il reflechissoit sur les moyens de faire un dernier éfort, on lui vint dire que l'on battoit la chamade, & qu'il paroissoit un homme avec Pavillon blanc, qui s'embarquoit dans une chaloupe.

Ce présage heureux donna de la joye

dans le Camp. Il y avoit déja du temps qu'on y languissoit. Le grand froid & la famine avoit accablé tout le monde. L'on étoit même réduit à ne manger plus que du persil de Macedoine, que l'on trouvoit sur les bords de la mer. Le Ministre de ce Fort fit un long compliment au Chevalier de Troyes, d'une voix peu rassurée. Celui-ci lui demanda assez brusquement qui l'amenoit? Monsieur le Gouverneur souhaiteroit, Monsieur, vous parler. Si votre Gouverneur, lui répondit-il, veut me parler, il y peut venir avec assurance. Le Chevalier de Troyes aprehendant neanmoins qu'ils ne crussent qu'il étoit homme sans aveu, voulut bien accepter la proposition que le Ministre lui fit de se rendre à une certaine distance. Le Gouverneur y vint avec du vin d'Espagne: & aprés avoir bû à la santé des deux Rois, il pria le Chevalier de Troyes de lui dire ce qu'il souhaitoit? L'autre lui répondit, que puisque il n'avoit pas voulu lui rendre ses trois François, il vouloit avoir sa Place. Le Gouverneur lui dit qu'il la lui donneroit volontiers, mais qu'il lui demandoit quelque grace. Ce fut, Monsieur, la Capitulation que voici.

Articles accordées entre Mr. le Chevalier de Troyes, commandant le détachement du parti du Nord; & le Sieur Henri-Sergent, Gouverneur pour la Compagnie Angloise de la Baye de Hudson, le 16. Juillet 1686.

PREMIEREMENT.

IL a été accordé que le Fort seroit rendu avec tout ce qui apartient à ladite Compagnie, dont on doit prendre une facture pour notre satisfaction particuliere, & pour celle des deux parties en general.

Il a été acordé que tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, joüiront de ce qui leur apartient en propre.

Que ledit Henri Sergent Gouverneur, joüira & possedera tout ce qui lui apartient en propre, & que son Ministre, ses trois Domestiques & sa Servante, resteront avec lui & l'attendront.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes renvoyera les Domestiques de la Compagnie à l'Isle de Charles-Eston, pour y attendre les Navires qui doivent venir d'Angleterre pour les y passer. Et en cas que lesdits Navires n'arrivent point, le Sieur

Chevalier de Troyes les assistera d'un vaisseau tel qu'il pourra, pour les renvoyer en Angleterre.

Que ledit Sieur Chevalier de Troyes donnera audit Henri-Sergent Gouverneur, ou à son Commis, les vivres qu'il croira lui être necessaires pour lui & pour son monde, pour le reconduire en Angleterre, si les bâtimens n'arrivent pas à bon port, & pendant ce temps-là leur donnera des vivres pour attendre leurs vaisseaux.

Que les Magazins seront fermez & scellez, & les clefs seront delivrez au Lieutenant dudit Sieur Chevalier de Troyes, afin que rien ne soit détourné pour en prendre une facture, suivant le premier Article.

Que le Gouverneur & tous les Domestiques de la Compagnie qui sont à la riviere Albani, sortiront hors du Fort, & se rendront audit Sieur Chevalier de Troyes, & tous seront sans armes, excepté le Gouverneur & son Fils, qui auront l'épée au côté.

Ces Articles furent signez de part & d'autre. Sainte Helene & d'Iberville entrerent aussi-tôt dans le Fort. Celui-ci emmena le Gouverneur & sa suite à l'Isle de Charles Eston, & le reste des Anglois se rendirent à Monsipi. Cette Isle est au

51. d. dans l'Oüest Nord-Oüest de Kichichouanne à 25. lieuës. Les Anglois y tenoient un Magasin. C'étoit leur premier abord devant que d'arriver à ce lieu-ci, où l'on transportoit les Castors dans une barque qui étoit destinée pour cet effet.

La conduite du Chevalier de Troyes fut tout-à-fait judicieuse dans toutes ses entreprises. Les bons conseils du Pere Silvie lui servirent beaucoup pendant le sejour qu'il fit dans ces quartiers. Aprés qu'il eut mis bon ordre par tout il partit le dix Août 1686. pour Montreal.

D'Iberville envoia les Anglois par mer en France, & six mois aprés vint par terre à Montreal ayant laissé son frere Maricour pour commander dans ces endroits. Il revint en 1690. avec la sainte Anne & les armes de la Compagnie, dans le dessein de prendre le Fort de Nelson. Il mouilla le vingt-quatre Septembre proche la riviere sainte Therese. Il mit pied à terre avec dix hommes pour faire quelques prisonniers, & sçavoir en quel état se trouvoit le Fort. Il aperçût un Sentinelle à un endroit que l'on apelle le *Postau*, qui est à une demie lieuë de l'embouchure, lequel porta l'alarme. Les Anglois détacherent aussi-tôt un bâtiment de trente six pieces. D'Iberville se rembarqua assez précipi-

tamment dans sa chaloupe & fut poursuivi de deux autres qui firent feu sur lui. Il gagna son bord & apareilla. Le Juzant vint sur ces entrefaites qui fit échouër l'Anglois sur des roches. D'Iberville fit exprés fausse route pour leur faire croire qu'il s'en retournoit la nuit en France, & revirant de bord il gagna la riviere de Koüachaoüg dite des saintes Huiles, parce qu'il s'y en perdit une boëte où il trouva le saint François commandé par Maricour. Ils se rendirent maîtres du Fort de Nieusavanne qui étoit à trente lieuës du Fort de Nelson. Les Anglois voyant qu'ils ne pouvoient le conserver, y mirent le feu, & se refugierent dans celui-ci, n'ayant pû bruler leurs Castors. D'Iberville transporta tous ces effets à Kichichouanne dans la Sainte Anne, les Armes de la Compagnie & le St. François. Il y hiverna avec le premier, envoya le troisiéme à Monsipi pour y porter des vivres & des éfets pour la traite, avec quarante hommes de renfort. Le commerce le plus commun du fond de la Baye consiste en menuës Pelleteries, qui sont des Martes les plus noires de tout le Nord.

Aprés que ce Vaisseau eut été quelque temps à Monsipi, il alla hiverner à Rupert, & les armes de la Compagnie moüil-

ſa à Charles-Eſton. D'Iberville ayant pris la Pelleterie de ſaint François, qui étoit arrivé à Kichichouanne repaſſa à Quebec, devant lequel il y avoit une Eſcadre Angloiſe. Longueuil ſon frere lui donna avis aux Iſles aux Coudres de leur arrivée, ce qui l'obligea de faire voile pour France avec tout ſon Caſtor. Les Anglois voulurent, Monſieur, avoir leur revange en 1693. Ils vinrent devant Kichichouanne avec trois vaiſſeaux. Ils ne trouverent point de reſiſtance, parce que la garniſon Canadienne étant dépourvûë de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche gagna le Canada par terre, à la réſerve de trois ſeulement qui tinrent tête à cent Anglois dont ils en tuërent trois, & voyant qu'il falloit ſuccomber ils aimerent mieux s'enfuir la nuit dans les bois que d'être à leur diſcretion, & paſſerent à Quebec. La ſainte Anne arriva, Monſieur, quatre jours aprés cette expedition. Le Capitaine mit du monde à terre pour ſçavoir en quel état ſe trouvoient les Canadiens. Les Anglois détacherent un vaiſſeau pour le prendre, mais celui ci gagnant le vent obligea les Anglois de rentrer dans la riviere, & s'en retourna en Canada.

D'abord que Kichichouanne fut pris, Rupert & Monſipi ſuivirent le même ſort;

mais en 1694. Sa Majesté prêta à la Compagnie de Quebec, le Poli & la Salamande. D'Iberville qui en étoit le Commandant vint à Quebec, où il prit cent vingt Canadiens pour faire l'expedition du Fort de Nelson. Il partit le huit Août, & arriva heureusement le vingt-quatre Septembre, devant que la riviere commença à prendre. Il forma le Siege qui dura huit jours, & aprés l'avoir bombardé il s'en rendit le maître, le 12. Octobre.

Il y trouva cinquante pieces de canon, cinquante-six hommes de Garnison sans Pelleteries, parce que les vaisseaux d'Angleterre ne faisoient que de partir.

Il y demeura quinze mois & repassa en France avec sa traite, aprés y avoir laissé la Forêt pour Gouverneur, avec la Plaque chef de Guerre chez les Iroquois, qui a eû l'honneur d'être connu du Roi.

Les Anglois revinrent, Monsieur, en 1696. avec quatre vaisseaux de guerre & une galiote à bombe, devant le Fort de Nelson. La Forêt disputa le terrain le mieux qu'il pût, lequel faute de vivres fit une capitulation fort honorable, s'étant reservé tout le Castor. Serigni Lieutenant de vaisseaux, frere de d'Iberville, arriva sur ces entrefaites avec le Dragon & le Hardi; mais ceux qui arrivent devant ce

Fort, ont, Monſieur, cet avantage qu'ils peuvent diſputer ſans peine l'entrée de la riviere comme je vous le ferai voir dans la ſuite. Les Anglois n'obſerverent point la capitulation, s'emparerent du Caſtor qu'ils tranſporterent en Angleterre, & emmenerent le Chef de guerre des Iroquois, qu'ils ont tenu priſonnier juſques à la paix. Enfin le Roi renvoia nôtre Eſcadre en 1697. pour l'expedition du Fort de Nelſon, ou ſes armes ont été pleines de gloire. Je n'ai pas été ſurpris, Monſieur, de la maniere avec laquelle les Canadiens ſe ſont diſtinguez dans ces quartiers.

Monſieur le Comte de Frontenac donna à ces jeunes Conquerans tant de preuves de ſon experience au fait de la Guerre, qu'ils avoient ſucé inſenſiblement cet air martial qu'il leur avoit inſpiré depuis tant d'années que le Roi les lui avoit confié. Ils ne pouvoient donc ſe démentir de ce qu'il leur avoit apris, & il lui étoit d'autant plus glorieux de voir que les armes du Roi ont penetré les climats les plus rudes de l'Univers ſous l'étenduë de ſon *Generalat*, que malgré tous les contretemps qui nous y ſont arrivez, il pouvoit dire avec juſtice qu'il falloit être Canadien, ou avoir le cœur d'un Canadien pour être venu à b out d'une telle entrepriſe.

Aprés que Jean Bourdon eût le premier connu la Baye du Nord du Canada, & qu'il eut fait ſon établiſſement, les Danois voulurent y venir en 1668. La premiere terre qu'ils y connurent fut la riviere de Manotcouſibi au 59. deg. lat. Nord, qui prend ſa ſource dans le païs des Atticmoſpicayes, & l'apellent encore la riviere Danoiſe, que les Anglois ont nommez Cherchel. Les diſgraces qu'ils eurent dans ce païs par les miſeres & les maladies pareilles à celles que nous avons eûës, firent mourir ſoixante hommes de ſoixante & quatre d'équipage qu'ils étoient ſur deux vaiſſeaux, ayant été obligez de laiſſer le plus grand pour ramener le petit. Cette mortalité donna de trop mauvaiſes impreſſions au Roi de Dannemark pour y faciliter dans la ſuite une traite avec les Sauvages.

La premiere riviere que l'on trouve aprés la Danoiſe en tirant vers le Sud eſt celle de Poaoüirinagou, dite Bourbon, découverte par Deſgrozeliers. Cette riviere eſt trés belle, large d'une lieuë à ſon embouchure habitée par les Mashkegonhyrinis, autrement Savanois, qui ſont guerre avec les Hakouhirmious. A cinq lieuës en dedans l'on trouve deux petites Iſles d'une lieuë de tour chacune, où il y a de grands arbres. Cette riviere n'eſt qu'à cinq lieuës

par

par terre de Penechiouetchiou, dite ſainte Thereſe, & de ſept par mer. C'eſt à la vûë de ces deux rivieres où nous ſoûtinmes dans le Pelican la gloire des armes du Roi, par le premier combat qui ſe ſoit donné dans ces mers glaciales, contre l'Hamshier, l'Hudſonſbaye & le Dering, ayant coulé le premier à fond, pris le ſecond, & mis en fuite le troiſiéme, aprés un combat de quatre heures. Toute cette côte a environ cent lieuës de platin, & l'on ne trouve que neuf braſſes d'eau à ſix lieuës au large. Elle eſt tout-à-fait dangereuſe, lorſque les vents de la mer regnent, principalement ceux d'Eſt; Eſt-Sud-Eſt, Eſt-Nord-Eſt, d'où vient que les Vaiſſeaux qui viennent au Fort de Nelſon gagnent d'abord une Foſſe que l'on apelle le *trou*. Ce *trou* eſt un moüillage Eſt & Oüeſt, entre deux Bancs, à une lieuë de l'embouchûre de la riviere Sainte Thereſe. Il y a dix-huit pieds d'eau marée baſſe, & trente marée haute, larges de deux cens braſſes ſur ſix cens de long. Lors qu'un Vaiſſeau arrive, il doit ranger plûtôt la bature du Nord que celle du Sud.

A une lieuë dans cette riviere eſt ſur le bord de la rive à ſtribord le Fort de Nelſon. Cette riviere prend ſa ſource d'un grand Lac qui ſe nomme Michinipi, qui

est le veritable païs des Kricqs, d'où il y a communication aux Assiniboüels, quoi qu'extrêmement éloignez les uns des autres.

La riviere Mathisipi, dite Legané, du nom d'un François qui étoit avec Desgrozeliers, se dégorge à Babord vers l'embouchûre, & environ une lieuë au-dessus vis-à-vis du Fort est Matschisipi dite la Gargousse, aussi Canadien. Par le moyen de ces deux rivieres les Sauvages vont au Fort de Nieusavanne dont je vous ai, Monsieur, parlé, qui est sur le bord d'une grande riviere qu'ils apellent Koüachouc.

A douze lieuës au-dessus du Fort est la riviere Oüjuragatchousibi, & à deux lieuës plus haut que celle-ci est Apithsibi, dite riviere aux pierres à fléches, qui est le chemin par lequel les Sauvages vont à un grand lac qu'ils apellent Nameousaki, dite riviere à Eturgeon où sont les Nakoukouhirinous.

A vingt lieuës au dessus d'Apitsibi est Kichematoüami, dite grande Fourche de riviere, par où l'on va à Kichichouanne, qui est au fond de la Baye.

Je n'ai rien épargné comme vous voyez, Monsieur, à connoître à fond tout ce païs, qui est pour ainsi dire à l'extrémité de l'Amerique Septentrionale, du

moins le plus éloigné qui ſoit connu & pratiqué par les nations de l'Europe.

Il ne me reſte plus qu'à vous aſſurer que je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VII. LETTRE.

Détail des Peuples qui viennent faire la traite au Fort de Nelson.
Ceremonie que l'on fait pour ouvrir le Commerce des Pelleteries.

MONSIEUR,

Porter un grand nom, & se soûtenir par son merite personel doivent être deux choses inseparables. Aussi, se trouvent-elles en vous parfaitement réünies. L'on ne peut entendre parler dans le monde du nom de Duquêne, que l'on ne parle en même tems d'un des boucliers de la France, de la terreur, & du foudre des mers. Ruiter, ce Heros si recommandable dans la Hollande, redoutoit le grand Duquêne votre oncle, de glorieuse memoire, dont la valeur & l'intrepidité vous ont été un modéle dans toutes les nations d'éclat où vous vous êtes signalé. L'estime que Sa Majesté fait de votre merite en vous donnant le Gouvernement general des Isles de l'Amerique est une preuve convaincante

qu'il reconnoit tous vos travaux militaires. Il vous fait même ſucceder * à Mr. Phelipeaux qui étoit un general des plus conſommez dans le métier de la guerre. Nous avons perdu dans ce general un pere & un protecteur de l'Amerique : mais nous eſperons le retrouver en vous, & que vous aurez pour les Ameriquains les ſentimens qu'il avoit. Trop heureux en mon particulier de vous donner des marques de mon attachement pour votre perſonne, vous priant en même-tems de recevoir un détail d'une partie d'un voyage que j'ay fait en un païs bien opoſé à ma patrie.

Le païs circonvoiſin du Fort de Nelſon eſt extrémement plat. Il eſt rempli de forêts dont les arbres ſont fort petits à cauſe du grand froid. Il y a de grands marais peu praticables le long de la côte. J'eûs extrémement de peine à en paſſer un qui avoit une lieuë de long. Le Chevalier de Ligondez qui étoit beaucoup plus vigoureux que moi ſe trouva même aſſez embarraſſé. Un jeune Pilote de vingt ans qui nous avoit ſuivi nous devint fort à charge. Un Iroquois que nous avions lui fut d'un grand ſecours qui lui porta ſon fuſil. La nuit approchoit, & nous aprehendions de rencontrer quelques ours ou des loups,

* Ambaſſadeur en Savoye.

qui ſont fort carnaſſiers. Nous arrivâmes à la fin au bord de la mer.

Les peuples les plus voiſins de ce Fort ſont les *Oüenebigonhelinis*, c'eſt-à-dire, gens des bords de la mer. Ils vivent de chaſſe & de pêche. Les Loups marins y abondent, & ils ſont beaucoup plus gros qu'en Canada. Ils en font fondre la chair, dont ils font des huiles qu'ils traitent au Fort. Elle eſt plus claire & meilleure que celle de noix.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant de voir la quantité prodigieuſe d'Outardes, & d'Oyes ſauvages le long du rivage. Ces peuples commercent le duvet de ce gibier qu'ils ramaſſent à leur ponte, & la garniſon Angloiſe ou Françoiſe n'a point d'autre but. Tel Lit vaudroit en France trois à quatre cens francs. Les perdrix blanches y ſont admirables, & il n'y en a point d'autres. Elles ont les pieds patûs, les yeux bordez d'un plumage de couleur de feu, & elles ſont groſſes comme de petits chapons.

L'on trouve dans ces quartiers des Renards blancs, & des Martes Zebelines plus belles qu'en Moſcovie.

Les *Monſaunis*, gens de marais, habitent un païs plus haut que les *Oüenebigonhelinis*, qui eſt fort rempli de marais. Comme il y a quantité de ruiſſeaux, & de

petites rivieres qui ſe perdent inſenſiblement dans de grands Fleuves, ces peuples tuent beaucoup de Caſtors ; car ces animaux qui ſont amphibies cherchent ordinairement les rivieres pour y faire leurs maiſons. L'on y en trouve de trés noirs : qualité aſſez rare, car les Caſtors ſont ordinairement de couleur un peu roux. Ces peuples vouloient empêcher les autres nations plus éloignées d'aporter leurs Pelleteries au Fort, mais les Anglois les obligerent de leur donner le paſſage libre ſur leur terre, s'ils vouloient eux-mêmes commercer avec la nation Angloiſe.

Les *Savanois*, gens de Savanes, ſont plus loin en montant vers le Sud Ce ne ſont que ſavanes, prairies, & de beaux côteaux dans ce païs-là. L'Orignac, le Chevreuil, le Squenoton, & le Caribou y ont dequoi courir.

Le Squenoton reſſemble au Chevreuil ; il eſt plus haut, la jambe plus fine, & la tête plus longue & plus pointuë.

Le Caribou a la tête ſemblable à un Veau. Il en a la chair & le goût.

Les *Chriſtinaux* ou *Kricqs*, c'eſt-à-dire Sauvages, qui habitent les Lacs, demeurent à cent ſoixante lieuës. Ils ont l'uſage des calumets de Paix. C'eſt une nation nombreuſe dont le païs eſt vaſte. Ils

s'étendent jusques au Lac superieur. Ils vont quelquefois en traite au saut de Ste Marie & de Michilimakinak. Ce sont gens fort vifs, toûjours en action, dansant ou chantant. Ils sont avec cela guerriers, & ils ont assez les manieres des Gascons.

Les *Migichihilinious*. C'est-à-dire, Sauvages, qui ont des yeux d'Aigles, demeurent à deux cens lieuës.

Les *Assiniboëls* habitent dans l'Oüest & le Nord. Ils ne sont réputez qu'une même nation, à cause du grand raport qu'ils ont en leur langue. Ce mot veut dire hommes de roche. Ils se servent aussi de Calumets, & demeurent à deux cens cinquante lieuës. Ils ont de grands traits marquez sur le corps. Ils sont posez & paroissent avoir beaucoup de flegme. Ils aprochent assez du caractere des Flamands.

Les *Oskquisaquamais* ne vivent ordinairement que de poissons. Ils tuent peu de Castors. Les robes qu'ils en portent sont cependant les meilleures, & le Castor en est plus gras. Cette bonté vient de leur malpropreté, s'essuyant leurs mains grasses à leurs robes de Castor.

Les *Michinipicpoets*, c'est-à-dire hommes de pierre du grand Lac, demeurent à trois cens lieuës. Cette nation habite Nord & Sud.

Les *Netaoüatſcmipoets*, c'eſt-à-dire hommes de pointe, demeurent à quatre cens lieuës.

Les *Attimoſpiquaies*. Ce mot ſignifie côte de chiens. L'on n'a pas encore eû un commerce ouvert avec eux, parce qu'ils n'oſent paſſer ſur les terres des *Maskegonehirinis*, avec qui ils ſont en guerre. Il y a chez eux des bœufs d'une grandeur prodigieuſe, dont les teſticules ſentent le muſc, & le poil eſt auſſi fin que celui de Caſtor, dont on peut faire même des chapeaux. Leurs cornes font un circuit à la tête comme celles des beliers. L'on aprend de ces gens là qu'il y a un détroit, au bout duquel eſt une mer glaciale qui a communication à celle du Sud.

Ceux d'entre ces nations qui viennent de loin pour faire la traite avec les François s'y diſpoſent au mois de Mai. Lorſque les lacs & les rivieres commencent à charier, ils s'aſſemblent quelquefois douze à quinze cens ſur le bord d'un Lac, qui eſt un rendez-vous où ils prennent pour cet effet tous les expediens neceſſaires pour leur voyage.

Les Chefs repreſentent les beſoins de la nation, engagent les jeunes chaſſeurs de prendre les interêts publics, les conjurans de ſe charger des Caſtors au nom

des familles. Quand ils ont jetté les yeux fur un certain nombre, ce font des feftins que chaque famille leur fait. Pour lors la nation fe donne mutuellement toutes les marques d'eftime que l'on peut fouhaiter. C'eft un renouvellement d'alliance qui fe fait. La joye, le plaifir, & la bonne chere regnent alors & pendant ce temps l'on conftruit des canots pour le départ. Ils font faits d'écorce de bouleau, & ces arbres font d'une groffeur plus confiderable que ceux que nous avons en France. Les fondemens font des varangues ou petites pieces de bois blanc de la largeur de quatre doigts, qui en font le gabari. Ils attachent au haut des bâtons d'un pouce de large, qui foûtiennent l'ouverture des deux côtez. Ces petits bâtimens font une diligence furprenante. L'on peut faire en un jour plus de trente lieuës fur les rivieres. On s'en fert auffi pour la mer. Leur grandeur n'eft pas reglée. On les porte facilement fur le dos. Ils font fort volages à l'eau. Lorfque l'on veut ramer il faut fe tenir debout, à genoux, ou affis dans le fond, parce qu'il n'y a point de fieges.

Lors que les Sauvages font prêts de décendre, l'on choifit outre ces chaffeurs quelques chefs qui viennent lier commerce de la part de la Nation. Je ne faurois

faire un juste dénombrement de la quantité de Sauvages qui décendent, parce qu'il y a des années qu'ils sont occupez à la guerre, ce qui les détourne de la chasse. Il peut y arriver ordinairement mille hommes, quelques femmes & environ six cens canots. Ils ont, Monsieur, cette politique qu'ils ne prennent point leur poste en arrivant, que quelqu'un ne leur ait limité auparavant un endroit. Et lorsqu'ils sont à une certaine distance du Fort, ils se laissent aller insensiblement au courant, afin que l'on ait le temps de les apercevoir, & ils font ensuite des cabanes sur le bord de la riviere.

Le Chef d'une Nation entre au Fort avec un ou deux de ses Sauvages les plus qualifiez. Celui qui commande dans cette place leur fait d'abord present d'une pipe & du tabac. Ce Chef lui fait un compliment fort succint, le priant d'avoir quelque consideration pour sa Nation. Le Commandant l'assure qu'il en sera satisfait. Le Chef ayant fumé sort de sang froid sans prendre congé de qui que ce soit. L'on ne s'en formalise même pas. Il assemble ses gens, leur fait le recit de l'acueil qui lui a été fait, & rentrant ensuite au Fort fait present au Commandant de quelques Pelleteries, le priant derechef

d'avoir en memoire ſa Nation ; c'eſt ; Monſieur, leur expreſſion ordinaire, & de ne point traiter ſes marchandiſes auſſi cher qu'aux autres nations, car c'eſt à qui aura bon marché. Le Commandant le raſſure de ſa bienveillance, lui fait encore preſent de pipes & de tabac pour faire fumer tous ſes députez. La traite ſe fait aprés hors du Fort par une fenêtre grillée, car l'on ne ſouffre point que le commun des Sauvages y entre. Lors qu'elle eſt faite avec le Chef d'une Nation, on lui fait un feſtin hors du Fort. L'on aporte une grande chaudiere ſur l'herbe dans laquelle il y a des pois, des prunaux, & de la melaſſe. Lorſque les Sauvages ſont aſſemblez, une perſonne de la part du Commandant les voyant dans cette ſituation, les prie de continuër toûjours la même alliance, preſente le calumet au Chef, & fait fumer tous les autres. Aprés que ce repas eſt fait, on les prie de faire une danſe ; ce qu'ils font avec plaiſir. Le Chef commençant le premier, dit un air ſur le champ ſur l'agreable acueil qui lui a été fait. On lui donne à ſon départ du tabac pour faire fumer ceux des autres nations qu'il rencontrera, & les engager de venir faire la traite, en cas qu'elles ne ſoient point encore venuës. Le tabac eſt le pre-

ſent le plus conſiderable dont on puiſſe les régaler. Tel a été l'uſage pratiqué par les François, qui ont été maîtres du Fort de Nelſon, auparavant que Sa Majeſté y ait envoyé nôtre Eſcadre. Je ſuis avec paſſion,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble, &c.

VIII. LETTRE.

Retour en France.
Description d'une Maladie qui régne à la Baye d'Hudson.

MONSIEUR,

Qu'un Monarque comme notre Roi nous eſt précieux. Que la prolongation de ſes jours doit nous être à cœur. La France vous a des obligations infinies de l'attachement continnel, & des ſoins que vous prenez de ſa conſervation. J'en rendrai bon compte à mon retour dans notre Ameriqne, dont le trajet ne ſe peut faire qu'avec beaucoup de riſques, car les perils, les haſards, mon naufrage, & d'autres diſgraces qui m'ont ſuivi dans le Voyage que j'ai fait à la Baye d'Hudſon, ne s'effaçent pas aiſement. En effet, la Mer eſt un élement ſi terrible, qu'elle n'a égard à qui que ce ſoit. Elle n'épargne pas plus l'honnête-homme que le ſcelerat, le pauvre que le riche, le lâche que le brave, & quand on ſe trouve comme moi réchapé

de sa colere, l'on compte cela comme un bonheur infini.

Nous partîmes du Fort de Nelson le 24. Septembre 1697. qui est le tems que les rivieres & la mer se glacent ordinairement, ou qu'il survient des vents trés-cruëls. Nous n'avions pû le faire plûtôt à cause du temps considerable que nous fûmes engagez dans les glaces du détroit, ce qui nous empêcha d'arriver de bonne heure devant le Fort de Nelson.

Nous apareillâmes d'un vent de Sud Sud-Oüest, à une heure aprés midi. Le Profond, sur lequel avoit passé notre équipage, du Pelican qui s'étoit perdu, une partie de l'Hudsonsbaye, & de la garnison de ce Fort, échoüa une heure aprés à onze pieds d'eau sur les Bancs, du côté du Nord. Comme il nous restoit encore prés d'une heure de *Flot*, nous nous élevâmes, & nous fimes route d'un vent de Sud-Sud-Oüest, sans cela nous aurions été obligez de faire passer une partie de nos trois cens hommes sur le Weesph, qui ne se trouva pas dans le même malheur que nous, & renvoier l'autre au Fort. Il est certain que nous y aurions mis la famine, & dans le Weesph, parce que celui-ci n'avoit tout au plus que ce qui lui falloit de vivres pour son équipage, & l'autre unique-

ment pour la garnison que nous y avions laissée.

Les vents furent le lendemain fort rudes. Le froid augmentoit, parce que nous élevions vers le Pole. Les jours devenoient trés-courts. Le Soleil ne paroissoit plus, par consequent point de hauteur. Tempête manifeste. Nous faisions route sans sçavoir où nous étions, il nous falloit cependant donner dans le détroit. C'étoit une pierre d'achopement pour pouvoir y entrer, puisque nous étions renfermez dans une Baye dont le bout du Nord est inconnu. Nous étions errans dans un climat plein d'écueils.

Le mouvement continuel de toutes les maneuvres accabloit nos Matelots. La misere dans laquelle nous nous trouvions tous faute de linge & d'habits, à cause de notre naufrage, causa tout-à-coup le Scorbut, & je n'oserois vous dire, Monsieur, que nous étions tous rongez de vermine, jusques-là que de nos Scorbutiques qui étoient devenus paralitiques en moururent. Quand les Matelots décendoient des hunes ils tomboient roides de froid sur le pont, & il n'y avoit que les fomentations qui pouvoient les faire un peu revenir.

Les uns se faisoient à la côte du Nord ; les autres vers l'Isle *Phelypeaux*. Quand

nous nous en vîmes à 35. à 40. brasses, fond de sable dans le Nord-Oüest, nous connûmes qu'en étant à deux ou trois lieuës il y avoit grand risque, car c'est peu de chemin quand on se voit forcé d'un coup de vent, qui dure deux fois vingt-quatre heures.

Comme nous courions pour lors à l'Est, nous nous trouvâmes heureusement dans le détroit, ayant aperçû sur les dix heures & demie du soir l'Isle de Salsbré au vent à nous, qui paroissoit toute blanche, parce qu'elle étoit couverte de néges. Elle demeuroit au Nord Est du compas environ trois lieuës. Les vents de Nord quart de Nord-Est exciterent encore de gros temps. Nous portâmes à l'Est avec les deux pacfis le long de cette côte, & le 2. Octobre nous vîmes à la pointe du jour celle du Nord du Cap-Charles par son travers, qui nous paroissoit du côté du Oüest-Nord Oüest, toute hachée en petites Isles, & les terres qui couroient à l'Est Sud Est du côté des Isles Bonaventure, paroissoient hautes, fort unies, aussi couvertes de néges. Nous connûmes ces Isles à deux lieuës & demie de nous, sur les neuf heures du matin. Elles sont à la côte du Nord, au 63. six m. par estime, 43. d. de variation Nord-Oüest, à 55,

56. lieuës de l'Isle de Salsbré. Elles sont à l'entrée d'un grand enfoncement dont on ne voit pas le bout. Elles portent le nom d'un Canadien, Capitaine de Fregate legere qui monta un vaisseau il y a quelques années pour la compagnie du Canada.

Nous ne trouvâmes plus de Bancs de glaces dans le détroit. Il y avoit encore des Isles flotantes extrêmement hautes, échouées à une lieuë ou deux des terres qui n'avoient pû suivre le courant. Les glaces qui sont dans la Baye & dans le détroit tiennent plus de quatre cens lieuës. Elles vont se dégorger dans la mer quand elles commencent à se détacher. Les débris en sont si grands que cinq à six mille hommes pourroient se mettre en ordre de bataille fort aisément. Elles se détachent ordinairement au mois de Juillet, & elles vont quelquefois sept cens lieuës au large, avant d'être tout-à fait fonduës. On en trouve assez souvent sur les açores du grand Banc, & qui y sont encore si hautes que des Corsaires avides & affamez les ayant prises pour des Vaisseaux leur ont donné chasse ; mais ils ne sont pas peu surpris, quand prêts de venir à l'abordage, ils voyent fondre tout d'un coup à leurs yeux leurs vaisseaux imaginaires, & évanoüir par là leurs fausses esperances. La

mer étoit donc libre. Il faisoit un froid si perçant, que nôtre équipage en fut entierement acablé. Presque tous nos Matelots devinrent Scorbutiques, & il nous en restoit si peu en état d'agir que nous nous trouvâmes contraints de nous servir de nos prisonniers Anglois.

Nous vîmes le 5. Octobre à midi les Isles Sauvages qui nous restoient au Nord Est. Elles sont à la côte du Nord, loin d'une à deux lieuës de la Terre Ferme, qui font un grand enfoncement, dont l'embouchure peut avoir quatre à cinq lieuës.

Nous aperçûmes le six le Cap-Dragon, à cinq lieuës. Il est au soixante-deux deg. 10. m. 38. de variation Nord Oüest, & nous connûmes sur les huit heures du matin à l'Oüest Sud Oüest le Cap d'Amanquamanca qui est à la côte du Sud, & le neuf faisant la route du Sud Est quart de Sud, les Isles *Boutonnes* nous parurent au nombre de huit. Elles paroissent beaucoup plus hautes que celles de la *Resolution*. On les peut voir de treize à quatorze lieuës. Elles sont à deux lieuës de la Terre-Ferme, entre laquelle il y a un bon passage dont le Cap s'apelle Fleuri. Elles font l'embouchure du détroit avec la *Resolution* dont les courans portoient au Nord.

Nous commençâmes donc à nous trou-

ver hors des dangers, exemts de toutes ces inquietudes qui nous avoient fait apprehender de perir à tout moment.

O socii (neque enim ignari sumus ante malorum)
O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.

La derniere terre que nous laissâmes fut un endroit du païs de Laborador, que nous aperçûmes à 25. lieuës, qui paroissoit encore d'une hauteur prodigieuse, & l'on peut dire que cette vaste côte qui commence depuis le Cap de *Bel-Isle* qui est au 59. d. 8. m. jusques aux Isles *Boutonnes*, ce qui fait 202. lieuës en droite ligne, est la terre la plus haute qui soit au monde, que l'on découvre quelquefois de 40. lieuës en mer. Tous ces objets pleins d'horreur s'évanoüirent enfin à nôtre vûë.

Jam satis terris nivis atque diræ,
Grandinis misit pater.

Nous n'avions plus qu'à prier le Ciel de nous être favorable dans le reste de nôtre traversée & de nous écrier

Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Japiga,

Je ne doute pas, Monsieur, que si vous m'aviez vû dans cet état vous ne m'eussiez fait le même souhait que faisoit Horace à son ami Virgile, lors qu'il

partit d'Italie pour Athenes. Il eſt vrai que ce vent d'Yapix étoit un vent d'Oüeſt Nord-Oüeſt, qui étoit largue pour arriver en France, & à meſure que nous faiſions route, il ſembloit que nous approchions de la Zone torride. Comme les vents forcerent; nous nous trouvâmes tout à-coup en un autre climat. Ce changement ſi ſubit cauſa tant de mortalitez dans nos vaiſſeaux que l'on jettoit des cinq ou ſix Matelots par jour à la mer.

C'étoit une maladie qui avoit infecté nos Vaiſſeaux. Vous ne ſerez peut-être pas faché ſi je vous en donne une idée. Vous allez voir que je ſuis devenu grand Medecin dans ce voyage, & que je n'ai pas tout-à-fait oublié l'anatomie que j'ai apris pendant ma Philoſophie.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que le changement ſi ſubit où l'on ſe trouve en arrivant dans ce climat, lorſque l'on quitte la ſaiſon la plus douce & la plus agreable de l'année, cauſe tout à coup une révolution dans le corps humain, qui contracte une maladie attachée à ces païs, que l'on apelle le Scorbut. Quoiqu'il attaque les perſonnes qui vont dans les païs chauds auſſi-bien que ceux qui vont a la Baye d'Hudſon, les ſymptomes qui en arrivent me paroiſſent tirer leur origine

d'une cause differente, puisque les effets le sont aussi.

L'extrême froid & principalement la quantité prodigieuse de Nitre qui régne dans le détroit, forment des sels fixes qui arrêtent la circulation du sang. Ces esprits si mordicans causent des acides qui minent petit à petit la partie à laquelle ils s'attachent, & le Chile qui devient visqueux, acide, salé & terrestre, cause l'épaicisement au Sang dont le mouvement circulaire se trouvant interrompu, produit en même-tems des douleurs que l'on ressent aux extrêmitez inferieures, comme aux jambes, aux cuisses, & aux bras: l'on se sent d'abord attaqué par ces endroits.

Ces obstructions étant dans les veines qui portent le sang de sa circonference au cœur qui en est le centre, étant comme un obstacle, procurent des tumeurs œdemateuses.

Ces parties deviennent insensibles, noirâtres, & lors qu'on les touche il y reste des creux tels que l'on feroit dans une pâte molle. Et comme les exostoses qui se rencontrent dans la partie du tibia ne sont produites que par les acides qui causent des douleurs entre les os & le perioste qui est une membrane cinereuse, laquelle ne peut être émûë sans recevoir une ex-

trême douleur, il ne faut pas s'étonner si les malades font de grands cris, quand on les touche.

C'étoit, Monsieur, une chose digne de compassion de voir des gens tout paralitiques qui ne pouvoient se remuër dans leurs branles, qui avoient cependant l'esprit sain & net.

Le peu d'exercice contribuë beaucoup à cette maladie ; car comme nous fûmes vingt-six jours grapinez sur des glaces, l'inaction assoupissoit les sens : Et, dés-lors que l'on se sent les jambes pesantes il faut courir & aller dessus pour dissiper cet engourdissement.

Mais, comme la mer geloit tous les jours de deux pouces dans le plus fort de la canicule, d'abord que le Soleil se couchoit, il étoit difficile que les équipages ne se laissassent aller à une paresse qui étoit une disposition prochaine à les rendre malades.

Les nouritures que l'on est contraint de prendre sur mer n'y contribuent pas peu. Aussi ; la quantité d'acides qui sont dans les viandes salées qu'on leur donne, comme le bœuf & le lard, cause un gonflement aux gencives & une obstruction dans les glandes salivales qui n'ont d'autre usage qu'à filtrer la limphe d'avec le sang &

de l'aporter dans la bouche par de petits conduits qui servent de premier dissolvant à la coction. Et, comme tous ces petits canaux se trouvent offusquez par l'abondance de ces sels qui sont si penetrans, il se répand pour lors dans toute la bouche une humeur épaisse, gluante & visqueuse. Le sang trouvant alors ses conduits bouchez, il se forme un amas de matiere pourie qui corrompt les gencives, déchausse les dents, & les fait toutes tomber.

Il y en a qui ont un flux de bouche, d'autres un flux dissenterique. Les premiers bavent. La matiere visqueuse qui sort de leur bouche cause la cangrene dans les glandes & aux gencives. Il faut pour lors qu'un Chirurgien leur donne de bons gargarismes déterssifs qui puissent détacher cette matiere épaisse. Le jus de citron seroit d'un grand secours.

Ceux qui ont le flux dissenterique sont beaucoup plus en danger de la vie. Il se forme en ces personnes une humeur extrémement corrosive dans le mézentaire. Et comme les veines soûclavieres reçoivent le chile pour le porter au ventricule droit du cœur, qui concourt à la nutrition du corps par l'Aorte, dés lors que ce suc se trouve corrompu, il faut de necessiité qu'il arrive des sincopes & des défaillances de

cœur,

cœur, parce que celui-ci ne pouvant subsister que par la circulation d'un sang pur, net & vif, toute autre matiere qui s'y formeroit ne peut qu'en détruire le cours ordinaire : d'où il survient aux uns des Fiévres, des Sinoches simples, aux autres tierces, double tierces, même quelques accez de quarte. Et la cangrene se formant dans le mesentaire, aux intestins, arrête les Loix de la circulation du sang. Les Polipes que j'apercevois à l'ouverture d'un Cadavre faisoient le même effet. Ce sont des morceaux de sang caillé que produit cette grande corruption, qui s'attachent aux ventricules du cœur, lesquels venant à offusquer ce mouvement réglé, causent des morts subites.

Le cerveau ne se trouvant plus humecté de ses douces influences, reçoit des vapeurs qui lui causent des délires, des transports, & la mort ensuite. J'en ai vû plusieurs qui paroissoient avoir la voix ferme, l'œil bon, la langue saine, sans noirceur n'y excoriations, qui cependant mouroient en parlant.

Il faut donc se servir d'alimens qui puissent dissoudre la masse du sang, cnmme de Dissolvents sudorifiques & diaphoretiques, qui par leurs parties sulphureuses

& volatiles, entraînent par une insensible transpiration les Acides, consomment les cruditez de la masse, & puissent faire rallier ensemble les Fibres du sang par de bons alimens, leur donnant peu de viande salée, mais du Ris, des Pois, des Fayols, des Lavemens un peu déterfifs, de l'Opiat astringent où les cordiaux entrent ; les changeant aussi de linge ; ce qui est un grand soulagement dans ces occasions.

Cette Maladie ne fait qu'augmenter l'apetit. Les Malades ont des faims canines. Il faut que ce soit la force des Acides qui se trouvent dans les glandes de la troisiéme tunique du ventricule, qui l'irritent.

Je ne fus pas surpris, Monsieur, que nous trouvant tout à coup en un autre climat à nôtre retour, ce changement causa tant de mortalitez dans nos vaisseaux. Il se faisoit pour lors une fermentation dans la masse du sang, qui causoit une corruption cangreneuse. Le chaud voulant dilater ce que le froid avoit retréci ; ce ne pouvoit donc être en ce moment qu'un combat. Et la nature se trouvant affoiblie par la dilatation des pores, causoit un débordement qui mettoit en desordre toute cette Machine.

La difference qu'il y a du Scorbut des païs chauds vient de la puanteur de l'eau

qui cause une corruption dans la bouche, & s'insinuë insensiblement dans les parties nobles. Et par un contraire du climat des païs froids, lorsque les vaisseaux retournent en France de ceux qui sont chauds, le changement de climat qui est froid en arrivant reserre les pores, lesquels étant bouchez arrêtent la circulation du sang déja corrompu, alors il se fait un cahos & un desordre qui suffoque un homme.

Enfin aprés tant de peines, de fatigues & de maux, nous arrivâmes à Belle-Isle le huitiéme Novembre. Nous allâmes mettre à l'Hôpital du Port-Loüis nos Scorbutiques, & nous partîmes de là pour Rochefort, où nous desarmâmes.

Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum.

Graces au Seigneur, je sors, Monsieur, du plus affreux païs du monde. Je ne croi pas que l'on m'y *ratrape*, moi sur tout qui suis né sous la Zone torride. Il est juste que chacun fasse son Noviciat.

L'entreprise que nous venons de faire ne peut être que fort glorieuse aux armes du Roi. Cette devise est bien juste: *Quæ non maria.* En effet, l'activité & l'ardeur avec laquelle notre Ministre envisage tout ce qui peut contribuër à la gloire du Roi, l'engagerent de faire partir cet-

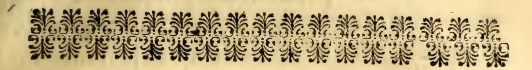
te Escadre pour la pousser & l'étendre jusques au Pole Antartique. Tout a contribué à ses desseins, malgré tant de disgraces qui nous sont arrivées.

Au reste, quand la France ne garderoit point ce quartier-là, le Commerce de la Pelleterie du Canada n'y perdroit pas, au contraire il en vaudroit mieux. Cette abondance de Pelleterie de surcroit de la Baye d'Hudson, ne peut faire que du tort à celui-là, si dans la suite l'on conservoit ce Fort, sur tout dans un temps de Paix. Les Marchands du Canada seroient pour lors obligez de vendre aux Sauvages leurs marchandises à vil prix. L'on commence à se passer en France de beaucoup de Pelleteries, & on néglige même de porter des Palatines par une mode toute nouvelle que l'on a trouvée d'en faire de petits rubans.

D'ailleurs ce Voyage-là ne se fait qu'avec des peines extrêmes, des travaux & des fatigues presque insurmontables, & les vaisseaux ne retournent en France que tout rongez, mangez, froissez par les glaces, & presque tous les équipages y perissent du Scorbut. Comme Rochefort fut la fin de notre navigation, ce sera aussi celle de ma Lettre, vous assurant que l'on ne peut être avec plus de passion que je le suis,

MONSIEUR,

Votre trés humble, &c.



IX. LETTRE.

Description du Fleuve saint Laurent jusqu'à Quebec, Capitale de la nouvelle France.

De quelle maniere les François ont connu ce Continent, & le progrez que l'on y a fait pour la Foi.

MADAME,

Toutes vos manieres si gracieuses, ce cœur si genereux que j'ai trouvé en vous pour tout ce qui me regardoit lors que j'ai employé votre crédit à la Cour, me fait des impressions si vives & si fortes sur mon esprit, que ma famille qui à l'honneur de vous apartenir avoit bien raison de me dire que je trouverois encor en vous, Madame, beaucoup plus que ce qu'ils m'en ont dit. Pour moi qui ai perdu depuis plusieurs années le goût, la délicatesse, & la politesse de la France, je ne sçai plus la methode de m'énoncer avec graces sur tous les remerciemens que je devrois vous faire.

Vous me permettrez, Madame, de vous dire que je suis devenu un veritable Iroquois. Souffrez donc que je vous introduise dans le nouveau monde par la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

De toutes les navigations de long cours, celle de la Nouvelle France, jusqu'à l'embouchure du Golphe de S. Laurent est la plus aisée, parce que les Pilotes qui reconnoissent d'abord le Grand-Banc ont occasion de tenter facilement son entrée qui est entre le Cap de Retz dans l'Isle de Terre-Neuve, & le Cap du Nord dans l'Isle du Cap-Breton, apellée aujourd'hui l'Isle Royale. Entre ces deux Isles l'on trouve l'Isle de S. Paul, éloignée du Cap de Retz de dix-huit lieuës, & de cinq du Cap de Nord, les vaisseaux passent entre ces deux Caps.

Le Golphe de S. Laurent a pour barriere du côté de l'Orient la grande Isle de Terre-neuve, qui est presqu'aussi grande que l'Angleterre, de sorte qu'il peut avoir cent lieuës de large.

Les Eskimaux habitent le côté du Nord, qui est la terre de Laborador, laquelle a plus de cinq cens lieuës de côte jusques au Cap Digue, au 62. d. 45. m. à l'entrée de la Baye d'Hudson. Ces côtes sont les plus élevées de tout l'U-

nivers. On les aperçoit dans un beau tems de quarante lieuës. Ces peuples sont tout-à-fait cruels, avec lesquels il n'est pas possible d'avoir aucun commerce. Ils mangent la viande & le poisson crûs.

Le côté du Sud habité par les Abenaguis est un beau païs. Il y croît du bled; mais comme je ne veux pas m'arrêter, Madame, à décrire les quartiers les plus agreables par les rivieres, les grandes prairies, les beaux arbres, l'abondance d'outardes, d'oyes, de canards, sarcelles, pluviers, becassines, tourtres, liévres, perdrix, gelinotes de bois, & d'autres sortes de Gibiers que l'on ne voit point en Europe, comme canards branchus qui perchent sur les arbres, sans parler aussi des poissons & de la pêche de la Moruë. Je vous dirai seulement, Madame, que les Vaisseaux qui veulent entrer dans le fleuve viennent ordinairement reconnoître l'Isle Percée, qui est à l'extrémité de ce vaste païs.

Cette Isle est un rocher proche le Cap de Gaspée, qui peut avoir trois cens soixante pieds de haut, escarpée à pied droit des deux côtez, & vingt-quatre de basse mer. On va de Terre-Ferme à pied sec tout autour. Elle peut avoir de long environ quatre cens pas. Elle étoit autrefois

plus longue, allant jusques au Cap Montjoli, qui est à une portée de fusil ; mais la mer l'a sapée par le pied & en a fait tomber une partie. Il y a un trou en forme d'arcade par lequel une chaloupe Biscayenne peut passer à la voile. Lors que je rangeai cette Isle, je m'imaginois que c'étoit l'antre dont parle Virgile, ou Protée se retiroit quand il gardoit les troupeaux & les bœufs marins de Neptune.

Il y a, dit ce Poëte, une grande grote dans un roc, où les vents repoussent plusieurs vagues qui se brisent en tournoyant. Les Navires qui sont en danger s'y mettent quelquefois à l'abri, & Protée se cache dedans au fond de cet antre.

L'Isle percée est un endroit trés considerable pour la pêche de la Moruë qui y est trés-abondante. Les Vaisseaux y moüillent tout proche à quatre cables, & y mettent des flottes pour les suporter de crainte des Roches qui sont au fond. Les Pêcheurs font le long de la côte de la Terre-Ferme leur échafaux dans lequel ils *habillent* les Moruës. Il y avoit aux environs un Convent de Recolets qui a été brûlé par les Anglois dans ces dernieres guerres.

On n'a pas plûtôt quitté cette Isle, que peu de tems aprés on aperçoit le Cap des Roziers, qui fait le commencement du

fleuve ſaint Laurent qui eſt le plus beau de toute l'Amerique.

Si Virgile l'eût connu il l'eut apellé ſans doute le Roi des fleuves, & n'eut pas tant exageré le Po par le titre qu'il lui doit de *Fluviorum Rex Eridanus*. Il a vingt-cinq lieuës de large à ſon embouchure & court du Sud Oüeſt au Nord Eſt.

Les monts Nôtre-Dame ſur le ſommet deſquels il y a toûjours de la nége dans la plus grande chaleur de l'année, ſe découvrent de loin du côté du Sud. Cet aſpect donna tant de frayeur aux Eſpagnols qui ont découvert les premiers le Canada, qu'ils lui donnerent en même temps le nom de Capo-Dinada, qui veut dire Cap de rien, & ils conçûrent une ſi mauvaiſe idée de ce vaſte païs, qu'ils ne daignerent pas pouſſer plus loin leur découverte.

Jacques Cartier l'un des plus habiles Pilotes de ſon tems, fut plus heureux que Jean Verrazans, Florentin de nation, qui par ordre de François I. découvrit en 1524. toutes les côtes de la mer qui ſont depuis la Floride juſques à l'embouchure du fleuve ſaint Laurent. Cartier voulant ſignaler ſon courage par la découverte de quelque nouvelle terre, partit de Saint-Malo le 20. Avril 1534. Il reconnut les côtes & les terres qui ſont au Nord & Sud

de l'embouchure de ce fleuve. Le recit avantageux qu'il en fit à son retour la même année, obligea François I. de l'y renvoyer pour penetrer le plus qu'il pourroit dans ce païs inconnu. Il eut l'avantage d'entrer le premier dans le fleuve, donnant des noms qui subsistent encore aujourd'hui aux Isles, aux Caps, aux moüillages, & aux terres les plus considerables jusques à Montreal, qui est à cent quatre-vingt lieuës de l'embouchure du fleuve.

Le froid excessif, la saison de l'Hyver extraordinairement rigoureuse, & le Scorbut, l'avoient entierement desolé. Toutes les mesures qu'il avoit prises pour jetter les premiers fondemens d'une Colonie furent ainsi rompuës, ce qui fut cause que la Cour negligea pendant quelques années ce glorieux dessein.

Toutes les démarches que l'on fit dans la suite du temps pour ne pas laisser infructueux ce que Cartier avoit si bien commencé, me meneroient insensiblement à un trés-grand détail. En un mot Mr. Champlain Geographe du Roi & un de ses Capitaines de Vaisseaux, qui fut soûtenu du credit & des biens de Mr. de Monts Gentilhomme ordinaire d'Henri IV. termina glorieusement ce que plusieurs autres avoient tenté. Il jetta donc

les premiers fondemens dans l'endroit qui devoit être, comme il eſt aujourd'hui la Capitale de la Nouvelle France, où il bâtit en 1603. une maiſon qui lui ſervit de Magaſin & de Fort pour ſe défendre contre les inſultes des Sauvages.

Il n'y a point de navigation plus dangereuſe que celle du Fleuve, & quelque experience que puiſſent avoir les Pilotes qui le frequentent, ils ont encore aſſez de peine à ſe tirer d'affaire. Les bâtures de Manikoüagan qui ſont à la côte du Nord ſont à craindre. J'y fis naufrage en 1698. Nous vîmes dans un tems de brume le feu de quatre coups de canon que l'on tira fort précipitamment des Vaiſſeaux du Roi, que nous avions joints trois jours auparavant. Notre Capitaine jugea bien qu'ils avoient peur d'échoüer, & ſe croyant proche la côte du Sud il *revira de bord*. A peine cette manœuvre fut faite que nous échouâmes dans le moment à toute voile ſur le minuit. Je ne ſçaurois vous exprimer, Madame, l'effroi où ſe trouva l'équipage, & une douzaine de Marchands qui venoient trafiquer. Il eſt vrai que les perſonnes qui ne ſont pas accoûtumez à ces ſortes de contretems, patiſſent beaucoup. Ce fut un cahos & un deſordre ſi ſubit, que ne vo-

yant ni le Ciel ni la mer, on n'entendoit que des cris & des gemissemens. Un peu de presence d'esprit & de fermeté est d'un grand secours dans ces tristes momens. J'avois fait naufrage trois fois cette même année. Je m'en tirai plus heureusement qu'à la Baye d'Hudson. Je sçavois donc la conduite qu'il faloit tenir dans ces occasions. Je rassurai tous ces esprits effrayez, & nous mîmes la chaloupe à la mer avec bien de la peine. Nous n'étions échoüez que sur une pointe de sable mouvant, & la mer qui avoit été fort rude toute la nuit se calma. Nous demeurâmes dans cet état cinq à six heures, éloigné d'une grande lieuë de terre, toute bordée en cet endroit de chaînes de rochers, contre lesquels la mer se brise. Enfin nous nous retirâmes de là sans autre mal.

On voit dans le fleuve une trés-grande quantité de Baleines. Les Basques y avoient une pêche sedentaire il y a quelques années, & s'ils ne s'étoient pas amusé à enlever secretement toutes les pelleteries de Tadoussac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs frustrez dans la suite.

Il est difficile d'arriver à Quebec de prime abord, à moins d'avoir un bon Nord Est. Les Vaisseaux moüillent ordinairement à Tadoussac qui est à quatre-

vingt

vingt lieuës de l'embouchure du fleuve ſaint Laurent. La riviere du Saguenai vient s'y décharger. Les bords en ſont tous remplis d'arbres. On n'y trouve point de fond quelques lieuës en remontant, & lorſqu'un Vaiſſeau eſt contraint d'y relâcher, on l'amare aux arbres quand il ne peut aborder dans quelques petites ances.

Lorſque la marée eſt haute à l'embouchure de cette riviere, elle l'eſt à la même heure à Chikoutimi, qui eſt à vingt-cinq lieuës dans la profondeur. Cette marée irreguliere en aparence ſembleroit extraordinaire, ſi l'on n'en connoiſſoit pas la cauſe qui eſt tout-à fait naturelle. Elle monte ſix heures à Tadouſſac. Quand le demi-flot eſt à ſon entrée deux heures aprés qu'elle a commencé à monter, elle ne fait alors que commencer à Chikoutimi, où elle en eſt quatre à monter : ainſi la rapidité du courant de la riviere refoulant la marée ne lui donne que le tems de monter inſenſiblement pendant deux heures & demie, pour ſe trouver en équilibre de Chikoutimi avec l'entrée de la riviere, de ſorte que, quand la marée eſt haute à Tadouſſac, elle l'eſt en même-temps à Chikoutimi. Cette grande rapidité vient de ce que la riviere ſe trouve retraiſſie par la chûte d'une montagne qui a été ren-

versée par un tremblement de terre, laquelle forme une Peninsule que l'on appelle Chikoutimi ; & comme il y a déja un rapide au dessus qui contribuë d'ailleurs à la grande violence du courant, il ne faut pas s'étonner si la marée a tant de peine à monter. Tadoussac est trés-considerable par la traite de la plus belle Pelleterie du Canada, sur tout des Marthes. Il y a une compagnie de Marchands à Quebec qui payent tous les ans un certain prix aux Fermiers Generaux de la Compagnie du Canada pour avoir la permission de commercer seuls avec les Sauvages du Saguenai. Les *Montagnais* habitent ces quartiers. Ils regardoient autrefois les autres Nations avec mépris, s'estimant les vrais Gentilshommes du païs. Ils étoient superstitieux au dernier point, attachez à leurs Jongleries, & sans forme d'aucune Religion. Quand on leur demandoit qui avoit fait le Ciel & la terre? ils ne pouvoient dire qui en étoit l'Auteur. Si nous y avions été, nous en pourrions sçavoir quelque chose, répondoient-ils. Pour la terre c'est *Michaboche* qui l'a faite. Ils rendoient raison de sa creation avec un mélange de fable qui ressentoient quelque chose du Deluge. Ils croyoient qu'il y avoit certains esprits dans l'air qui ont la puissance de

prédire les choses, & lorsque l'on vouloit leur donner la connoissance du vrai Dieu, à qui nous devions demander tous nos besoins, ils répondoient qu'ils voudroient bien le connoître, pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de leur donner des Orignaux & des Castors. La conversion de ces peuples a été l'ouvrage du Ciel par les soins des zélez Missionnaires.

Dans la distribution des premieres Missions que le Pere Denis Jamai, premier Superieur des Recollets, établit dans la Nouvelle France, avec Mr. Champlain, le Pere Jean Dolbeau fut choisi pour annoncer l'Evangile à ces Peuples. Il bâtit dans ces quartiers un petit logement où il ménagea une Chapelle en maniere de Cabane, pour y assembler les Sauvages. Il acquit en trés-peu de tems l'intelligence & l'usage de la langue de ces Barbares.

Il soûtint de grands travaux par tous les soins qu'il se donna à chercher ces peuples & à les visiter dans les lieux où ils étoient quelquefois assemblez (car ils sont errans & vagabonds, n'ayant point de demeure fixe.) Il poussa même jusques aux Betsiamites, Papinanchois, & Eskimaux, arborant par tout le signe du salut, de sorte que beaucoup d'années aprés on

a trouvé des marques du zéle de ce premier Miſſionnaire.

Les Jeſuites ſont preſentement en poſſeſſion de cette Miſſion qui eſt à Chikoutimi. Le climat y eſt beaucoup plus rude qu'à Quebec, quoi qu'il n'y ait que quarante lieuës de diſtance en remontant le fleuve. Si le bled d'Inde, autrement bled de Turquie, & le bled de France pouvoient y venir en maturité, pluſieurs nations s'y établiroient. On peut aller de là à la Baye d'Hudſon, par des rivieres & des lacs, en faiſant quelques portages qui ſont des eſpaces de terre pour aller d'une riviere à l'autre. Cette communication n'eſt que de quatre-vingt lieuës par ce chemin, & il en faudroit faire ſept à huit cens par mer, ſi l'on vouloit côtoyer le bas du fleuve, la terre de Laborador, traverſer le détroit d'Hudſon, qui a cent trente-ſix lieuës de long, montant juſques au ſoixante-trois degrez, & redécendant vers le cinquante & un au fond de la Baye, où eſt Kichichoüane, Port apartenant aux Anglois.

Ce fleuve eſt rempli de quantité de belles Iſles remplies d'arbres, leſquelles ſont aſſez dangereuſes par les Bancs de ſable. Le paſſage de l'Iſle aux Coudres qui eſt à trente-cinq lieuës au-deſſus de Ta-

doussac, est aisé à connoître, n'étant qu'à une petite demie-lieuë de Terre-Ferme. Les Pilotes tiennent le milieu à vûë, ou un peu plus prés de l'Isle que de la Grand' Terre. Il est fort difficile de suivre le Chenail qui est étroit en tournant, & extrêmement rapide. C'est un Goufre où il y a un grand fonds, de sorte qu'il faut avoir bonne marée & un vent forcé pour franchir ce passage, sans quoi un Vaisseau ne pouvant gouverner fait la piroüete par la vîtesse du courant, & est porté dans des rochers qui sont à fleur d'eau, & dans les *remoules* de la côte du Nord. Les tremblemens de terre ont causé de grands desordres dans cette Isle & dans la Terre-Ferme, par la chûte de grosses montagnes, qui sont tombées dans la mer. C'est sans doute ce qui a formé en partie ce Goufre.

Aprés que l'on a fait ce trajet, on range la Baye S. Paul qui apartient à Monsieur de Laval, premier Evêque de Quebec. Elle est considerable par les plus beaux mâts du Canada.

J'en ai visité les *Pinieres* qui sont inépuisables. Je remarque trois sortes de Sapins. Les uns ont la feüille de la longueur & largeur d'un fer d'aiguillete, en pointe rangée le long de la branche. Cette espe-

ce a auſſi la feüille tout au tour ; mais plus claire & éloignée, qui ne pique point.

On l'apelle Pruſſe. Son grain eſt beaucoup plus ſerré que les autres. La mâture de Norwegue a paſſé pour la meilleure, à cauſe de ſon grain qui eſt ſerré, ce qui vient de ce que ſes arbres qui croiſſent ſur des montagnes ont le pied ſec, de ſorte que les grands froids qu'il fait en ces quartiers reſſerrant le bois empêchent que la ſéve ne lui donne trop de nourriture pour en faire enfler le grain. Celle de l'Acadie n'eſt pas bonne depuis la Haive qui eſt au 44. d. juſques à l'entrée du fleuve ſaint Laurent, parce que le païs qui eſt temperé rend le grain bien plus gros.

Mais celle qui vient en la Nouvelle France, principalement à la Baye ſaint Paul, a toutes les qualitez neceſſaires pour être trés bonne. Les arbres croiſſent ſur le penchant des montagnes extrêmement élevées, dont les eaux coulent dans la mer & dans une petite riviere. Le climat eſt froid ; mais le Soleil deſſechant par ſa force l'humeur ſuperfluë de ces arbres, les tient plus ſerrez, & leur donne une liaiſon bien plus forte, qui les rend de meilleure qualité que celle qui eſt communiquée à ceux de la Norwegue par le froid.

Il y a encore une qualité de bois bien meilleure que ceux-ci, qui sont les Pins rouges. Ils ne deviennent pas si gros que les autres, quoi que l'on y en trouve de trente pouces de diametre à douze pieds du gros bout, & ils sont si souples qu'ils cassent rarement dans les tempêtes. Monsieur de Laval y a un moulin à scie, où l'on fait quelquefois par an vingt milliers de planches. Il y a un village à deux lieuës au-dessus à la petite riviere que l'on apelle les habitans de la Baye saint Paul. Ils ont cent cinquante terres en valeur, sur lesquelles ils ont recueilli en 1699. neuf cens minots de bled, cent minots de pois & quarante d'avoine. Ils ont la chasse & la pêche en abondance, sur tout celle du Loup-marin.

La Nouvelle France ne commence point encor à cette Baye, quoiqu'elle ne soit qu'à quinze lieuës de Quebec, & à cent cinq de l'embouchure du fleuve, & qu'il y ait des Habitans en plusieurs endroits, & une Paroisse à la Malbaye, qui est à six lieuës plus bas que la Baye.

Jacques Cartier place la terre ou Province du Canada à huit lieuës au-dessus de saint Paul, à des Isles qui sont par le travers du Cap-Tourmente, d'où l'on découvre Nord & Sud de ce Cap les habita-

tions qui forment aujourd'hui la Colonie.

Ce promontoire est si haut, que l'on pourroit le voir de plus de vingt lieuës, s'il étoit sur le bord de la pleine mer. Il fait une partie d'une chaîne de montagnes de cinq à six cens lieuës de long.

Parmi toutes les Isles qui sont vis-à-vis, l'Isle aux Oyes est trés recommandable, par le meilleur beure du païs, & à cause des pâturages qui sont sur les rivages, & à cause des Outardes & des Oyes qui y viennent aux mois d'Avril & de Septembre en nombre infini.

Il se trouve un conflit au Cap-Tourmente de l'eau douce avec celle de la mer. La traverse y est fort dangereuse. Quelque connoissance qu'en puissent avoir les Pilotes, le plus sûr est de la faire à la sonde en montant, d'attendre vent & marée, & qu'elle soit haute en décendant de Quebec.

La premiere terre que l'on découvre au pied de ce Cap est la Seigneurie de Beaupré, qui apartient en proprieté à Monsieur de Laval.

Elle a cinq lieuës de long. Son domaine est de deux lieuës, qui consiste en prairies, bois, & a une lieuë de terres labourables. J'y ai vû un trés beau Château de pierre de taille, de cent cinquante pieds de long, qui a coûté soixante mil livres à

bâtir. La grange & les étables ſont de la même grandeur. Il paroît une muraille de ſix cens pieds de face ſur deux d'épaiſſeur, qui n'eſt pas encor finie, & tous ces bâtimens ſont eſtimez cinquante mil écus. Les pâturages y ſont admirables. On y compte deux cens cinquante bêtes à corne.

Cette Seigneurie a trois Paroiſſes, dans leſquelles il y a plus de mille habitans. Les terres ſont bonnes. Il y en a deux mil quatre cens ſoixante & deux en valeur. On y a recueilli en 1699. quatorze mil cinq cens quinze minots de bled, quoiqu'il y eût une famine par tout le Canada, ſans compter huit cens quatre-vingt un minots de pois, & trois mil deux cens ſoixante & dix d'avoine. Il y a onze cens quarante quatre bêtes à corne. Il ne m'a pas été facile de ſçavoir le revenu de cette terre, parce que le Seminaire à qui ce bien eſt annexé tire toutes ſes proviſions en eſpeces. Autant que j'en peux juger, elle vaudroit douze à quatorze mille livres de rente.

L'Iſle d'Orleans eſt entre cette côte & celle du Sud. Elle a ſix lieuës de long ſur deux de large. Elle a été érigée en Comté ſous le nom de ſaint Laurent en 1676. en faveur de Mr. Berthelot Commiſſaire general d'artillerie, des poudres & ſalpêtres

de France. Il y a haute, moyenne, & baſſe Juſtice. Les habitations qui ſont tout autour ſur les bords font d'agreables points de vûës, avec les bois & les campagnes qui vont inſenſiblement en montant. Les terres y ſont bonnes. Il y en a plus de quatre mille en valeur, ſur leſquelles on a recueilli ces dernieres années prés de douze mille minots de bled.

Quebec eſt au bout de l'Iſle d'Orleans, à deux lieües dans le Sud-Oüeſt. Il y a une riviere à une petite demie-lieüe de là, apellée Cabir-Coubat par les Sauvages, à raiſon des tours & détours qu'elle fait. Jacques Cartier lui donna le nom de Ste. Croix, parce qu'il y arriva un pareil jour. C'eſt le premier endroit où il ait hiverné. Elle s'apelle preſentement ſaint Charles, en memoire de Mr. Charles Des Boües Grand-Vicaire de Pontoiſe, fondateur de la premiere Miſſion des Recolets de la Nouvelle France. Ils y bâtirent en 1620. un Convent ſous le titre de Nôtre-Dame des Anges, dans une eſpece de petite Iſle entourée de grands bois où de trés-belles eaux ſerpentent.

Monſieur l'Evêque a achepté cet emplacement de ces Religieux où il a mis des Hôpitalieres qui y ont ſoin de l'Hôpital general qu'on y a bâti avec une grande magnificence.

La Comté d'Orſainville eſt dans cette riviere. Sa Majeſté voulant gratifier Mr. Talon Intendant du païs, des ſervices qu'il lui avoit rendus, réünit en 1671. le Bourg Royal, le Bourg la Reine, & le Bourg Talon en la Baronie des Iſlets, qui fut érigée en 1675. en Comté d'Orſainville. Ses heritiers l'ont vendu à Mr. l'Evêque, qui l'a réüni à l'Hôpital general.

A deux lieües en remontant cette riviere eſt le village de la Nouvelle-Lorette, habité par des Hurons, qui ſont gouvernez par les Jeſuites.

L'Egliſe eſt bâtie ſur le modéle de celles d'Italie. Ils étoient il y a deux ans dans un autre endroit aſſez voiſin qu'ils ont quitté, parce que le terrain commençoit à être ingrat pour leur bled d'Inde.

Cette Nation eſt originaire d'un grand lac qui s'apelle Huron, à trois cens ſoixante lieües de Quebec. Elle étoit la plus fiere & la plus redoutable de tous ces quartiers; les Iroquois même l'aprehendoient. Ils l'ont cependant ſubjuguée & preſque détruite. Ils affecterent de faire alliance enſemble; mais les Hurons donnerent trop aveuglement dans toutes leurs proteſtations d'amitié. Les Iroquois trouverent le moyen de les ſurprendre dans la ſuite, & cauſerent chez eux un grand de-

ſordre, contraignant les uns de s'enfuïr à Quebec, & les autres dans le Sud.

Tous leurs voiſins apprirent avec effroi leur défaite, ne trouvant plus de ſeureté à cauſe des incurſions que les Iroquois faiſoient dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Quoiqu'ils ſe viſſent diſperſez ils ne laiſſerent pas de faire des tentatives pour trouver encore des voyes propres à continüer la premiere alliance qu'ils avoient faites avec les François du temps de M. Champlain. Ils firent un établiſſement à l'Iſle d'Orleans, où les Iroquois vinrent encore porter le fer & le feu à la veüe de Quebec, ſans que le Gouverneur general pût leur donner du ſecours, apprehendant même qu'ils n'y fiſſent une décente. Les familles qui en rechaperent ſe mirent entierement ſous la protection des François.

Il y en a de la même Nation qui demeurent à Michilimakinak parmi les Outaoüaks. Ils ſont du nombre de nos alliez. Ils nous ont cependant fort embarraſſé dans ces dernieres guerres contre les Iroquois & les Anglois. Ils ſouhaitoient l'alliance des Anglois pour pouvoir établir un commerce ouvert avec eux, ſe perſuadant qu'ils en tireroient plus de profit de celui-ci, qu'avec les François, dont ils

ont

ont toûjours trouvé les marchandises plus cheres, & ils étoient bien-aises en même tems d'avoir pour amis les Iroquois, afin de n'être pas inquietez dans leur chasse, & dans les mesures qu'ils vouloient prendre avec les Anglois. Le Baron qui a été un des plus politiques Chefs de cette Nation, nous a donné bien de la peine par toutes ses ruses & ses stratagêmes. Tantôt il étoit de nos amis, & tantôt il renversoit tous les projets des autres alliez qui ne respiroient que la destruction des Iroquois. On peut dire qu'ils sont extrêmement politiques, traîtres dans leurs mouvemens, & extrêmement orgueilleux. Ils ont beaucoup plus d'esprit que les autres Sauvages. Ils sont genereux, ils ont de la délicatesse dans leurs entretiens, ils parlent avec justesse, ils sont insinuants, & il est rare qu'ils soient la dupe de qui que ce soit. Le Christianisme a beaucoup corrigé de leurs defauts dans ceux de Lorette, qui vivent avec une grande subordination à leurs Missionnaires.

Ce Village est contigu à Charles-Bourg qui est vis à vis de Quebec, à l'Oüest Nord-Oüest, à deux lieües dans la profondeur des terres. Les Jesuites en sont Seigneurs. C'est un des grands Villages de la Nouvelle France.

Je ne vous parlerai point, Madame, de plusieurs Villages qui sont aux environs de Quebec, ni de la Seigneurie de Bauport qui est à la côte du Nord, separée de celle de Baupré par le saut de Montmorenci, qui est une trés-belle chute d'eau de plus de deux cens cinquante pieds de haut. Sa Nape qui est fort large tombe à pic dans un abîme & sur un gros rocher qui forme une pluye continuelle, on passe un *ance* de trois cens pas où il est renfermé, n'y ayant qu'un petit filet d'eau qui vient du bassin lors que la marée est basse.

Voilà une idée de ce qu'il y a de plus particulier jusques à Quebec. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre trés-humble, &c

X. LETTRE.

Gouvernement de Quebec, ville Capitale de la Nouvelle-France.
Idée du Commerce.
Caractere des Canadiens, & la maniere dont ils font leur établiſſement par les Caſtors.

MADAME,

La vertu ſe trouve dans toute ſorte d'états. Il y en a où elle s'acquiert ſans peine. Chacun s'anime pour lors les uns & les autres par un feu de charité, qui eſt comme forcé de s'entretenir avec eux ; mais la Cour eſt un ſejour qui me paroît un peu plus épineux. Je vous avouë que depuis neuf mois que j'y ſuis j'ai trouvé en vous, Madame, des qualitez ſi éminentes, que je peux dire que vous avez reünies en votre perſonne, & toute la politeſſe du cœur & toutes les vertus les plus parfaites. Mon ſilence reſpectueux m'arrête ſur cet article. Vous ne ſerez peut être pas fâchée, que je vous faſſe voir, en vous parlant du

Gouvernement de Quebec, la Capitale de la Nouvelle-France, qu'il y a beaucoup de pieté dans ce nouveau monde. Vous serez peut-être surprise qu'un païs aussi froid que celui-là ait donné une émulation aussi grande à l'établissement de la Foi par l'aplication des Missionnaires & des Religieuses, qui n'ont rien épargné à donner des preuves de leur zéle pour la gloire de Dieu.

Nous n'avons point de connoissance de l'éthimologie de Quebec. Les Sauvages qui y habitoient, lorsque les François vinrent s'y établir, l'apelloient *Stadaka*, On tient que les Normands qui étoient avec Jacques Cartier à sa premiere découverte de la Nouvelle France, appercevant au bout de l'Isle d'Orleans, dans le Sud-Oüest, un Cap fort élevé qui avançoit dans le fleuve s'écrierent *Quel bec*, & qu'à la suite du temps le nom de *Quebec* lui est resté. Je ne suis pas garand, Madame, de cette étimologie. Quoi qu'il en soit, ce lieu est devenu la Capitale de la Nouvelle France. Sa situation est trés-incommode par l'inégalité du terrain, mais la vûë est des plus belles qui se puisse voir, & la situation des plus commodes pour le Commerce. Il y a un grand Canal large d'une lieuë & demie, qui s'étend depuis

la côte de Bauport jusqu'à la pointe de Levi, qui est dans la Seigneurie de Lauson, qui tire son nom d'un Conseiller d'Etat, qui a été Gouverneur general du païs. La Ville a une bonne Rade & un bon Port.

Le Fleuve a quatre bras vis à-vis de cette Ville. L'un va au Sud de l'Isle d'Orleans, qui a prés d'une lieuë de large; le second au Nord de cette Isle; qui décend au Cap-Tourmente : la riviere saint Charles fait le troisiéme, & le quatriéme vient de Montreal, à soixante lieuës au dessus de Quebec.

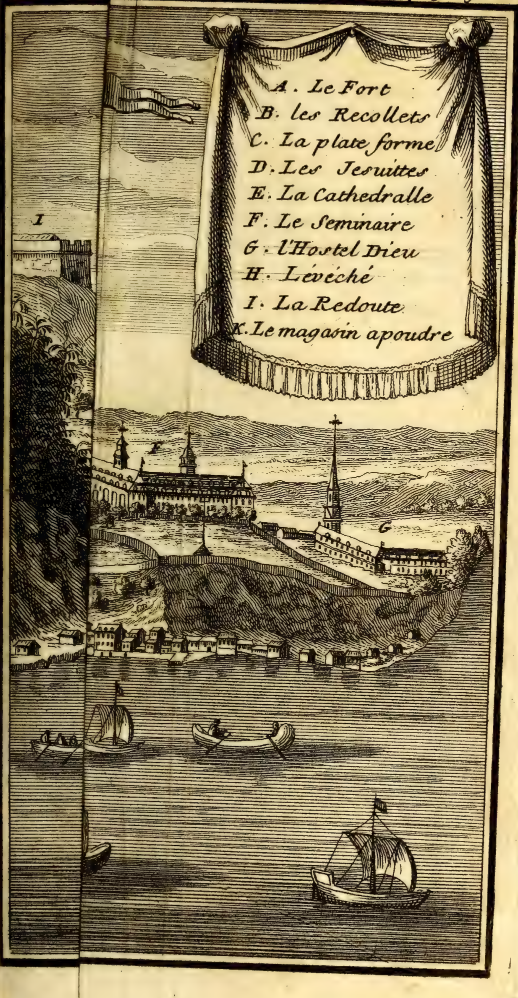
Ce fut-là où Monsieur Champlain fit d'abord alliance avec les Algonkins. L'union devint si étroite qu'il se trouva obligé de prendre leurs interêts contre les Iroquois, qui faisoient la guerre à toutes les nations de l'Amerique Septentrionale, & il y bâtit une maniere de Fort à mi-côte.

Les Algonkins qui étoient les maîtres de tous ces quartiers étoient fort nombreux; ils ont été insensiblement détruits par les Iroquois; nous en avons encor quelques familles qui sont errantes. Il y a une jalousie & une inimitié irreconciliable entre ces deux nations. Les Algonkins sont mieux faits que les Iroquois. Ils ont les traits du visage assez reguliers pour des Sauvages, un air doux, une phisionomie

revenante, & l'on remarque dans leur entretien une délicateſſe que les autres Sauvages n'ont pas. La Langue Algonkine eſt une Mere-Langue de laquelle beaucoup d'autres dérivent, & qui ſe parle & s'entend dans une grande partie de l'Amerique Septentrionale.

Quebec eſt au 46. deg. 40. min. de latitude Nord : il eſt le Siege d'un Evêque immediat de Rome, le ſejour du Gouverneur General, la réſidence de l'Intendant, le Tribunal d'un Conſeil ſouverain, & la retraite de pluſieurs Communautez Religieuſes; il y a haute & baſſe Ville. Celle-ci eſt ſur le bord du fleuve, au pied d'une Montagne de quatre-vingt toiſes de haut, & d'une Falaiſe de vingt-huit, nommée le Saut au Matelot, parce qu'il en tomba un du haut en bas. Les maiſons y ſont de pierre de taille bien bâties ; les Marchands y demeurent pour la facilité du Commerce. Elle eſt ſi bornée de ce côté-là qu'elle ne peut s'agrandir. Elle eſt défenduë par une Plate-forme dans le milieu qui bat à fleur d'eau, de ſorte qu'il eſt difficile aux vaiſſeaux de paſſer ſans être incommodez.

On y voit la Chapelle de Notre Dame des Victoires, qui fut bâtie en action de graces de la levée du ſiege des Anglois. Le General Phips y vint en 1690. avec


A. Le Fort
B. les Recollets
C. La plate forme
D. Les Jesuittes
E. La Cathedralle
F. Le Seminaire
G. l'Hostel Dieu
H. Léveché
I. La Redoute
K. Le magasin apoudre
I
F
G


QUEBEC
A. Le Fort
B. les Recollets
C. La plate forme
D. Les Jesuittes
E. La Cathedralle
F. Le Seminaire
G. l'Hostel Dieu
H. Léveché
I. La Redoute
K. Le magasin apoudre
I
A
B
D
E
H
G
K

toutes les forces de la nouvelle Angleterre ; mais Monſieur le Comte de Frontenac, qui étoit pour lors Gouverneur General, défit ſes Troupes dans une décente que firent les Anglois à Bauport, & lui fit lever honteuſement le ſiege, avec perte de pluſieurs de ſes vaiſſeaux, & de plus de huit cens hommes d'équipage, dans le fleuve.

Il y a un chemin de la baſſe à la haute Ville, qui va inſenſiblement en tournant, les Charettes & les Caroſſes neanmoins ont bien de la peine à monter.

Le Palais Epiſcopal eſt ſur la côte. Monſieur de ſaint Vallier, ci-devant Aumônier du Roi en eſt l'Evêque. Nous en avons un autre qui eſt Monſieur de Laval premier Evêque de la Nouvelle France, il s'eſt démis de ſon Evêché il y a pluſieurs années aprés avoir beaucoup travaillé à l'établiſſement de la Foy. Il vit preſentement comme un ſimple Eccleſiaſtique dans ſon Seminaire.

Pour le Palais Epiſcopal c'eſt un grand Bâtiment de pierre de taille, dont le principal corps de logis avec la Chapelle qui doit faire le milieu regarde le Canal, il eſt acompagné d'une Aîle de ſoixante & douze pieds de longueur, avec un Pavillon au bout, formant un avant-corps du côté de

l'Est. Et dans l'Angle que fait le corps de logis avec cette Aîle, est un Pavillon de la même hauteur, couvert en forme d'Imperiale, dans lequel est le grand Escalier. Le Rez de Chaussée de la principale court étant plus élevé que les autres courts & le Jardin, fait que dans cet Aîle le Refectoire, les Offices & les Cuissines sont en partie sous terre, toutes voûtées de brique, & ne prennent jour que du côté de l'Est.

La Chapelle est de soixante pieds de longueur, son Portail est de l'ordre composite, bâti de belle pierre de taille, qui est une espece de Marbre brute. Ses Dedans seront magnifiques par son retable d'Autel, dont les Ornemens sont un racourci de celui du Val de Grace. Il y auroit peu de Palais Episcopaux en France qui pussent l'égaler en beauté s'il étoit fini. Tous les Curez de la campagne qui ont des affaires particulieres à la Ville, y trouvent leur chambre, & mangent ordinairement avec Monsieur l'Evêque, qui se trouve presque toûjours au Refectoire.

La Cathedrale est à la haute Ville. C'est un assez grand Vaisseau. Le Chapitre étoit composé dans son commencement de douze Chanoines & de quatre Chapelains. Il est réduit presentement à neuf, sans Chapelains à cause du peu de revenu : la réü-

nion d'une Abbaye à ce Chapitre n'étant pas encore bien reglée. Il y a Doyen, grand Chantre, Theologal, grand Penitencier, & grand Archidiacre.

Le Seminaire est tout proche ; Monsieur de Laval en est le Fondateur. Il est sur la Plate-forme de la pointe qui donna le nom de Quebec. La face qui regarde le Canal, accompagnée de deux Pavillons, forme la plus belle veuë de la Ville. L'Aîle gauche où est renfermée la Chapelle a deux cens vingt pieds de long, & la largeur du bâtiment est de trente pieds en dehors.

La Chapelle avec la Sacristie a quarante pieds de long. La Sculpture que l'on estime dix mille écus en est trés-belle; elle a été faite par des Seminaristes qui n'ont rien épargné pour mettre l'ouvrage dans sa perfection. Le maître Autel est un ouvrage d'Architecture à la Corinthienne ; les murailles sont revétuës de Lambris & de Sculpture, dans lesquelles sont plusieurs grands Tableaux, les Ornemens qui les accompagnent se vont terminer sous la corniche de la voûte qui est à pans, sur lesquels sont des compartimens en Lozange, accompagnez d'ornemens de sculpture peints & dorez.

Cette Maison a coûté environ cinquante mille écus. Lorsque Mr. de Laval en

fit l'établissement en 1663. il lui reserva les Dixmes de toutes les Paroisses, à la charge de nourrir & d'entretenir tous les Curez tant dans les Cures que lorsqu'ils seroient apellez au Seminaire, ayant le droit de les retirer comme il le jugeroit à propos & d'en faire venir de France aux frais de la Communauté, les Curez étant pour lors amovibles & révocables ; Sa Majesté les a fixez depuis par les dixmes dont ils joüissent ; de sorte que confirmant la même année l'établissement de ce Seminaire, le Roi lui en accorda le treiziéme pour les faire subsister. Mais comme par la suite du temps les Curez ont eu bien de la peine à vivre de leurs dixmes, Sa Majesté leur donne huit mil francs tous les ans sur les fonds du Tresorier general de la marine, que Mr. l'Evêque leur distribuë selon leurs besoins.

Ainsi les Curez sont presentement fixes, ils joüissent du revenu de leurs dixmes, & ceux qui ont de la peine à subsister ont un supplément.

Monsieur de Laval prévoyant que la Nouvelle France ne pourroit peut-être pas fournir assez de sujets pour remplir toutes les Cures, réünit son Seminaire avec celui des Missions étrangeres de la ruë du Bac à Paris, ce que le Roi confirma en 1676.

Le champ du Seigneur est vaste dans ce païs. Il y a dequoi s'occuper. Il n'est pas toûjours necessaire d'y envisager le martyre.

De jeunes Ecclesiastiques remplis d'une sainte ardeur n'ont point d'autre ambition en partant de France que d'être sacrifiez par les Iroquois. Il faut être comme Samüel dans une parfaite resignation à tout ce qu'il plaît au Seigneur, en se dépoüillant de ses propres sentimens, & se conformant en même-tems aux intentions d'un Evêque qui sçait ce qui convient à un chacun.

Il y a trente-deux Ecclesiastiques attachez à cette maison, sept Missionnaires dans le Missisipi, quatre dans l'Acadie, huit freres & autant de Donnez, qui sont des personnes attachées pour toute leur vie à une Communauté, où ils font les fonctions de Domestiques.

Le revenu fixe n'est que de treize cens livres de rente. Mr. de Laval y a attaché la Seigneurie de Baupré, ce qu'un Arrêt du Conseil d'Etat confirma en accordant au Seminaire dans ce temps les dixmes de toutes les Cures. Les pensions de quelques Ecclesiastiques, & le revenu des Chanoines qui vivent en commun contribuent aussi à la subsistance. Ils ont quatre

vingt Pensionnaires qui vont au College des Jesuites. Leurs habits sont uniformes, ayant un capot bleu à la Canadienne, sur lequel il y a un passe-poil blanc, d'étofe.

Les caves sont d'une grande beauté. On diroit en hiver que ce seroit un jardin où toutes les legumes sont par ordre comme dans un potager.

Permettez moi, Madame, que je fasse ici une petite disgression qui vous donnera une idée de la vertu & du zéle Apostolique de ces Ecclesiastiques qui ont porté l'Evangile à plus de six cens lieuës d'ici.

Nous aprîmes avec plaisir, il y a un an, le progrés que fit Mr. de Montigni Grand-Vicaire de Monsieur l'Evêque de Quebec dans le Missisipi, par tous les soins qu'il se donna à y publier l'Evangile. Il a visité insensiblement ce fleuve en trés-peu de temps, jusques à l'embouchure où il a trouvé le Fort de Maurepas. Nous ne voyons point de François aprés Monsieur de la Sale qui ait fait cette découverte si heureusement, au travers de tant de nations qui y sont établies. Tout y est en guerre. Quelques nations commencent cependant à vivre en bonne intelligence par son entremise.

Ces peuples comprennent assez que la

paix est un moyen pour vivre plus heureux, & que pour acquerir cette tranquilité il faut quelquefois calmer les justes ressentimens que l'on peut avoir contre son ennemi pour qu'il donne une satisfaction qui ôte tout ombrage.

Depuis qu'ils ont apris qu'il y a un nouvel établissement François au bas du fleuve d'où ils peuvent tirer plusieurs avantages, ils ne respirent que les occasions d'y pouvoir aller; mais les Natchets qui ont guerre avec quantité de nations du haut du fleuve, sont un grand obstacle pour en permettre le commerce.

La passion qu'ils ont d'être instruits des Misteres de notre Religion a dissipé leurs partis contre les Tonicas, les Taensas, & plusieurs autres nations, dans l'esperance qu'ils ont que ce Missionnaire doit passer une partie de l'année chez eux. Il se chargea d'assurer ces peuples de leur part, qu'ils vouloient vivre d'orénavant dans une parfaite union.

Cette Nation est la plus nombreuse du fleuve.

Elle habite des côteaux qui ne sont jamais inondez.

Le Missisipi a cela d'incommode, qu'il se déborde fort loin dans les terres.

Les Natchets executerent leur parole

trois jours aprés qu'il fut arrivé chez les Taenſas, auſquels ils envoyerent des Députez que l'on reçût avec tout l'acueil poſſible. On les conduiſit avec ceremonie vis-à-vis la porte du Temple où le Grand Chef & les principaux de la Nation les reçûrent. Ils preſenterent au Temple ſix robes de Rats muſquez bien travaillées.

Un ancien qui étoit comme le Grand Prêtre, harangua à l'entrée ſur une petite hauteur, adreſſant la parole à l'Eſprit, & exhortant les deux Nations à oublier le paſſé & à vivre dans une paix inviolable.

Quoique les Sauvages de l'Amerique Septentrionale, vivent ſans culte & ſans aucune forme de Religion, ceux-ci ont des mœurs & des maximes qui les diſtinguent des autres. Ils ont des Temples dans leſquels ils entretiennent un feu perpetuel qui eſt conſacré à l'Eſprit. Ils en reconnoiſſent pluſieurs ; mais ils adorent particulierement celui qui préſide à la nature.

Les Etrangers ne leur font point de preſens un peu conſiderables qu'ils ne les portent en même temps au Temple ; avec beaucoup de reſpect, comme un hommage qu'ils rendent à l'Eſprit.

On les reçoit pour lors avec des ceremonies, ſe tournant du côté du Temple, levant les mains au Ciel, ſe les mettant ſur

la tête, & regardant les quatre coins du monde. Lors qu'ils viennent chez eux pour y traiter d'affaire ils vont au Temple où tout ce qu'ils offrent est distribué à la Nation devant la porte. Il n'y a que ceux qui en ont le soin qui osent y entrer, ayant cette opinion ridicule, que si quelqu'autre y entroit, il mouroit. On y voit des figures d'hommes & d'animaux en relief assez mal travaillées, & plusieurs caisses d'os des Chefs les plus considerables.

Ils croyent que l'on se trouve aprés la mort dans un païs fort éloigné, ils mettent pour cet éfet dans le Tombeau du défunt tout ce qu'il avoit de plus précieux. Les parens & les amis y contribuent aussi par un petit nombre de corbeilles pleines de farine, afin qu'elle lui puisse servir dans son voyage.

Les Natchets & les Taensas ont une Loi bien cruelle. Lorsque le Grand Chef meurt, plusieurs se font un principe de Religion de mourir avec lui; mais lorsque le nombre n'est pas suffisant, on porte un present à une famille qui se fait un honneur d'y envoyer quelques-uns qui ne font aucune difficulté de sacrifier leur vie.

Il y a trois à quatre ans que trente Natchets souffrirent la mort pour acompagner leur Chef.

On leur casse la tête à coups de haches, aprés qu'ils ont fait brûler une certaine racine dont nous ne connoissons pas encore la proprieté, ou bien ils permettent qu'on les étrangle.

Quoique ce Chef ne soit pas tout-à-fait absolu, on a cependant pour lui une grande veneration. Les femmes & les enfans n'osent entrer dans sa cabane, les anciens & les plus considerables ayant seuls ce privilege.

On n'aproche de son lit que de loin, & personne ne prend la liberté de passer entre ce Chef & un flambeau de canne qu'on y allume tous les soirs.

Le Village où il demeure s'assemble au temps des semences & de la recolte pour travailler sur ses terres. On commence d'abord par une danse generale, chacun contribuant ensuite à un festin solemnel, aprés lequel c'est à qui lui rendra ses services.

J'ai peur, Madame, de m'engager dans un trop grand détail des mœurs de ces peuples, qui m'éloigneroit insensiblement de mon sujet.

Revenons à Quebec. Je vous dirai, Madame, que le Château est sur le bord d'une grande côte, escarpée de trente toises. Il est irregulier dans sa fortification,

ayant deux Baſtions du côté de la Ville, ſans aucun foſſé. La maiſon du Gouverneur general eſt de cent vingt pieds de long, au devant de laquelle eſt une terraſſe de quatre-vingt pieds qui a la vûë ſur la baſſe Ville & ſur le canal. Ce bâtiment eſt fort agreable tant pour ſes dedans que pour ſes dehors, à cauſe des Pavillons qui forment des avants & arriere corps. Il eſt à deux étages, il y manque encore un Pavillon de trente-trois pieds de long.

Il y a une batterie de vingt-deux embraſures à côté de cette maiſon, partie dans l'enceinte & partie au dehors, qui commande la baſſe Ville & le fleuve. A quatre cens pas au deſſus eſt le Cap au diamant de quatre-vingt toiſes de haut, ſur lequel eſt une Redoute qui commande le Fort, la haute Ville & toute la campagne.

Ce Cap eſt rempli de Diamans dans ſes rochers. Il y en a d'aſſez beaux, & s'ils avoient la fermeté du vrai Diamant on s'y tromperoit aiſément. Au deſſous du Cap, en tirant au Nord-Oüeſt à l'extrémité de la haute Ville, eſt un Cavalier revêtu de pierre, ſur lequel on peut mettre pluſieurs pieces de canon, qui commandent la campagne, dans le milieu duquel eſt un moulin : On a fait un nouveau Baſtion qui met la Ville à l'abri de l'inſulte des ennemis.

Le Gouverneur general à douze mille francs d'apointement, trois mille en qualité de Gouverneur particulier, & autant pour le fret de ses provisions qu'il fait venir de France.

Il a huit mille sept cens quarante-huit livres pour sa compagnie des gardes, composée d'un Capitaine, d'un Lieutenant, d'un Cornette, & de dix sept Carabins.

La garnison du Château que les Fermiers du Canada entretiennent est composée de deux Sergents & de vingt-cinq Soldats. Ils ont trois mille sept cens soixante & dix livres, & quatre cens quatre-vingt livres pour leur bois & leurs souliers.

On compte onze Gouverneurs generaux, depuis l'établissement de la Colonie, parmi lesquels Mr. le Comte de Frontenac a gouverné l'espace de vingt ans. Il étoit l'amour & les délices de la Nouvelle France, la terreur des Iroquois & le pere des Nations Sauvages aliées des François. Il déclara la guerre à la Nouvelle Angleterre de la part du Roi en 1689. Il soutint le siege de Quebec en 1690. contre toutes les forces des Anglois. Corlard petite Ville de la Nouvelle York fut emportée d'emblée par ses ordres, dans laquelle on épargna une quarantaine d'Iroquois. Cette Nation ne reconnût point ce

bienfait. Elle ſe joignit dans la ſuite aux Anglois ; mais il leur fit connoître que les ayant voulu conſiderer comme ſes amis, il pouvoit, quand il voudroit, leur faire reſſentir la force de ſes armes. En effet, le fort des Aniés, une des cinq nations Iroquoiſes, fut pris d'aſſaut en 1693. dans lequel on prit trois cens de leurs Guerriers.

Il alla en 1694. attaquer en perſonne à l'âge de 74. ans les Onnontagués qui ſont de la même Nation, où il porta le fer & le feu ; & quelques réſolus qu'ils fuſſent de ſe défendre juſques à la mort, ayant envoyé tous leurs vieillards & les femmes dans la profondeur des bois, ils furent contraints d'abandonner leur Fort plûtôt que de haſarder une défenſe incertaine, leurs campagnes de bled d'Inde furent brulées : ce qui leur cauſa une grande famine. Les Onneyoüts eurent en même-temps un pareil ſort. Il les a obligez de le reconnoître pour leur Pere dans toutes les Ambaſſades où ils ſont venus lui demander la Paix ; mais dans le temps qu'il alloit la conclure il mourut. La nouvelle de ſa mort ſe répandit auſſi-tôt chez eux. Il fut ſenſiblement regreté. Tout ce que je peux vous en dire, Madame, eſt que la Nouvelle France a fait en lui une trés grande perte. On reconnut quelques jours avant

ſa mort où l'on eſtime les choſes quand elles ſont prêtes de finir, & où l'on commence à les mieux voir lors qu'on les va perdre, combien le Canada avoit d'amour & de tendreſſe pour lui. Ce n'étoit que larmes. On n'entendoit de toutes parts que des loüanges que l'on donnoit à ſa vertu & à ſes belles actions; de ſorte qu'il pouvoit déja joüir de ſa réputation & de ſa gloire, & goûter comme par avance les favorables jugemens qu'on devoit faire de lui aprés ſa mort. L'Etat Eccleſiaſtique l'honoroit pour ſa pieté, & la nobleſſe l'eſtimoit pour ſa valeur. Le Marchand le reſpectoit pour ſon équité, & le peuple l'aimoit pour ſa bonté.

Le Convent des Recolets eſt tout vis-à-vis le Château. Leur Egliſe eſt belle. Elle eſt entourée en dedans d'une boiſſûre de noyer de huit à dix pieds de haut. Le tableau du Maître-hôtel eſt un Chriſt que l'on décend de la Croix fait par le fameux frere Luc qui y demeuroit pour lors. La maiſon eſt bien bâtie. Le cloître eſt trés-beau, tout vitré avec les armes de pluſieurs particuliers. Il y manque encor quelque corps de logis. La Nouvelle France leur a obligation de l'établiſſement de la Foi. Leurs premiers Miſſionnaires ſe ſont rendus recommandables par tous les

travaux Apoſtoliques auſquels ils ſe ſont occupez. Que de peines & de miſeres n'ont-ils pas ſouffert parmi cinquante Nations barbares qu'ils ont conduits inſenſiblement à la connoiſſance du vrai Dieu. A meſure que l'Eſprit du Seigneur ſe répandoit dans les cœurs de ces peuples, ils les voyoient venir en foule ſe jetter à leurs pieds pour être inſtruits des veritez qu'ils avoient ignorées juſques alors. Leurs Capitaines en tête venoient demander le Baptême, & le recevoient avec leurs Enfans. Cette ferveur augmentant de jour en jour paroiſſoit comme effacer celle de nos François. Des Villages entiers s'atachoient avec aplication à toutes les regles & aux exercices de pieté que ces zelez Miſſionnaires leur preſcrivoient. On voyoit en certains endroits des Chefs prépoſez aux prieres, aux conferences, & aux affaires de notre Religion.

Il ſe trouvoit même des Neophites qui déclamoient contre les vices & les dereglemens par des diſcours pleins de zele.

On s'eſt accoûtumé d'abord à leurs manieres barbares, & par ce moyen on les a humaniſez inſenſiblement. Le grand deſintereſſement qu'ils remarquoient dans les Miſſionaires leur faiſoit connoître que ils n'enviſageoient que leur bien & leur

salut. Ce seul endroit les toucha vivement parce qu'ils faisoient un juste discernement de leur vertu, par l'empressement qu'ils remarquoient dans les François qui ne s'embarassoient que du commerce de leurs Pelleteries. A mesure qu'ils dévelopoient les nuages où ils étoient ensevelis, ils trouvoient qu'ils n'étoient pas de veritables hommes : Et aprés avoir connu dans la suite des années le veritable caractere des François ; ils ont tâché de les imiter dans toutes leurs manieres.

Nous ne voyons pas presentement que les Recolets ayent des Missions chez les Sauvages. Ils s'occupent au dedans du païs où ils font les fonctions de Curez dans les Paroisses de la campagne.

Les Jesuites qui vinrent en 1665. partagerent avec eux les travaux Apostoliques. La moisson devint pour lors plus grande. Ils trouverent beaucoup de difficultez à passer en Canada, par tous les obstacles que leur fit Monsieur de Caën directeur de la Compagnie qui étoit de la Religion.

Mais Mr. de Ventadour à qui Mr. de Montmorenci son oncle avoit cedé le titre de Viceroi de ce païs, obtint l'agrément de Loüis XIII. en leur faveur, & la Compagnie qui vit bien qu'on la contraindroit d'y donner les mains, consentit de bonne

grace en leur établissement, étant obligez neanmoins d'entretenir toûjours le même nombre de Recolets.

Les Peres Lallemand, Macé & Brebeuf furent choisis par le Pere Noirot Provincial de Paris pour être les Coadjuteurs spirituels, & les freres Buret & Charton pour les Coadjuteurs temporels. Mr. de Caën qui vint en Canada leur suscita beaucoup de traverses.

Les Peres Recolets les reçûrent chez eux pendant deux ans, où ils n'avoient qu'un même esprit, & ne faisoient qu'un même corps, jusques à ce que leurs affaires de France pûssent être reglées. Ils travaillerent de concert dans les commencemens. Le Pere Joseph de la Roche-d'Allion Recolet, de la maison du Dulude & le Pere Brebeuf, furent destinez pour la Mission des Hurons qui est à trois cens lieues au-dessus de Quebec.

L'Evangile commençoit à fleurir, & la Colonie augmentoit, mais le nombre d'Huguenots qui y étoient pour lors auroit fait un grand tort à la Religion, si le Pere Joseph le Caron Recolet, n'eut fait tous ses efforts en France pour faire mettre un Catholique à la place du Directeur de la Compagnie, qui obligeoit les Catholiques d'assister à leurs prieres,

La tranquilité devint un peu plus grande dans le centre du païs, lorsque Mr. de Caën fut rapellé. L'acroissement de la Foi n'étoit plus si travaillé par des gens qui ont coûtume de tourner en ridicule les Ministres de nos saints Misteres, mais lorsque les Jesuites arriverent en la Nouvelle France, ils devinrent une pierre d'achopement aux Religionnaires. Il étoit du bien de la Colonie que ces Peres fussent sedentaires, afin d'avoir lieu, à mesure qu'elle augmenteroit, de fournir des sujets aux Missions éloignées, & de contribuër à l'éducation des familles.

Je trouve, Madame, que leur conduite fut tout-à-fait judicieuse, lors qu'ils freterent un petit bâtiment dans lequel ils firent embarquer vingt ouvriers de métier pour faire un établissement solide. Les Peres Noirot & de la Nouë, vinrent en même temps prendre part aux travaux de leurs premiers Missionnaires. La maison qu'ils ont presentement est à la haute Ville. Le College a été fondé par le Pere Gamache qui fit present de vingt mil écus. L'Eglise est fort propre. Le platfond est en compartimens de plusieurs quadres, remplis de plusieurs figures & ornemens qui font une belle symetrie. Le jardin est grand, accompagné d'un petit bois de

haute futaye, où il y a une trés-belle avenuë.

Ils enseignent les Humanitez, la Philosophie, & la Theologie; ils ont porté l'Evangile à plus de huit cens lieuës de Quebec. Ils ont sçû dompter la ferocité des Iroquois; les Peres Lallemant, Brebeuf, & de la Noüe ont versé leur sang les premiers chez ces Infidelles: Les deux premiers furent brûlez & rôtis à petit feu, & souffrirent tout ce que la rage & la fureur pouvoient inspirer, & l'on fit mourir celui-ci de froid. Je ne parle point de plusieurs autres de cette Societé, qui étant venus dans la suite en Canada s'estimerent trés heureux de suivre les mêmes traces de ces premiers Apôtres.

Quelques traverses qu'ils ayent rencontrées dans cette penible & dangereuse Mission, ils ont cependant trouvé le secret de soûmettre une partie de cette feroce Nation, sous le joug du Seigneur par la belle Mission qu'ils ont formée au Saut saint Loüis, proche l'Isle de Montreal, où ils ont assemblé plus de mille Iroquois qui composent un beau Village. Ils sont presentement plus de cinquante Religieux dans toute la Nouvelle France. On compte treize Missions éloignées, & ils ont penetré jusques au bas du Missisipi, à

plus de six cens lieuës de Quebec.

Quoique la derniere Guerre que nous ayons eû avec les Iroquois pendant douze ans, ait interrompu le cours des projets qu'ils avoient formé pour le parfait établissement du Christianisme, chez ces Sauvages, ils n'ont pas laissé de demander dans les dernieres Ambassades un de ces Religieux, pour être le mediateur de la Paix. Le Pere Bruyas fut en 1700. à Onnontagué, où il renversa tout ce que vouloit faire le Deputé du Comte de Bellomont, Gouverneur general de la Nouvelle Angleterre, contre l'alliance que les cinq Nations negocioient avec nous, & il ramena une partie de nos Esclaves.

Si les Religieux qui se sont établis dans la Nouvelle France n'ont envisagé que le bien public & la gloire de Dieu, les Hôpitalieres qui vinrent en 1639. travaillerent aussi de leur côté à tout ce qui pouvoit contribuër au soulagement des peuples, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

Dans quelle admiration n'étoient-ils pas de voir d'un côté des hommes qui se sacrifioient uniquement pour leur salut, & de l'autre des filles dont la charité leur faisoit abandonner leur Patrie & traverser les Mers pour venir prendre soin de leur

santé. Les travaux Apostoliques de ces Religieux les faisoient quelquefois rentrer en eux-mêmes, ils ne pouvoient comprendre comment ils avoient pû être jusques alors dans l'ignorance du vrai Dieu, eux qui se croyoient les veritables hommes, & les veilles & les fatigues de ces saintes Religieuses dans un païs si oposé aux douceurs de la vie, les touchoient sensiblement.

Ces premieres Filles n'étoient pas venuës seulement pour y exercer le droit d'hospitalité, & pour le soulagement des malades; mais aussi pour instruire les femmes & les filles Sauvages. Il est vrai que l'on s'imaginoit en France qu'il n'y avoit qu'à *cabaner* dans les bois auprés des Sauvages. C'étoit à la verité l'intention de leur Illustre Fondatrice.

Elles le firent en effet. Madame la Duchesse d'Aiguillon, soûtenuë du credit de Mr. le Cardinal de Richelieu son oncle, voulant contribuër au bonheur & à la felicité de ce nouveau monde, tira de la maison de Dieppe trois Hôpitalieres Professes de Cœur, avec l'agréement de Mr. l'Archevêque de Roüen. Elle leur fit un fond de soixante mil francs sur les carosses d'Orleans. La compagnie leur accorda une concession de terre en 1637, on

commença à bâtir en 1638. une petite maison à sainte Marie, un peu au dessus de Quebec, & on jetta dans la même année les fondemens de leur maison dans cette Capitale. Elles arriverent en 1639. avec des provisions pour deux ans. La petite verole qui se mit la même année parmi les Sauvages, leur donna bien de l'occupation. Les maladies ayant cessé les Sauvages s'établirent à une lieuë au-dessus de Quebec, sur le bord du Fleuve. Les Hôpitalieres, qui n'étoient venuës que pour eux se trouverent obligées de ne les pas abandonner. Elles y firent un petit établissement en 1640. afin d'en être plus à portée; & en cas qu'il ne pût subsister, elles résolurent d'en faire une metairie. Le feu prit malheureusement la même année chez les Jesuites, qui brûla la maison & l'Eglise. Ces Dames leur cederent leur maison de Quebec, parce que les Jesuites faisant les fonctions de Curez, les François auroient eu de la peine à se passer d'eux. Elles allerent à saint Michel en attendant qu'elles pûssent accommoder leur maison de Silleri, & elles se trouverent ensuite au milieu des *Cabanes* des Sauvages.

Que des personnes qui ont méprisé le monde, ont de consolation, Madame,

quand elles ſe voyent dans une telle ſituation.

La vie molle & oiſive des gens du ſiecle, faiſoit ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit de ces Filles, qu'elles goûtoient avec beaucoup de plaiſir toutes les amertumes attachées à leur emploi & à leur maniere de vivre.

Abandonner une des bonnes Villes du Royaume, où elles avoient toutes les commoditez convenables à leur état, pour aller en Canada habiter les bois dans une petite maiſon couverte d'écorce d'arbres, expoſée à un froid extrême & y manquer de toutes choſes, c'étoit faire un grand ſacrifice.

Ces ſaintes Filles l'ont fait genereuſement.

Je ne vous parlerai point, Madame, des ſoins qu'elles prenoient des malades qu'elles avoient chez elles, & qui étoient dans les cabanes voiſines. Elles demeurerent quatre ans dans cette ſolitude; mais les irruptions continuelles que les Iroquois faiſoient ſur les Algonkins les obligerent à la ſollicitation de ceux-ci de ſe retirer à Quebec, ne voulant pas ſouffrir qu'elles devinſſent leurs victimes; de ſorte qu'elles revinrent à Quebec en 1645.

Elles s'y établirent avec le ſecours de

Madame d'Aiguillon. Elles donnerent aſile l'eſpace de treize jours aux Urſelines, dont la maiſon fut brûlée. Le Regiment de Carignan-Salieres qui arriva en 1665, donna lieu à l'Hôtel Dieu de faire paroître ſon zéle avec d'autant plus d'empreſſement que les Sauvages commencerent à diminuër par les Guerres continuelles que les Iroquois avoient contre eux, & par les maladies qui en avoient beaucoup détruit; ce qui fit que les Hôpitalieres s'attacherent à la Colonie d'une maniere plus particuliere.

Ce Regiment ne laiſſa pas de leur être à charge, il y entra chez elles tout d'un coup deux cens malades qui avoient le Scorbut. Leur bâtiment étoit ſi petit, qu'on les mettoit dans le portail & aux greniers. Monſieur Talon qui étoit Intendant fort ſatisfait du zéle & des ſoins de ces Religieuſes, écrivoit en leur faveur à la Cour qui leur accorda trois mil livres de rente. Les dépenſes augmenterent cependant de plus en plus. Monſieur Talon toûjours porté d'inclination pour elles, entra tout-à-fait dans leurs interêts. Il leur prêta douze mille francs des deniers du Roi pour faire une grande ſale qu'il prit le ſoin lui-même de faire bâtir. Voici ce que l'on mit ſur la premiere pierre de ſes fondemens.

C'EST

En l'an depuis l'Incarnation de M. DC. LXXII. *En memoire & à l'honneur du* SANG PRECIEUX *que Jesus-Christ versa pour nous*.

E T

Pour plaire à sa SAINTE MERE, *la Mere de Misericorde.*

QUE SOUS

Le Pontificat de Clement X. & le Régne de l'Invincible & du Pacifique Monarque Loüis XIV. Roi Trés-Chrétien.

Avec la joye & la Benediction de Messire François de Laval, premier Evêque du Canada.

Pendant la Superiorité de la Reverende Mere Renée de la Nativité, & la felicitation de ses Filles.

Au bruit des aplaudissemens de toute la Colonie.

Et par les soins infatiguables de Messire Jean Talon Intendant pour le Roi, des Finances, Justice & Police de la Nouvelle France.

Vû l'acroissement qu'il plaisoit à Dieu de donner au nombre des Malades, aussi-bien qu'à celui des Habitans, on a vû ajoûter ce nouveau logement à l'Hôtel-Dieu, par une continuation de Charitez de sa celebre Fondatrice la Mere des Canadiens.

Et l'ame de ce Nouveau Monde l'Illustre Marie de Vignerot Duchesse d'Aiguillon, & la trés-digne Niéce du Grand, du Pieux, & l'Incomparable Ministre d'immortelle memoire l'Eminentissime Cardinal Armand Duc de Richelieu, ausquels soit honneur & salut éternel.

Monsieur Talon voyant que les Hôpitalieres n'étoient pas en état de rembourser une somme si considerable, trouva le moyen de leur procurer encore trois autres mille livres de rente, dont il en retenoit une partie pour faire le remboursement des douze mille francs.

Les mille écus que Madame d'Aiguillon leur faisoit tenir tous les ans, étoient destinez pour la subsistance de la Communauté, & pour l'entretien des Sauvages. Elles s'épargnoient tellement sur leur necessaire, que quand elles avoient une femme Sauvage elles nourrissoient en même temps toute sa famille, ce quelles pratiquent encore aujourd'hui avec une grande charité, quoi qu'elles en soient fort incommodées.

Cette illustre Fondatrice qui connoissoit la rigueur du païs ne vouloit pas que ces Filles se negligeassent si fort; elle pria Monsieur l'Evêque de leur commander en vertu d'obeïssance de séparer les terres

qu'elles avoient pû acquerir, les meubles & la rente de France, afin que le bien des pauvres ne fut point confondu dans la suite avec celui des Religieuses, & que l'on vit par là, la dépense que l'on feroit pour les Malades, & qu'ayant leur bien à part elles ne se privassent pas tout-à-fait elles-mêmes des secours necessaires à la vie.

La rente de mille écus n'est plus qu'à deux mille francs. Les Fermiers de la Nouvelle France leur payent depuis trois ans ce que Sa Majesté leur avoit accordé. Elle leur fait encore la grace de leur donner mille franc sur le Tresorier general de la Marine. Elles ont fait plusieurs pertes sur mer. La grande économie les soûtient. Le nombre des malades qui entrent chez elles est considerable. Il est survenu depuis quelques années des maladies populaires, qui ont fait perir bien du monde. L'on y compte ordinairement tous les ans vingt & une mille journées de malades.

Elles ont presentement un trés-beau Bâtiment de pierre de taille, accompagné de deux Pavillons, qui coûte environ quarante-six mille francs; & il en faudroit encore dix mille pour l'achever. Ces Religieuses y ont travaillé elles-mêmes comme des Maneuvres, & les charois ont été faits par leurs domestiques. On a tiré la

pierre des fondemens, ce qui leur a épargné plus de dix mille francs.

Je vous viens de donner, Madame, une idée de l'Etat Ecclesiastique. Vous connoissez quel est le caractere des personnes qui se sont trouvez dans le premier établissement de leurs maisons, chaque Ordre s'est toûjours maintenu dans la pieté & dans la vertu. Les Communautez se sont augmentées à mesure que la Colonie s'est étenduë. Elles ont obtenu des concessions de terre : des Habitans s'y sont établis, & je trouve que l'Etat Ecclesiastique est le mieux partagé.

Le païs s'est policé insensiblement : les Gouverneurs generaux avoient trop d'occupations pour entrer dans le détail des affaires qui pouvoient naître. Sa Majesté créa un Conseil Souverain en 1663. pour pacifier les differens des particuliers, & prendre connoissance des interêts de la Colonie, qui devenoit fleurissante.

Le Palais est à la haute Ville, dans un fond au Nord Oüest ; il consiste dans environ quatre-vingt toises de bâtimens, qui semblent former une petite Ville. L'Intendant y a son apartement, & les Magasins du Roi y ont leur place.

La Chambre du Conseil est assez grande ; il est composé du Gouverneur gene-

nal, de l'Evêque, de l'Intendant, de ſept Conſeillers, d'un Procureur general, & d'un Greffier en Chef. Le Gouverneur general en étoit autrefois le Chef. Son autorité étoit trop abſoluë dans un païs où l'on ne peut avoir des nouvelles de la Cour qu'au bout de dix mois. Quand les Conſeillers ne donnoient pas dans ſon ſens, ou qu'ils s'éloignoient de ſon avis, il les changeoit ou les exiloit: mais la Cour qui eſt ſi ſage & ſi judicieuſe a extrémement borné ſon pouvoir. Il n'eſt que Conſeiller Honoraire, il eſt au haut bout d'une table ronde. Monſieur l'Evêque à ſa droite, qui eſt auſſi Conſeiller Honoraire, & Monſieur l'Intendant à ſa gauche qui fait fonction de Preſident, quoi qu'il n'en ait pas le titre.

Les Conſeillers ſont placez ſelon leur ancienneté; ils entrent tous en épée au Conſeil. Aprés qu'un Conſeiller a fait ſon raport ſur une affaire Civile, le Procureur general donne ſes Concluſions. Quand il s'agit du Criminel il les donne cachetées au Raporteur avant les opinions. L'Intendant recueille les voix commençant par le Raporteur, prend à droit ou à gauche les avis, juſques au Gouverneur general qui dit le ſien, & l'Intendant de même, qui enſuite prononce l'Arrêt.

Le Conſeil nommoit dans ſes commencemens des Commiſſaires, pour prendre connoiſſance des matieres civiles. Il y a preſentement une Prevôté depuis 1677. composée d'un Lieutenant general, d'un Lieutenant particulier, qui eſt auſſi Lieutenant criminel, & d'un Procureur du Roi. Ils vont en épée à leur Aſſemblée. Le rabat & la robe noire ſeroient quelque choſe de trop embarraſſant pour des perſonnes qui peuvent ſe trouver tout d'un coup obligez de ſe batre contre les Iroquois.

En 1695. Mr. Deſchambaux Procureur du Roi de la Juriſdiction de Montreal, commandoit un Bataillon.

Tous les Conſeillers ont cent écus de gage. Le premier a cinq cens francs d'augmentation, & les deux qui le ſuivent ont encore chacun cinquante écus. Le Lieutenant general eſt payé ſur les charges indiſpenſables du païs, par les Fermiers d'Occident. Le Lieutenant particulier a du Roi quatre cens livres, & ſon Procureur cent écus. Ils rendent tous la Juſtice ſans épices. Il n'y a point d'Avocats ni de Procureurs. Chacun plaide ſa cauſe ſoi-même, s'il ne veut avoir recours à des Huiſſiers qui font l'un & l'autre du mieux qu'ils peuvent. Au reſte je ne voi pas qu'il y ait grand Procez dans le païs,

du moins ils ne durent pas long-tems. Il y en a trés-peu pour le commerce, car comme il consiste en Castors, que l'on met au Bureau de la Ferme, dont on tire des Lettres de Change payables en France, les démêlez qui surviennent entre les Habitans, ne sont pas de si grande consequence pour empêcher les Juges de s'appliquer d'ailleurs au Commerce, qui est permis à tout le monde. Les revenus des terres n'étant pas suffisisans pour entretenir leurs Familles. Le païs est trop rude pour y joüir de toutes rles commoditez de la vie.

Le Commerce de la Nouvelle France est en Pelleterie, qui consiste principalement en Castor. Je ne sçaurois vous parler de cet animal qui fait toute la richesse de ce païs, que je n'avouë en même-tems que c'est celui de tous les animaux qui paroît avoir le plus de raisonnement; & je ne sçai ce qu'en penseroient les Carthesiens s'ils avoient vû avec quelle adresse il bâtit sa maison.

Elle est si admirable que l'on reconnoît en lui l'autorité d'un maître absolu, le veritable caractere d'un pere de Fam le, & le genie d'un habile Architecte. Aussi les Sauvages disent que c'est un esprit & non pas un animal. Il juge de la durée de

l'Hiver, & il y pourvoit avec toute la précaution possible.

Les Castors s'assemblent plusieurs ensemble, ordinairement au nombre de neuf. Ils jugent de la bonté de leur établissement par la quantité d'eau qu'ils y trouvent, & ils ont assez de prévoyance pour arrêter le cours des petits torrens, de peur qu'ils ne tarissent pendant l'Eté, & ils y font des Ecluses pour empêcher ou détourner le débordement.

Lors qu'il s'agit de faire la charpente, il y a un Castor qui commande & décide de tout ; c'est lui qui est le premier mobile, & lors que l'arbre qu'ils coupent avec leurs dents est prêt de tomber du côté où il le juge à propos, il fait un cri qui est un signal à tous les autres d'en éviter la chûte. Le travail d'un Charpentier & l'aplication d'un Masson y sont observées avec Art. Les uns taillent les arbres, d'autres font des fondations, & enfoncent les pieux avec autant de force qu'un Cap de mouton. Les autres prenans dulimon avec leur queuë en façon de truelles en font le ciment des murailles, qui se trouvent à l'épreuve des injures du tems.

Leurs maisons sont faites de bois, de jonc & de bouë. Elevées environ six à sept pieds hors la surface de l'eau. Elles ont

trois ou quatre étages. Les planchers sont faits de branches d'arbres, grosses comme le bras, dont ils bouchent le vuide avec de la terre & de la mousse.

Il y a plusieurs ouvertures par lesquelles ils tiennent toûjours leur queuë dans l'eau, car ces animaux sont amphibies.

Leur chambre est toûjours propre. Lorsque les eaux grossissent ils montent à l'étage qui est au-dessus de celui qui est innondé. Leurs provisions qui sont d'écorce de bois de tremble sont la plus grande partie au fond de l'eau.

Quand ils bâtissent sur les rivieres ils font leur bâtiment en demi-cercle, afin de rompre le fil de l'eau, & lors qu'ils bâtissent dans les lacs leurs cabanes sont en rond, & n'ont aucune entrée ni sortie par dehors.

Les Castors s'établissent ordinairement sur les rivieres, les lacs & les ruisseaux. Les Sauvages voulant les prendre dans les rivieres, examinent à peu prés les sorties qu'ils ont de les bien cacher; car c'est un effet de la subtilité du Castor: Ils coupent la glace, afin que l'eau ait son cours, qu'ils entourent de perches & de pieux pour les empêcher de passer outre, & laissent au milieu un filet de peaux de quelques bêtes fauves.

Quand les Castors ne passent point par là, les Sauvages jugent qu'ils ont des trous sous terre ; & pour les connoître ils frapent en certains endroits de la glace qui puisse rendre un son clair, aussi-tôt ils y font un creux, & connoissent au mouvement de l'eau que le Castor fait agiter par sa respiration qu'il n'en est pas éloigné, à peu prés comme le mouvement de petites ondes qu'exciteroit une petite pierre que l'on jetteroit dans un étang : le Sauvage dresse des pieux aux environs de cette ouverture un peu au large pour lui faciliter le passage, & y mettre deux petites buchettes de bois qu'il faut de necessité que ce petit mouvement d'eau fasse agiter ; & lors que le Castor arrive le Sauvage le prend par la patte de derriere, ou par la queuë & l'enleve sur la glace, où il lui casse la tête.

Si les Sauvages veulent le prendre dans les lacs ; ils entourent de filets un peu au loin leurs maisons ordinaires, & vont raser celle de la campagne qui est environ à quatre cens pas, (car ceux qui habitent les lacs ont aussi une cabane hors du lac.) celles-ci ne sont point remplies de provisions comme les autres, elles ne leur servent, pour ainsi dire, que pour s'égayer & prendre le bain avec plus de liber-

té. La maison de campagne étant donc abatuë, les Sauvages y jettent quantité de poussiere de bois pouri pour les offusquer lors qu'ils veulent s'enfuïr par ce passage. Cette destruction faite, les Sauvages ravagent la premiere maison, d'où les Castors veulent se sauver, & s'embarassent dans les filets qui sont déja tendus, & d'autres croyant trouver un asile plus assuré, s'enfuyent à leur maison de campagne où ils subissent le même sort.

Enfin lorsque les Sauvages veulent les prendre dans les ruisseaux, ils détruisent leurs chaussées pour les dessecher, le Castor croyant que la violence de l'eau rompt la digue, veut y apporter du remede, pour lors les Sauvages les tuënt à coups de dards & de fléches.

Les Sauvages ne comprenoient pas autrefois comment les François pouvoient venir de si loin chercher avec tant d'empressemens des peaux de Castors, dont les plus usées & les plus sales étoient les plus recherchées. On remarque six especes de ces peaux dont les prix sont differens.

La premiere est le Castor gras d'Hiver. Celui que les Sauvages tuënt dans ce tems a un duvet bien épais & de grands poils. Ils cousent sept à huit peaux ensemble si proprement, que les Ouvrieres de Fran-

ce ont de la peine à coudre des gans avec plus de délicatesse. Ils en font des robes qui leur traînent jusques aux talons. Elles leur servent d'habits. La sueur du corps & leurs mains sales de graisse d'ours qu'ils prennent à pleines mains pour la manger, lesquelles ils essuient à leurs robes, en font tomber les grands poils, & cotonnent insensiblement le duvet qui devient jaune. Cette qualité est la meilleure. Les Chapeliers en font de trés-bons chapeaux, & le Bureau en donne de la livre trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La seconde est le demi-gras d'Hiver. Les Sauvages se trouvant obligez de traiter de ces robes avec les François pour leurs pressans besoins, quoiqu'elles ne soient qu'à demi engraissées, & que le duvet ne commençant qu'à cotonner & le cuir à jaunir. Il faut cependant que la peau soit aussi souple que celle du gras, il coûte trois livres dix-huit sols neuf deniers.

La troisiéme est le gras d'Eté. Ces animaux ont de grands poils pendant cette saison avec trés-peu de duvet. Les Sauvages en font des robes. Il ne vaut qu'une livre dix neuf sols.

La quatriéme est le veule. Les robes sont bien fournies; mais comme les Sau-

vages les ont portées trés peu de tems, à peine le duvet en eſt-il gras. Ils ont la précaution d'en bien aprêter le cuir. Le Bureau en donne autant que du gras d'Hiver.

La cinquiéme eſt le ſec d'Hiver. Celui-ci n'eſt point réduit en robes à cauſe des coups de fuſils & des dards qui ont fait des ouvertures dans la peau. Son cuir eſt fort gros, mal aprêté. Son prix eſt de quarante ſols.

La derniere eſt le Moſcovite. Les Sauvages les prennent en Hiver dans des attrapes à ras de terre. Lors qu'ils voyent que la peau eſt belle, bien grande, & que les poils ſont longs ils en aprêtent le cuir. On fait un grand commerce en Moſcovie de cette eſpece.

Leurs Pelletiers ont l'adreſſe d'en tirer le duvet, ſans emporter le poil, & ces peaux leur ſervent de fourures, même de tapiſſeries. Il vaut un écu la livre.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que l'on a fait toutes ces differences, afin d'obliger les Sauvages d'en traiter le plus qu'ils peuvent de la meilleure qualité.

Ceux qui ont du Caſtor le portent au Bureau de la Ferme, dont le Directeur donne des Lettres de Change payables en France. Il y en a eu en 1700. pour trois

cens trente mille quarante six livres. Le Canada tient presentement la Ferme. Les Fermiers d'Occident & le païs eurent de grandes contestations en 1699. & 1700. sur la diminution du prix des Castors. Il se tint à Quebec plusieurs assemblées, où le Clergé, la Noblesse & le tiers Etat se trouverent, pour representer à Monsieur le Comte de Pontchartrain le tort que causeroit cette diminution à la Nouvelle France. On a beaucoup envisagé la Religion dans cette conjoncture par raport à tant de Nations sauvages nos alliez, qui se soûtiennent dans la Foi par la liaison que nous avons avec eux, qui auroient pû faire commerce avec les Anglois, s'ils n'eussent pas été contens de nous.

Le Sauvage est difficile à manier quand il s'agit de l'interêt. Monsieur le Comte de Pontchartrain a trouvé un milieu dans toutes ces discussions qui est de donner au Canada la forme. Les Canadiens ont établi pour cet effet des Directeurs pour l'administration des affaires. On a obligé ceux qui commercent d'y avoir action selon leurs facultez, & tous ceux qui veulent en être y sont reçûs.

Il y a encore le commerce de peaux d'Orignaux qui étoit autrefois fort considerable. Il y en avoit beaucoup dans le gou-

vernement de Quebec ; mais tout eſt détruit, il faut aller bien avant dans les terres pour en trouver.

L'Orignac eſt de la grandeur du Mulet ; ſa tête lui reſſemble aſſez, il a le col plus long, les jambes fort ſeches, le pied fourchu & le poil gris blanc, ou roux & noir. Il porte ſur la tête un grand bois plat & fourchu en forme de main.

Il y en a qui peſent quelquefois juſques à cent cinquante livres. On tient que ſon pied gauche de derriere guerit du haut mal. Cet animal y eſt ſujet, & lors qu'il le ſent venir, il ſe gratte l'oreille de ce pied juſques à ce qu'il en ſorte du ſang. La chair de l'Orignac eſt plus délicate que celle du Cerf, & n'incommode jamais.

On les prend avec plus de facilité l'Hiver, principalement lors qu'il y a beaucoup de néges ſur terre.

Auſſi-tôt que le Chaſſeur a découvert dans les bois le *ravage* où il s'eſt attaché, (car il a cela de particulier qu'il demeure long tems où il trouve le jet du bois qui a pouſſé la même année) il tâche de le tuër par ſurpriſe ; mais, lorſque l'Orignac l'a éventé, le Chaſſeur le ſuit quelquefois cinq lieuës, la raquete aux pieds. Le verglats qui lui coupe les nerfs, l'accable ſi fort, qu'à la fin le Chaſſeur en vient à bout,

& qu'il le tuë de son fusil, ou à coups de poignard, quand il est enfoncé dans la nége. Le musle est le morceau le plus délicat, & la langue d'un trés-bon goût.

Son ennemi mortel est le Karkajou, qui est beaucoup plus gros qu'un chat. Il guête l'Orignac de dessus un arbre, ou le suit à la course. Lors qu'il le peut joindre il saute sur sa croupe, & se va attacher à son col qu'il entoure de sa queuë, il le mord & lui coupe la veine. Son sang se perdant insensiblement il tombe en défaillance. L'Orignac a beau se frotter contre les arbres, le Karkajou ne quitte jamais prise, à moins que l'Orignac ne se mette à l'eau.

La chasse que le Karkajou & les Renards font ensemble de cet animal est si plaisante que je crois vous faire plaisir de vous dire, Madame, de quelle maniere ils s'y prennent.

Les Renards qui ont le sentiment meilleur que le Karkajou battent le bois à petit bruit pour trouver la piste de l'Orignac. S'ils le voyent couché ou paissant, ils gagnent le large pour trouver l'endroit le plus commode à le faire passer du côté que s'est posté le Karkajou.

Les Renards qui le mettent à vûë au milieu d'eux sont comme deux Epreviers,

pendant qu'un troisiéme qui est derriere l'Orignac jappe tout doucement pour le faire aller du côté du Karkajou : S'il s'en écarte, les autres jappent à leur tour selon le mouvement qu'il fait pour l'engager de se détourner. Ils font ce manége jusques à ce qu'ils l'ayent fait tomber dans l'embuscade du Karkajou qui se jette sur lui.

Je ne vous parle point, Madame, de la menuë pelleterie qui consiste en Martes, Ours, loups de bois, loups cerviers, Renards noirs & argentez. Karkajous, Pécans, Pichious Islinois, dont le commerce va devenir considerable plus que jamais.

Il se pourroit faire d'autre commerce si l'on vouloit s'y apliquer. On y feroit du godron en quantité. Le charbon de terre, le transport des planches de chêne, de sapin, des bois de charpente : la pêche du Saumon, de la moruë & de l'anguille, avec des farines quand les années sont abondantes, auroient un grand cours aux Isles de l'Amerique.

On a fait en 1701. une tentative de la pêche du Marsoüin dans le fleuve à trente lieuës plus bas que Quebec, aux Isles de Kamouraska. Monsieur de Vitré Conseiller du Conseil Souverain de Quebec, sachant qu'une trés-grande quantité de ces

poissons qui sont tous blancs, courent en Eté le harang dans ces quartiers, se persuada que si l'on y tendoit des filets avec un arrangement particulier, il pourroit s'y en prendre. Il forma une Societé de deux Marchands pour en faire les frais. Monsieur le Comte de Pontchartrain qui ne souhaite que l'établissement & l'augmentation des Colonies, leur fit envoyer de Rochefort en 1701. des cordages pour en faire des filets. Mr. de Vitré dressa entre ces Isles & la Terre-Ferme du côté du Sud la longueur de plus d'une demie-lieuë de filets qui formoient differens cheneaux avec une ouverture assez grande pour y laisser entrer les Marsoüins. Ceux ci fort avide du harang n'y étoient pas plûtôt, que des Canoteurs tout prêts tiroient une corde qui bouchoit ce passage.

Les Marsoüins qui avoient un champ assez vaste ne s'embarassoient pas pendant que la marée montoit, s'amusant aux harangs quand il s'y en trouvoit; mais lors qu'elle diminuoit à un certain point, on leur remarquoit un mouvement & une agitation qui leur faisoit jetter des mugissemens. Plus la marée décendoit basse, plus ils paroissoient inquietez. Ils avoient beau aller de côté & d'autre, ils ne trouvoient rien qui les arrêta: mais dés-lors que

que la matée étoit ſur ſa fin, ils ſe ramaſſoient tous comme un troupeau de moutons, & échoüoient pêle-mêle l'un ſur l'autre. Monſieur de Vitré les envoyoit égorger, & les faiſoit traîner, porter, ou remorquer à la marée montante quand ils étoient trop gros. Tels peſoient trois milliers. Il en a fait des Hüiles qui ſeront d'un trés bon uſage pour les Vaiſſeaux. On en fait des Fritures, & on a trouvé le ſecret de tanner les Peaux & de les paſſer en Maroquin. La Peau du Marſoüin eſt tendre comme du lard; elle a un limon d'un pouce d'épais que l'on gratte; elle devient comme un cuir tranſparent: les Taneurs les rendent minces ou épaiſſes ſelon l'aprêt qu'ils veulent y donner. On en peut faire des Hauts-de-chauſſes, des Veſtes trés déliées, & à l'épreuve du piſtolet, & on en pourra faire des Imperiales de Caroſſe, car il y en à de dix-huit pieds de long ſur neuf de large. Une petite Baleine dérangea cette Pêche qui promettoit beaucoup. Elle s'entortilla dans plus de quarante braſſes de filets qu'elle entraîna avec elle. On l'a trouva échoüée dans cet équipage à ſept lieuës de là. Elle étoit fort maigre.

On pourra tenter dans la ſuite la Pêche de la Baleine, qui eſt extrémement abon-

dante dans le fleuve : il y aura dequoi occuper toute la jeunesse du Canada, & j'estimerois ce commerce le plus considerable de toute l'Ameriquc Septentrionale. On le feroit sans beaucoup de peine & à peu de frais. Quand une chaloupe auroit pris sa Baleine elle l'emmeneroit à terre, où l'on en composeroit les huiles : on épargneroit un bâtiment & un grand équipage à entretenir. Si les Basques qui avoient commencé cette Pêche dans le fleuve ne s'étoient pas amusez à enlever secretement toutes les Pelleteries de Tadousac & des environs, ils ne s'en seroient pas vûs privez comme ils le sont presentement.

Le commerce des Marchandises n'est pas exrrémement considerable ; il n'est bon qu'à de petits Marchands forains qui aportent ou font venir tous les ans des Marchandises de France pour sept à huit mille francs. Quiconque en aporteroit pour vingt mille francs il auroit de la peine à faire la vente la même année. Il y à cependant quelques Marchands particuliers qui ne laissent pas de faire un grand debit. On est beaucoup ménager car on cherche le solide. Le vin & l'eau de vie se debitent avec plus de facilité que tout autre chose.

Le temps où le commerce roule le plus à Quebec est aux mois d'Août, Septembre & Octobre, que les vaisseaux arrivent de France. Il se fait une Foire dans la basse Ville ; toutes les Boutiques & les Magasins étalent leurs Marchandises. Ce ne sont qu'empressemens de part & d'autre pour se défaire de ses éfets, où pour avoir bon marché. On y voit sur la fin d'Octobre les habitans des campagnes que l'on apelleroit Païsans en tout autre lieu que le Canada, qui viennent faire leurs empletes. Chacun tâche de régler ses affaires avant la *Partance* des Vaisseaux, qui veulent profiter de la belle Saison pour éviter un coup de vent de Nord Est, qui vient quelques jours devant où aprés la Toussaints. Lors qu'ils different leur départ jusqu'au mois de Novembre, ils courent risque de rencontrer des glaces dans le fleuve.

La Rade qui se trouve tout à coup sans vaisseaux à quelque chose de triste. Tout est mort, pour ainsi dire, & nous sommes à peu prés comme les fourmis, ne songeant plus qu'à faire nos provisions pour l'Hiver, qui est fort long. On à la précaution dés la fin de Septembre de saler des herbes pour le potage. On arrange les salades & les legumes dans les caves, qui sont comme autant de petits Jardins pota-

gers. On se munit selon la portée de son ménage de viande de boucherie, de volailles & de gibier; qui étant gelées se conservent tout l'Hiver. La nége qui paroît sur terre dés le quinziéme Octobre vient à force dans le mois de Novembre. Il n'y à pour lors plus de commerce, & la plûpart des boutiques sont fermées. On est donc chez soi comme dans une taniere, jusques à ce qu'il y ait beaucoup de néges sur terre. Quand elle commence à s'endurcir on n'est plus si sedentaire : les carioles commençent à rouler. Une cariole est une espece de petit carosse coupé par le milieu, & posée au lieu de roues sur deux pieces de bois, dont les bouts sont recourbez pour glisser plus aisement sur la nége & sur les glaces. Ces sortes de Voitures sont trés commodes, on les embellit de Peintures & d'Armoiries : il seroit impossible d'aller autrement en carosse à cause de la quantité de nége.

Le temps de l'Avent se passe avec beaucoup de pieté. On se donne le premier jour de l'an des marques reciproques d'une amitié qui paroît si étroite, que c'est à qui se préviendra. C'est un mouvement si grand des gens de pied & des carioles pendant huit jours, qu'il semble que tout est en trouble. On passe la reste du temps

fort agreablement jusques au Carême. La joye & le plaisir y régnoient il y a quelques années : On ne laisse pas de donner des repas magnifiques ; il y en a qui se font avec ceremonie & beaucoup de circonspection, où l'on choisit les personnes selon leur condition. On prie un jour les femmes d'Officiers avec leurs Maris, les Conseillers un autre, & la Bourgeoisie y tient son rang. Les personnes du sexe de ce dernier Etat ont des manieres bien differentes de celles de nos Bourgeoises de Paris & de nos Provinciales. On parle ici parfaitement bien, sans mauvais accent. Quoi qu'il y ait un mélange de presque toutes les Provinces de France, on ne sauroit distinguer le parler d'aucune dans les Canadiennes. Elles ont de l'esprit, de la délicatesse, de la voix, & beaucoup de disposition à danser.

Comme elles sont sages naturellement elles ne s'amusent gueres à la bagatelle ; mais quand elles entreprennent un Amant, il lui est difficile de n'en pas venir à l'himenée.

Le Carême est difficile à passer ; les mois de Février & de Mars étant la saison la plus rude de l'année : le froid est pour ors excessif, le temps neanmoins est beau & le Ciel trés pur ; l'Hiver à cela de par-

ticulier qu'il y a très peu de broüillards; ce qui fait que l'on s'y porte bien. On se fait ici au froid comme à toutes choses, sans que l'on se charge trop de hardes, les hommes sont la pluspart du temps tout déboutonnez. Quand on ne void qu'un à deux pieds de nége sur terre on dit que l'Hiver est trés doux : il y en a ordinairement cinq à six, du moins dans les bois. Je ne vous parle point de certains endroits ou des tourbillons en assemblent une si grande quantité qu'on ne pourroit s'en tirer si l'on s'y engageoit : la chasse est alors plus abondante, on y prend plus de Martes, de Renards, & d'autres Pelleteries : il y nége au mois de Mai. Le fleuve devant Quebec est d'un grand quart de lieuë de large, gêle presque toutes les années malgré le flux & reflux, il ne charie qu'à la fin d'Avril.

La longue durée de la nége fait que l'on ne commence les semences du bled & des autres grains qu'au mois de Mai, cela n'empêche pas que l'on ne fasse la recolte en Août & Septembre. Cette abondance de nége est comme un fumier, qui engraisse & échauffe la terre.

Si l'Hiver est rude, l'Eté qui ne dure pour ainsi dire que Juin & Juillet, n'est pas moins insuportable ; les chaleurs y

ſont exceſſives, & je trouve qu'elles ſont beaucoup plus grandes qu'aux Iſles de l'Amerique : le froid vient donc tout à coup & le chaud de même. On ne s'aperçoit point du Printemps qui ramene inſenſiblement les beaux jours : le dégel vient ſans qu'on s'en aperçoive, & nous n'avons point de ces Deluges comme à Paris. J'y ai vû des gelées ſi fortes les premiers jours d'Août, qu'il ſeroit difficile d'en voir en France à la Touſſaints de plus cuiſantes : elles paſſent & la grande chaleur revient auſſi-tôt. Le tonnerre eſt frequent en Eté, le bruit en eſt ſourd, & il tombe preſque toutes les fois qu'on l'entend. J'ai remarqué que celui qui ſe forme aux Iſles fait un furieux fracas dans l'air, ſans beaucoup d'éfets, parce qu'il ſe dilate auſſi-tôt; mais celui de Canada ſe forme par un temps extrémement couvert, & qu'il n'y a pas un ſoufle de vent ſur terre, alors on ne ſait, pour ainſi dire, où donner de la tête pour reſpirer. C'eſt dans ces momens que les chaleurs ſont inſuportables : les rhûmes, qui ſont plutôt des enroüemens, ſont pour lors à craindre.

Il ne me reſte plus qu'à vous parler, Madame, du reſte du gouvernement de Quebec, en montant le fleuve. On trouve au Nord & Sud des Villages ſur le

bord : il s'étend jusques à l'Echaillon & aux Grondines, à quatorze lieuës au dessus de Quebec, & là commence le gouvernement des Trois-Rivieres. Dans l'espace de ces quatorze lieuës on trouve des deux côtez du fleuve plusieurs Paroisses & quantité de Villages, & des habitations en si grand nombre qu'elles touchent presque toutes les unes aux autres.

La riviere de Jacques Cartier est proche des Grondines, son entrée est remplie de Rochers à fleur d'eau. Je touché un jour à marée basse sur un qui étoit fort pointu. J'étois heureusement dans un canot de bois, & je courus grand risque de me noyer avec deux des plus belles Canadiennes qui se puissent voir. Comme Jacques Cartier tentoit dans ses premieres découvertes tous les plus beaux endroits du fleuve, il y fit malheureusement naufrage, & fut contraint d'y passer un Hiver bien rigoureux.

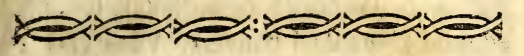
Le Platon sainte Croix est un peu plus haut du côté du Sud ; c'est une langue de terre qui est comme un fer à cheval, de seize arpens de superficie, au pied d'une petite montagne faite en amphitéâtre, sur le sommet de laquelle est un païs plat, où sont des campagnes de bled. Jacques Cartier jetta les yeux sur ce lieu pour en

faire une Ville. La pêche d'Anguilles que l'on y fait, & à Lobinieres, (terre du Lieutenant general, qui est au dessus) au mois de Septembre, est si considerable qu'il n'y a point d'endroits dans le païs où elle soit plus abondante. Elles décendent du lac Ontario, autrement Frontenac, qui est à plus de cent lieuës. Il y a aux environs de ce lac des marais pleins de vase de douze à quinze pieds de profondeur: les grandes eaux les en font sortir, & elles décendent vers les isles Toncata, qui en sont aussi toutes bordées ; elles se tiennent ensemble, & font des amas grosses comme des muids: les courans du lac les entraîne insensiblement dans des rapides, & lors qu'elles sont dans le fleuve elles se répandent de toutes parts, mais elles donnent particulierement au Platon sainte Croix & à Lobinieres. Un Habitant en prend quelquefois trois milliers à une marée ; elles sont beaucoup plus grosses qu'en France. C'est une mâne dans la Nouvelle France, & lors que l'on sait bien les aprêter elles sont délicieuses. On en envoye aux isles de l'Amerique. La Baronie de Portneuf-Becancour est tout vis-à-vis. Elle fut érigée en faveur de Mr de Becancour Chevalier de saint Michel, grand Voyer de la Nouvelle France.

Voila l'idée la plus exacte que je puisse vous donner de ce gouvernement. S'il y avoit d'autres particularitez dignes de votre attention, j'aurois fait en sorte qu'elles ne me fussent point échapées pour vous en faire part. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis avec un profond respect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.



XI. LETTRE.

Le gouvernement des Trois-Rivieres concernant la destruction des Algonkins, peuples de l'Amerique Septentrionale, par les Iroquois.
Les interêts communs entre les Algonkins & les François.

MADEMOISELLE,

Lors que je pense aux obligations infinies que je vous ai, aux bienfaits, & à l'honneur que j'ai reçû sous vos auspices de la plus illustre Dame du monde, je ne peux assez vous en témoigner ma gratitude. Toute la Cour sçait, Mademoiselle, que vous n'avez point de plus grande passion que de procurer du bien lorsque vous pouvez en trouver l'occasion. Les pauvres, sur tout la Noblesse affligée a recours à vous. Les plus grands Seigneurs même se font honneur d'ambitionner & de ménager votre estime. Qui vous inspire tous ces sentimens si genereux. C'est la vertu qui est née avec vous,

que vous conſervez au milieu de la plus auguſte Cour de l'Univers. Vous êtes à la Cour, & il ſemble que vous n'y ſoyez pas, par ce receüillement que l'on voit en vous, Mademoiſelle, & qui vous fait faire des reflexions que nous ne ſommes point nez ſeulement pour nous-mêmes, & que nous devons nous faire un devoir de procurer aux autres le plus de bien que nous pouvons.

Permettez, Mademoiſelle, que pour vous divertir, pendant quelques momens de vos ſerieuſes occupations, j'aye l'honneur de vous entretenir, en ſuivant l'hiſtoire que j'en ai commencé. J'en ſuis au Gouvernement des Trois-Rivieres & de ſes dépendances. J'eſpere que ce que je vous en dirai ne vous ſera pas deſagreable, & qu'il vous inſpirera le deſir de procurer le bien de cette partie du Nouveau Monde.

Le commencement du Gouvernement des Trois-Rivieres donne une agreable idée des campagnes & des habitations qui ſont ſur les rivages des plus belles rivieres de la Nouvelle France. Batiſkan & Champlain qui ſont deux Paroiſſes de quatre lieuës de long, ont dans cet eſpace leurs maiſons ſur le bord de l'eau, dans un païs plat. L'aſpect que forme la largeur du

du fleuve qui y eſt de plus d'une lieuë, offre un point de vûë d'une longueur admirable par l'élevation des Caps & des terres eſcarpées qui viennent du côté de Quebec. Les Jeſuites ſont Seigneurs de Batiſkan, & Champlain eſt conſiderable par des mines de fer dont on a reconnu autrefois la bonté. Mr. Colbert envoya il y a trente ans la Pipardiere pour en faire l'épreuve, il y fit travailler pendant deux ans ; mais le départ de Mr. Talon qui étoit Intendant du Canada, rompit cours à une tentative qui auroit pû avoir un heureux ſuccez, & être d'une grande utilité au Canada.

La ville des Trois-Rivieres qui eſt à cinq lieuës de Champlain tire ſon origine de trois canaux, dont l'un eſt plus large que la Seine au deſſus de Paris, & qui ſont formez par deux Iſles de quinze à ſeize cens arpens de long, chacune remplies de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites au deſſus dans l'embouchure d'une riviere nommée Maitabirotine, d'où décendent pluſieurs Nations qui y viennent faire la traite de leurs Pelleteries. Elle à communication par des ſauts & delais avec le Saguenai qui eſt à ſoixante & dix lieuës plus bas. Un eſpace de terre, autrement un portage, empêche

que ces deux rivieres ne se communiquent l'une dans l'autre. Ces Sauvages qui sont voisins de la Baye d'Hudson apportent les plus belles Pelleteries du Canada.

La ville des Trois-Rivieres est au 46. deg. quelques minutes. Il y a un Gouverneur & un Major seulement. Elle est entourée de pieux d'environ dix-huit pieds de haut. Comme elle est dans le centre du païs, on n'a pas tant lieu d'apprehender les incursions des Iroquois. La situation en est belle. Le sel est sabloneux, & on y recueille de bon bled. L'union entre les Bourgeois dépend du desinteressement du Gouverneur ; car, pourvû qu'ils ne soient pas traversez dans leur commerce de Pelleterie, il ne survient point de dissentions qui troublent le repos public. On y compte soixante feux. Les Recolets en sont Curez. On y voit hors de l'enceinte un beau Convent d'Ursulines. Je ne vous parle point de plusieurs Seigneuries qui sont Nord & Sud dans ce Gouvernement.

Les Algonkins se refugierent autrefois dans ces quartiers. Cette Nation ayant été subjuguée par les Iroquois, fut contrainte d'abandonner son païs, qui étoit à cent lieuës au dessus des Trois Rivieres, dans celle des Outaoüaks. Les Algonkins qui

regardoient toutes les Nations avec beaucoup de mépris, principalement les Iroquois qu'ils traitoient de Païsans, ne vouloient point s'appliquer comme eux à la culture des terres. La chaſſe étoit leur unique occupation, pendant que ceux-ci leur fourniſſent du bled d'Inde & d'autres grains. Les Algonkins affectoient de regaler ſouvent les Iroquois de leur chaſſe, qui ſans trop s'embaraſſer de leurs manieres fieres & railleuſes s'accommodoient aſſez de la bonne chere qu'ils leur faiſoient. Ceux ci qui frequentoient rarement les forêts, n'étoient point faits à coure les Orignaux ni les Cerfs. Ils accepterent l'offre qu'on leur fit de s'aprocher des Algonkins, & ne firent enſemble qu'un même établiſſement. Les Iroquois leur donnoient tous leurs grains, & les Algonkins leur apportoient leur chaſſe. Il falloit cependant beaucoup de vivres pour faire ſubſiſter tout ce monde. Ceux-ci ayant détruit inſenſiblement toutes les bêtes qui étoient à leur portée, étoient contraints de chaſſer au loin. Ils commencerent à s'en laſſer. Ils témoignerent aux Iroquois qu'il étoit à propos d'avoir de leur jeuneſſe pour les accompagner à la chaſſe, afin d'éviter un malheur commun, puiſque les uns avoient de la peine à con-

tribuër de leur bled, & que les autres ne trouvoient des bêtes qu'avec bien des fatigues. Les Iroquois avouërent qu'il falloit prendre cet expedient, & conçûrent en même tems qu'ils auroient lieu par là de se rendre habiles à la chasse.

Les Algonkins formerent donc plusieurs bandes, où ils incorporerent des Iroquois. Tous ces partis se diviserent, afin de chasser plus facilement. Les Sauvages ont cette coûtume, de s'aproprier un terrain d'environ deux lieuës en quarré, qu'ils batent sans que d'autres osent y aller chasser. C'est une Loi qui est reçûë par toutes les Nations, à moins que de vouloir se faire une guerre irreconciliable. Un de ces partis composé de six Algonkins & de six Iroquois, s'écarta plus loin que les autres. Ceux-ci qui ne servoient pour alnsi dire, que de Chevaux de bas pour porter le butin, ne se rebutoient pas. Il arriva malheureusement que les Algonkins manquoient souvent leurs bêtes, ce qui les obligeoit de ne vivre que d'écorces de bois & de racines, que les Iroquois grattoient sous la nége. Cette extrêmité obligea les Algonkins de faire bande à part. Aprés s'être prescrit les uns aux autres le jour de leur retour, chacun laissa son bagage dans une cabane commune,

& prit son quartier. Les Iroquois qui commençoient à se bien servir de la fléche, avoient apris la maniere d'aprocher les bêtes. Les Algonkins ne furent pas dans la suite gueres plus heureux. Ils revinrent les premiers au *cabanage*, s'imaginant que les Iroquois trop écartez seroient sans doute morts de faim. Comme ils s'entretenoient sur les mesures qu'il y avoit à prendre pour les aller chercher, les six Iroquois arriverent chargez de viande d'Orignaux. Les Algonkins eurent de la peine à croire qu'ils eussent été capables d'une si belle expedition, sans avoir été secourus d'ailleurs par quelques-uns de leur Nation. Ils ne laisserent pas de leur faire bonne mine & de les en congratuler. La bienseance voulut que les Iroquois leur offrissent ce qu'il y avoit de meilleur. Le repas se fit avec beaucoup d'honnêteté de part & d'autre; mais les Algonkins jaloux de ce succés les assassinerent la nuit pendant qu'ils dormoient & les cacherent dans la nége. Ils suivirent le lendemain les pistes par lesquels les Iroquois étoient revenus, & trouverent les endroits où ils avoient chassé. Ils y rencontrerent un assez bon nombre de bêtes qu'ils firent secher & s'en revinrent chez eux.

Les Iroquois s'informerent de leurs

Camarades. Les Algonkins répondirent assez froidement que ces six les avoient quittez au premier départ, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Les Iroquois trop impatiens de ce qui pouvoit leur être arrivé, firent plusieurs détachemens dans les bois. On suivit les pistes de ces Chasseurs, & aprés avoir beaucoup marché on trouva les cadavres des six Iroquois que les animaux avoient déterrez. Ils examinerent les endroits du corps où ils avoient été frappez. C'en fut assez pour se plaindre de l'inhumanité des Algonkins. Ils firent beaucoup de reproches à leurs Chefs, qui se contenterent de blâmer les meurtriers & les obliger de satisfaire à ces morts par quelques petits presens, sans se mettre en peine du ressentiment des Iroquois, qu'ils regardoient comme gens incapables d'en pouvoir tirer vengeance.

Les Iroquois rongerent leur frein, & ne voulant plus se fier aux Algonkins, ils retournerent au Printems suivant dans leurs premieres terres qui étoient aux environs de Montreal, & le long du fleuve, en montant au lac Frontenac. Ils donnerent avis de cet assassinat à toute la Nation, qui conçût beaucoup d'indignation contre l'Algonkin. Celui-ci informé

des mouvemens ſecrets qu'ils faiſoient, réſolut d'entreprendre la guerre s'ils ne vouloient ſe ſoûmettre à ſes Loix. Les Iroquois quoique plus nombreux, les apprehendoient. Ils ſe retirerent adroitement au lac Frontenac, aprés avoir ſoûtenu aſſez foiblement pluſieurs attaques, qui les avoient cependant un peu aguerris, & comme ils commençoient à ſe connoître, ils ſe rendirent maîtres de ces lacs d'où ils chaſſerent les Chaoüanons, qui n'étoient accoûtumez qu'à tuër des Ours & des Cerfs.

L'Algonkin ayant pris goût à la Guerre, réſolut de détruire l'Iroquois. Il alla l'attaquer au milieu de ſes retraites. Les Iroquois furent contraints d'aſſembler toutes leurs forces pour lui reſiſter. Ils s'aguerrirent de plus en plus, & le grand nombre arrêtoit ſouvent les incurſions de l'Algonkin, qui les harceloit extrêmement dans tous les differens partis qu'ils faiſoient, pendant que les autres ne pouvoient gueres reſiſter & ſoûtenir qu'à force de monde.

Les premiers François qui s'établirent en Canada, trouverent à leur arrivée deux Nations en Guerre. Le bruit ſe répandit par tout le fleuve de ſaint Laurent, même juſques à la mer du Nord, qu'une

nouvelle Nation que l'on apelloit François, étoit venu d'un monde extrêmement éloigné. Toutes les Nations aborderent le fleuve pour leur demander du fer. Les Poissons-blancs qui habitoient fort avant Maitabirotine, ne balancerent pas de venir s'établir à son embouchure pour profiter de tous ces avantages, s'étant établi dans la suite à deux lieuës de la Ville au Cap de la Magdelaine, où les Jesuites firent une Mission.

D'autres Nations qui étoient aux environs de Tadoussac & les Montagnais du *Saguenai*, dont le païs étoit rempli de quantité de belles Pelleteries, furent cause que les François y bâtirent un Magasin pour en faire le commerce. Ces peuples qui parloient tous la langue Algonkine, avec quelque difference neanmoins de prononciation, étoient fort dociles, & l'on n'en recevoit que de l'honnêteté. Ils se joignirent aux François, & les Algonkins qui continuoient toûjours de faire la guerre aux Iroquois, ayant eû connoissance des François, furent à la fin contraints de quitter leur païs pour se mettre à couvert des partis des Iroquois qui étoient devenus aussi habiles qu'eux sur le fait de la guerre.

Les Algonkins qui avoient rallié les Na-

tions avec lesquelles ils avoient fait la Paix, allerent chercher les Iroquois dans leur païs. Ils nous attirerent une guerre contr'eux, parce que s'étant déclarez nos amis, nous nous trouvions obligez de leur fournir des armes pour soûtenir l'établissement de la nouvelle Colonie.

Ils n'eurent pas la conduite que l'on doit avoir dans des entreprises d'éclat, n'y ayant aucune subordination entr'eux. Cette mesintelligence causée par une fierté insuportable, rompoit toutes leurs mesures, les jeunes gens voulant être les maîtres comme les Chefs & les Anciens. Les Iroquois au contraire, sur tout les Onnontaguez, qui étoient plus piquez avoient ménagé l'esprit de leurs jeunes gens, & s'étoient insinuez adroitement dans celui de tous leurs alliez qui leur donnerent du secours. Les enfans de quantité de familles de Chaoüanons, qu'ils avoient enlevez, ayant oublié insensiblement leur patrie, augmenterent aussi leurs forces de beaucoup.

Cependant l'Iroquois redoutoit toûjours l'Algonkin. Nous ne fûmes pas exemts des manieres insolentes des Algonkins, car ils eurent la hardiesse d'attaquer le Château de Quebec, pour en faire sortir Courville leur Interprete qui

leur avoit vendu de l'eau de vie contre les ordres. Cette Nation qui étoit un amas de plusieurs autres, dont la langue étoit commune, faisoit plus de quinze cens hommes depuis Quebec jusques à Silleri, qui en est à une lieuë sur le bord du fleuve, sans comprendre celles qui étoient dans le Saguenai, aux Trois-Rivieres & dans sa profondeur. Enfin elle devint peu nombreuse & resta à Silleri, où les Jesuites avoient fait un Fort de pierre qui leur servoit d'asile.

Les vrais Algonkins & leurs plus grands Guerriers, se rassemblerent aux Trois-Rivieres & au Cap de la Madeleine, d'où ils envoyoient tous les ans des partis contre les Iroquois, sans beaucoup de succez, à cause de la desunion qui survenoit. Ils ne laisserent pas de nous attirer les Iroquois qui faisoient de grandes incursions dans la Colonie. Les Algonkins la soûtenoient avec assez de fermeté, ils étoient quelquefois contraints de se battre en retraite; car les Iroquois qui dressoient des embuscades, les y faisoient tomber par de trés-petits partis qu'ils envoyoient à la découverte, que les Algonkins poursuivoient avec trop d'ardeur; mais lorsque ils se trouvoient en nombre égal, ils revenoient toûjours maîtres des Iroquois.

L'action heroïque du fameux Pifkaret chef Algonkin, ne laiſſera pas, Mademoiſelle, de vous donner une dée de la valeur de cette Nation.

Cinq Chefs n'ayant pû réüſſir avec un parti de ſept à huit cens hommes, ſe réſolurent d'aller tous ſeuls vanger la mort d'un des leurs que les Iroquois avoient brûlé. Ils firent un canot & ſe munirent de pluſieurs armes à feu. Piſkaret qui en étoit le Chef, partit des Trois-Rivieres, & alla camper dans les Iſles de Richelieu, dont je vous parlerai dans la ſuite; qui ſont à douze lieuës plus haut. Ils entrerent le lendemain dans la riviere de Jorel, où ils aperçûrent cinq canots d'Iroquois de dix hommes chacun qui décendoient. Les Iroquois crûrent que c'étoient des avant-coureurs de quelque parti conſiderable, & s'enfuïrent à force de rames.

Comme ils s'apercevoient de tems en tems qu'il n'en paroiſſoit pas d'autres, ils revinrent ſur leurs pas. Lorſqu'ils furent à la voix, les Iroquois firent leurs *Saſſakoués* qui ſont des cris de Guerre, & leur dirent de ſe rendre priſonniers. Piſkaret répondit qu'ils l'étoient veritablement, & qu'ils ne pouvoient plus ſurvivre au Chef qu'ils avoient brûlé. Mais ne voulant pas qu'on les accusât de lâcheté, il les prioit de

venir au milieu du fleuve ; ce qu'ils firent tous dans le moment avec une vitesse surprenante. Piskaret avoit eu la précaution de faire passer de gros fil d'archal de dix pouces de longueur dans des bales de plomb, arrêtées par les deux extrêmitez, & les avoit accommodez en peloton, afin que par le fil d'archal s'étendant au sortir du fusil fit un plus grand escar, ce qui ne manqua pas d'arriver : car autant de coups dans un canot étoient autant d'ouvertures qui le couloient à fonds, les canots de ces païs ne sont que d'écorce de bouleau extrêmement minces. Chacun de ses gens devoit tirer à fleur d'eau sur chaque canot des Iroquois, sans s'amuser à le faire sur eux.

Lorsqu'il falut se battre, Piskaret fit un mouvement pour se trouver enveloppé. Les Iroquois à l'envi des uns & des autres s'écarterent avec trop de précipitation. Les Algonkins prêts à faire feu, chanterent leurs *chansons de mort*, feignans de se rendre ; mais ils firent tout à coup leur décharge par ordre qu'ils reïterent trois fois, reprenant d'autres armes. Les Iroquois culbuterent de leurs canots, qui coulerent bas, & les Algonkins leur casserent la tête, à la réserve de quelques Chefs qu'ils embarquerent ; dont

dont le sort fut aussi fatal que celui de l'Algonkin qu'ils avoient brûlé.

Piskaret fit encor une autre expedition où il réüssit avec adresse. Comme il connoissoit parfaitement le quartier des Iroquois, il partit seul à la fonte des néges pour les surprendre. Il eut la précaution dans le chemin de mettre ses raquetes le devant derriere, afin que, si l'on vint à découvrir ses traces, l'on crût qu'il fut allé chez lui. Il suivit un côteau où la nége étoit fonduë, & ses traces ne marquoient que sur quelques petits Bancs qui ne l'étoient pas tout-à-fait. Quand il se vit proche d'un village Iroquois, il se mit le reste de la journée dans un arbre creux. Il en sortit la nuit & chercha un endroit à pouvoir se retirer à mesure qu'il faisoit quelque expedition. Les Sauvages ont cette maxime de faire de grandes provisions de bois pour l'Hyver, qu'ils ne brûlent que dans le mauvais tems, où lors qu'ils sont occupez dans leurs campagnes de bled d'Inde. Ces amas sont comme des chantiers en quarré tout proche leurs cabanes. Piskaret en aperçût quatre l'un contre l'autre. Tout étant pour lors paisible dans le Village, il entra dans une cabane où il tua ceux qui dormoient, dont il enleva les chevelures.

Il se retira aussi-tôt dans son trou. Le Village fut en allarme le lendemain que l'on aperçût ce carnage. Les jeunes gens ne balancerent pas de courir aprés le Meurtrier. On découvrit les traces qui paroissoient d'un homme qui s'enfuïoit, ils s'animerent davantage à les suivre. Tantôt ils les perdoient, & tantôt ils les retrouvoient. Ils eurent beau courir, ces traces s'évanoüirent à la fin, parce que les Bancs de néges étoient fondus. Les Découvreurs s'en revinrent bien harassez de fatigues. Piskaret toûjours tranquille dans le centre de ses ennemis attendoit la nuit avec impatience, quand il vit à peu prés qu'il étoit temps d'agir : (les Sauvages ont cela de particulier que leur premier sommeil est fort dur) il entra dans une autre cabane où il en tua autant qu'il en trouva, & puis gagna son chantier. Tout fut en rumeur le lendemain plus que jamais. Ce ne fut que pleurs, que gemissemens, & une consternation generale. L'on courut encore aprés lui. On trouva bien les mêmes pistes ; mais comme le tems avoit été extrêmement doux, la terre étoit découverte. On visite les campagnes, on cherche dans les creux des rochers & dans les taillis, point de Meurtrier. Ils commencerent à soupçonner

Piskaret. Ils resolurent en même tems que deux hommes feroient sentinelle dans chaque cabane. Piskaret méditoit le jour de nouveaux stratagêmes, il accommodoit *ses chevelures* la nuit, & fit une troisiéme sortie. Il se glissa vers une cabane où il regarda par un petit trou s'il pourroit tenter quelque nouveau coup. Il s'apperçût qu'il y avoit des sentinelles éveillées, il alla à une autre où il trouva la même contenance. Quand il vit que l'on se tenoit sur ses gardes, il entr'ouvrit une porte où il y avoit un factionnaire assis qui sommeilloit la pipe à la bouche, dont il cassa la tête de sa hache d'armes, sans avoir le temps de lui enlever la chevelure & s'enfuit, parce que son camarade qui veilloit à un des bouts de la cabane, fit un cri. L'épouvante survint. Tout le monde s'éveilla; mais Piskaret prit les devans. On ne manqua pas de mettre bien des gens en campagne pour l'attraper. Comme il prenoit les Cerfs & les Orignaux à la course, il ne s'embarassoit gueres de toutes leurs poursuites. Les cris qu'il leur faisoit de tems à autre pour leur donner à connoître qu'il n'étoit pas loin, les animoient davantage. Ils ne douterent point de le joindre au jour. Lors qu'il en appercevoit quelques-uns, il reïteroit ses cris,

& redoubloit le pas, son dessein étant de les amuser insensiblement jusques à la nuit. Les Iroquois n'ayant qu'un homme à poursuivre, donnerent le soin à cinq ou six des plus alertes de continuër. Piskaret voyant que la nuit aprochoit, précipita sa marche & se cacha entre chien & loup dans un arbre creux. Les Iroquois déja fatiguez commencerent à perdre esperance. Ils camperent la nuit assez proche de lui. Ils n'eurent pas le temps de se précautionner de vivres, ainsi ils n'eurent pas de peine à prendre du repos. Il attendit le moment qu'ils fussent accablez de sommeil; il se jetta si à propos sur eux, qu'il les tua tous & enleva leurs chevelures. Il fit plusieurs expeditions dans la suite contre eux, aussi-bien que d'autres Algonkins qui décendoient à la Colonie & enlevoient souvent par surprise des chevelures.

Les Iroquois qui étoient continuellement harcelez, nous vinrent demander la paix, & aussi aux Algonkins & aux Hurons, qui étoient nos alliez, lesquels ne faisoient qu'un corps. Ils demanderent des PP. Jesuites qui étoient bien-aises de profiter d'une occasion si favorable pour introduire l'Evangile parmi ces Nations. Mais ils consideroient ces Peres plutôt

comme des ôtages que nous leur avions donnez, que comme des personnes qui leur fussent utiles, & nous tenant par là dans une espece de contrainte de ne les pas inquieter, ils méditoient en même-temps les moyens de détruire plus facilement les Algonkins, lors qu'ils les trouveroient dans des partis de chasse.

On a vû, Mademoiselle, par experience que les Iroquois n'ont jamais fait de Paix avec quelque Nation, qu'ils n'ayent eû dessein de porter la Guerre ailleurs, & quand ils ont pû trouver les momens de fondre sur celle qui s'étoit crûë en sureté ils ne l'ont pas manquée. En effet ils détruisirent quelques années aprés cette Paix les Hurons qui n'étoient qu'à deux lieuës de Quebec, sans que l'on pût leur donner aucun secours, & s'ils avoient sçû le peu de force qui étoit dans cette Place, ils eussent passé tout au fil de l'épée.

Ils laisserent donc les François paisibles, qui d'ailleurs n'étoient pas trop en état de secourir leurs alliez. Ils firent courir le bruit qu'ils viendroient voir leur Pere *Onontio*, * pendant l'Hiver. Ces sortes de visites se font avec éclat. Ils assemblerent un gros de mille à douze cens hom-

* C'est le nom qu'ils donnent au Gouverneur du Canada.

mes. Ils prennent ſouvent le prétexte de venir faire la traite ; mais on ſe tient ſur ſes gardes. Les Iroquois ſuivirent donc le lac Champlain, couperent dans les terres & tomberent dans la profondeur de la riviere Nicolet, qui eſt à huit lieuës au deſſus des Trois-Rivieres dans le Sud du lac ſaint Pierre. Six découvreurs marchoient trois lieuës devant eux, ils apperçûrent des traces d'hommes dont ils donnerent avis. Ils rencontrerent peu de temps aprés Piſkaret qui retournoit de la chaſſe chargé de mufles & de langues d'Orignaux. Ils chanterent une chanſon de Paix en l'abordant. Piſkaret les prenant pour des Ambaſſadeurs, s'arrêta & chanta la ſienne. Il les invita de venir à ſon Village, qui n'étoit qu'à deux ou trois lieuës plus loin. Il y en eut un qui reſta exprés derriere, ſous prétexte de vouloir ſe repoſer. Piſkaret qui les crût trop facilement, marchoit de bonne foi avec eux ; mais ce dernier revenant ſur ſes pas le jetta à la renverſe d'un coup de ſon caſſe-tête dont il mourut. Piskaret leur avoit apris que les Algonkins s'étoient ſeparez dans leur chaſſe en deux bandes, les uns au Nord dans * Oüabmaches & les autres dans Nicolet. Ils retournerent à leurs gens avec

* A trois lieuës au deſſus des Trois-Rivieres.

la tête de Piſkaret. Les Iroquois ſe diviſerent en même-tems en deux partis. Ils ſurprirent les Algonkins & les taillerent en pieces. C'eſt ainſi que fut preſque détruite la plus fiere, la plus belliqueuſe, & la plus polie de toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale, par des gens qu'elle regardoit comme incapables de lui faire le moindre mal. Elle experimenta funeſtement pour elle qu'il ne faut jamais mépriſer ſon Ennemi, n'y s'y trop fier quand on eſt reconcilié avec lui.

Il ne reſta plus d'Algonkins que ceux qui compoſoient quelques Villages auprés de Quebec, dont la plûpart moururent à force de boire de l'Eau-de-vie. L'avidité des premiers commerçans François leur faiſoit paſſer toutes les bornes du Chriſtianiſme pour ſatisfaire à leur propre interêt. Les Caſtors étant pour lors extrêmement chers, les Sauvages les vendoient aux François pour de l'Eau-de-vie. Nous ne laiſſons pas d'avoir encore quelques Algonkins ou Attikamegues, qui ſortans des Poiſſons blancs, & de differens peuples, qui ſe ſont alliez les uns avec les autres, ſe diſent encore Algonkins. Il y a des Abenaguis parmi eux, des Nepiciriniens, & d'autres qui font un petit corps. Ils ſont preſentement errans & ſe tiennent où la chaſſe les meine.

Lorsque l'on quitte les Trois-Rivieres on trouve à deux lieuës au dessus le lac saint Pierre, long de sept lieuës, sur quatre de large. C'est le premier lac de ce beau fleuve & le plus petit. Nos canots en côtoyent les bords. Les Barques seules osent en prendre le large. Il s'y éleve de si grands vents, qu'il semble que c'est une mer, & nous y en avons vû y *sombrer* sous voile.

On fait dans le fond du Lac des pêches trés-considerables en Hiver. C'est l'endroit de toute la Colonie le plus abondant en poissons. On ouvre de grands trous dans la glace de distance en distance, sous laquelle on passe des filets de quarante à cinquante brasses de long. On y prend du Maskinongé, qui ressemble beaucoup au brochet; sa tête est beaucoup plus grosse & sa hure fait un retour qui le rend camus: il y en a qui pese cinquante à soixante livres. Les bars sont monstrueux. Le poisson doré est un des plus délicats. L'Achigan est d'un trés-bon goût. Ceux qui font la pêche sur la fin de l'Automne devant que le lac soit glacé, laissent geler leur poisson, dont ils en font un trés-grand commerce. Celui que nous mangeons en Hiver est quelquefois pris deux à trois mois devant. Il ne laisse pas d'être trés-bon.

Je ne sçaurois quitter le Gouvernement des Trois-Rivieres que je ne vous parle des isles de saint François qui en font les limites. Je ne vois point d'endroits dans tout le Canada où l'on puisse vivre avec plus d'agréement, si l'on n'y étoit point troublé dans le temps de la Guerre. Ces Isles sont cinq ou six à l'extrêmité du lac saint Pierre, du côté du Sud, dans un enfoncement. Une riviere qui décend de la Nouvelle York vient s'y perdre, qui forme quantité de canaux fort larges, tous bordez de beaux arbres. Si l'on y pouvoit goûter avec sûreté les plaisirs d'une vie champêtre, on trouveroit tout ce qui peut la rendre heureuse, & il n'y a point de si puissans Seigneurs en Europe qui ne voulussent avoir une pareille situation pour y faire leur demeure, un des plus agreables & des plus delicieux endroits du monde. Ces Isles sont d'une lieuë de long tout au plus, plates & remplies de bois de haute futaye. On y voit de grandes pinieres dont on a fait des mâts pour les Vaisseaux du Roi. Le chêne, l'Erable & le cedre s'y trouvent en quantité, le bled y est trés-bon, les prairies sont charmantes, & les pâturages en sont admirables. Le gibier y abonde en tout temps; celui qui est passager comme les

Oyes & les Outardes, qui n'y viennent qu'au Printems & en Automne, s'y trouve à profusion dans ces saisons, les canards branchus qui perchent y sont en tout temps ; ces oiseaux ont sur la tête une aigrette mêlée de couleur de feu & de violet changeans, qui leur donne beaucoup d'agréemens. On fait de trés-beaux manchons de ces houpes. Si le lac est extrêmement poissonneux, tous ces canaux ne le sont pas moins.

Ce lieu est donc comme le centre de tout ce que l'on peut souhaiter de meilleur en Canada ; mais que le repos de ceux qui y demeurent est traversé lors que nous avons la Guerre avec les Iroquois. Le Laboureur qui travaille à sa terre, quoiqu'armé de pied en cap, tremble à chaque pas que sa charuë avance du côté des bois par la crainte qu'il à d'être tué par ces Barbares, où quand ses bœufs retournent pour faire un autre sillon, que l'on ne fonde tout-à-coup sur lui pour avoir la chevelure de sa tête, ou d'être mené prisonnier chez eux pour y être brûlé.

Les Habitans ont presentement moins lieu d'apprehender les incursions des Iroquois, puisque la Mission des Abenaguis est établie à une lieuë au dessus dans la riviere, & ce seroit une grande temerité à

un Iroquois de venir d'un propos déliberé se cacher dans un buisson pour y faire son coup, puis qu'à la premier allarme il ne manqueroit pas de gens alertes qui l'attraperoient.

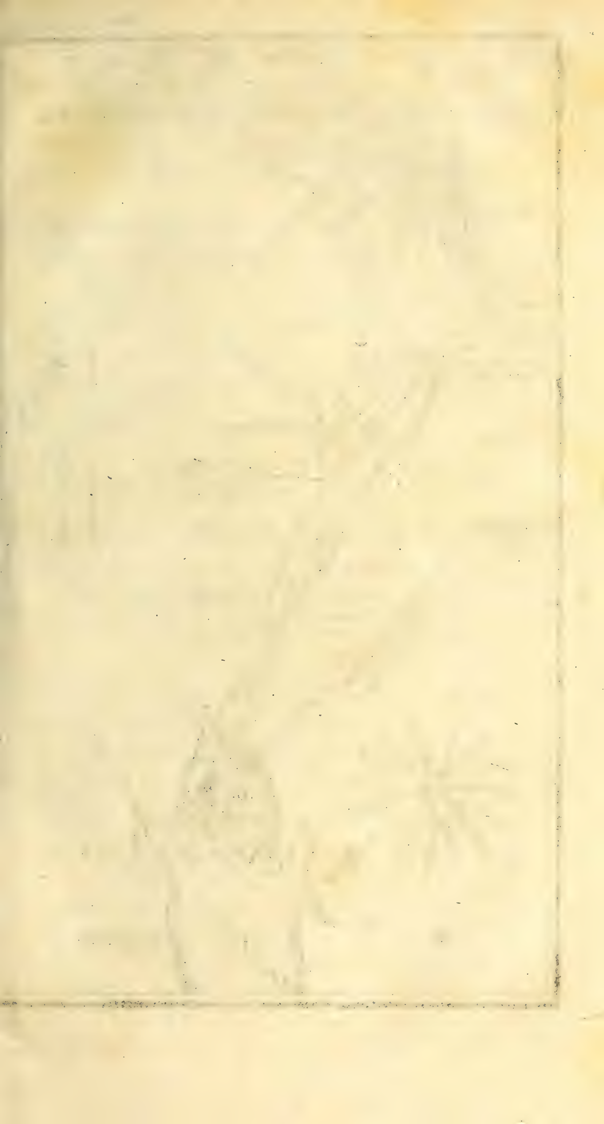
Ces Abenaguis, qui sont conduits par les Jesuites, quitterent en 1700. le Saut de la Chaudiere, qui est à deux lieuës de Quebec, parce que le terrain devenoit sterile pour leur bled d'Inde. D'ailleurs le voisinage d'une Ville est souvent une pierre d'achopement à des ames que l'on veut maintenir dans un esprit de pieté & de religion. Je ne suis pas surpris si l'on n'a pas eû de peine à les voir changer de demeure. Ils se sont separez en deux bandes : les uns sont à quinze lieuës dans la profondeur du Saut de la Chaudiere pour être plus à portée des Abenaguis de l'Acadie, avec lesquels ils ont été bien-aise d'entretenir plus facilement un commerce d'amitié, & les autres parmi lesquels sont des loups & des SOKOKIS, ont mieux aimé s'éloigner jusques à saint François, pour y profiter des commoditez de la vie. Les Iroquois n'aiment point à avoir affaire avec eux, ils les connoissent pour des gens intrepides dans le combat, & ils évitent autant qu'ils peuvent d'en venir ensemble aux prises. Le P. Bigot en est le Mission-

naire, il est de la famille des Barons Bigots. La vie qu'il meine avec eux est tout-à-fait Apostolique, il s'est fait à leur maniere, sa cabane est d'écorce d'arbre, son lit est une peau d'ours étenduë sur la terre, sa vaisselle est composée de petits plats d'écorce de bouleau, où les Sauvages lui mettent de leur *sagamité*, qui est un composé de bled d'Inde boüilli, quand ils ont du gibier, ils lui en font part. Il s'accommode à leur genre de vie, & il s'est tout dévoüé à leur conversion. Cet exemple seul est capable de les entretenir dans cet esprit de Religion, que le Seigneur leur a donné par un éfet de sa misericorde. Je suis avec beaucoup de respect,

MADEMOISELLE,

Votre trés-humble, &c.

XII.




CARTE
du Gouvernement du
MONTREAL.
Saut du Buisson
Rapides
Saut du trou
Lac des 2 Montagne
R. des Outaouakais
Chateauguai
Montreal
la Chine
R. S. Pierre
Isle Jesus
Saut S. Louis des Iroquois
Prairie de la Magdelaine
S. Marie
Pointe tremblée
la Chernaye
Longueil
Tremblay
Boucherville
Cap Varenne
R. de la Somption
Repentigni
Cap S. Michel
S. Sulpice
Verchères
les corne
Contre cœur
S. Ours
Cap massacre
la Valterie
Riv. de Richelieu ou des Iroquois
pointe au Sable
R. Nicolet
bout du Lac
Pointe du Lac
Tonnancour
R. Oüammachiche
Antaua dautrai
R. Masquinonge
Soret
les Isles de Richellieu
Baye des Ficas
R. S. François
Lac S. Pierre
R. des Loup

XII. LETTRE.

Gouvernement de l'Isle de Montreal.
Détail de toutes les côtes de ce gouvernement.
Plusieurs actions passées entre les François & les Iroquois.
Etablissement des Iroquois Chrétiens à Montreal.

MADAME,

J'aurois bien besoin ici de la délicatesse de votre esprit & de votre politesse pour écrire juste. J'avouë ma temerité d'avoir entrepris de vous faire un détail du plus beau Gouvernement de la Nouvelle-France. Que diront les Dames de la Cour, quand elles verront que je vous mets à la tête d'une lettre qui ne parle que d'Iroquois. Les Muses du Parnasse avec qui vous avez beaucoup de liaison, vont encor bien plus se déchaîner contre moi que les premieres. Elles diront que je suis un impoli, un indiscret, un * Caraïbe; car

* Les Caraïbes demeurent à la Dominique, distante de douze lieuës de la Quadaloupe, lieu de ma naissance & de ma demeure.

rien n'est plus hasardeux pour un homme comme moi, que de se montrer à des yeux à qui nul défaut, nulle imperfection n'échape. Mais étant sous vos auspices, Madame, j'espere qu'elles auront quelque indulgence pour un homme d'un Nouveau Monde.

La beauté du Gouvernement de Montreal ne consiste pas tant en son agreable situation qu'aux mouvemens militaires que l'on y fait, lorsque nous avons la Guerre avec les Iroquois. Je ne vous raporterai point d'abord plusieurs circonstances qui feroient connoître avec quelle intrepidité l'on a soûtenu les irruptions de cette Nation, qui est devenuë la plus cruelle & la plus redoutable de toute l'Amerique. Trouvez bon, Madame, que je vous conduise jusques à l'Isle de Montreal. Je ne laisserai pas de vous entretenir de quelques actions particulieres qui se sont faites sur ses côtes. Permettez-moi en même temps d'entrer dans des particularitez qui regardent generalement ce païs.

Les Isles de Richelieu qui sont au nombre de plus de cent, font le commencement de ce Gouvernement. Elles sont à la tête du lac saint Pierre, en remontant le fleuve, toutes remplies d'arbres, en-

tr'autres de Noyers dont le fruit à plûtôt le goût de l'amande que celui de la noix. On en conserve en Hiver qui se mangent en cerneau. Il y a beaucoup de vignes, la chasse du Gibier y est considerable, sur tout celle des Rats musquez qui se fait au mois d'Avril. Ces animaux font leurs cabanes de terre sur le bord du fleuve, l'odeur du musc les fait reconnoître, ils sont beaucoup plus gros que les deux poings, ils ont la queuë plate qui leur donne la facilité de nager. La chair en est délicate; mais il faut leur faire jetter un boüillon auparavant que d'en manger. La peau a un duvet que les Chapeliers mêlent dans les chapeaux, leurs testicules sont veritablement du musc, tel Chasseur en tuëra à sa part sept à huit cens. Les Cerfs & les Chevreuils ont été détruits dans tous ces quartiers, ils étoient autrefois par bandes de deux à trois cens.

Lors que l'on a quitté cet Archipel qui sert de retraites aux Iroquois, on trouve du côté du Sud la Seigneurie de Sorel. Tous les habitans de ce gouvernement sont renfermez dans des Forts, palissadez de pieux, de douze à quinze pieds, pour être à l'abri des Iroquois; de sorte qu'il y a trés-peu de maisons à la campagne. Le Fort de Sorel est à l'embouchure

de la riviere de Richelieu, qui se décharge dans le fleuve saint Laurent. C'est par cette riviere que l'on apelle encore la riviere des Iroquois, où les premiers François accompagnez dès Montagnais & des Algonkins les ont été chercher jusques dans leur païs pour leur livrer combat.

Monsieur Champlain qui a été le premier Gouverneur du Canada, voulant donner à ses alliez des preuves de son estime & de la valeur de la Nation Françoise, se mit à leur tête, il entra dans cette riviere & poussa jusques à un lac qui porte aujourd'hui son nom.

Mais avant de vous parler de ce combat, il faut vous representer, Madame, de quelle maniere les Algonkins disposerent l'ordre de bataille. Ils consultent ordinairement leurs Jongleurs ou Devins, pour sçavoir l'évenement de leurs entreprises, ce ne sont que des fourbes & des Imposteurs qui ne laissent pas de rencontrer quelquefois juste, car l'on tient que le Manitou * leur parle.

Aprés qu'ils eurent apris à peu prés le succés qu'ils pouvoient esperer, les Chefs prirent des bâtons de la longueur d'un pied autant qu'il y avoit de Combattans, & en firent de plus gros pour marquer ceux

* Le diable.

que l'on choisiroit pour Chefs. Le grand Chef arrangea tous ces bâtons en rase campagne, selon son caprice, & montra à ses gens le rang & l'ordre qu'ils devoient tenir dans le combat, par les mouvemens qu'il faisoit avec ces bâtons. Les Chefs de guerre & les autres fort attentifs sur lui se mirent en ordre, & se mêlant les uns parmi les autres, reprirent leur rang; ce qu'ils firent jusques à trois fois pour en savoir mieux l'exercice. Toutes ces mesures prises on continua la route, & on n'eut pas plutôt doublé un Cap du Lac Champlain, que l'on découvrit les Iroquois qui venoient en guerre, ce ne fut pour lors que des cris & des huées de part & d'autre. Monsieur de Champlain fit tenir les canots un peu au large. Les Iroquois mirent pied à terre & commencerent à abatre des arbres avec des haches de pierre, entre lesquels ils se barricaderent. Nos Algonkins arrêterent leurs canots avec des perches, à la portée d'une fléche de leurs barricades, & détacherent du monde pour leur demander s'ils vouloient se battre, les Iroquois répondirent qu'il faloit attendre le jour pour se mieux connoître. Toute la nuit se passa en danses & chansons de guerre, mêlées d'une infinité d'injures & de reproches que l'on

ſe fit de part & d'autre. Mr. de Champlain qui avoit mis des François dans chaque canot ne parut point, crainte d'être aperçû des ennemis. Le jour étant venu on fit la décente en ordre de bataille. Les Iroquois qui étoient environ deux cens hommes, ſortant de leurs retranchemens marcherent à petit pas, avec un air tout-à-fait grave, ayant à leur tête trois grands Chefs, qui avoient des panaches ſur leurs têtes. Les Algonkins n'eurent pas plûtôt débarqué, qu'ils coururent deux cens pas au devant des Iroquois, ils apellerent dans le moment Mr. de Champlain par de grands cris & s'ouvrirent en deux pour lui donner paſſage. Il ſe mit à leur tête, marchant vingt pas devant, pendant que les François avoient coupé dans le bois devant le jour. Cet objet nouveau ſurprit les Iroquois, ils firent alte pour le conſiderer. Mr. de Champlain voyant qu'ils balançoient à tirer, coucha en joüe ſon arquebuſe qui étoit chargée à morte charge, jetta par terre deux de ces Chefs & bleſſa un troiſiéme. Ce ne fut auſſi-tôt que des cris affreux de la part des Algonkins, les fléches volerent tout d'un coup de part & d'autre. Les Iroquois ne pouvoient comprendre qu'étans couverts de cuiraſſes tiſſuës de fil de coton, & de bois à l'épreu-

ve de la fléche, leurs Chefs avoient pû tomber morts si subitement. Mr. de Champlain rechargea son arquebuse, & donna encore dans le corcelet du troisiéme qu'il jetta à la renverse. Le combat s'opiniâtra ; mais les Iroquois perdant courage de voir leurs gens tuez si vîte, dont les plaies leur paroissoient si extraordinaires, prirent la fuite, & abandonnerent le champ de bataille. On se saisit de douze guerriers, on fit un grand butin de bled d'Inde, de fléches, carquois & d'haches d'armes ; on dansa & on chanta pendant trois heures la chanson de la victoire. Tel fut le premier combat où nos alliez connurent l'utilité qu'il y avoit d'être de nos amis.

Ce n'est pas, Madame, la coûtume de remporter une victoire sans qu'on ne la signale encore par des marques authentiques. Les Algonkins firent un discours aux prisonniers, par lequel ils leur reprocherent toutes les cruautez qu'ils avoient exercées contr'eux en differentes actions, & en firent chanter un pour voir s'il auroit du courage pendant qu'on allumoit un grand feu pour le brûler. Il dit sa chanson de mort d'un ton assez triste, car il est ordinaire que ces Guerriers se laissent brûler sans jetter une larme. Cha-

cun prit son tison & le lui passoit sur le corps, avec une tranquilité aussi grande que feroit un Peintre qui couche ses couleurs sur un tableau, ils lui donnoient quelquefois du relâche pour lui laisser prendre haleine; & lui jettoient de l'eau pour le rafraichir; ils lui brûlerent le bout des doigts, ils lui enleverent la peau de la tête, lui faisant dégouter de la gomme toute chaude & lui percerent les poings, dont ils tiroient les nerfs avec des bâtons. Ce suplice eut duré plus long-tems si Mr. de Champlain n'en eut témoigné de l'indignation. Ils lui casserent la tête d'un coup d'arquebuse. Ils ne voulurent pas en demeurer là; ils lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans le lac, lui couperent la tête, les bras & les jambes, & se reserverent la chevelure, le cœur fut mis en plusieurs petits morceaux qu'ils firent manger à un de ses freres & à ses camarades. Ce suplice n'est pas extraordinaire parmi eux; ce sont les loix de la guerre, & lorsque les Iroquois nous prennent des prisonniers, ils leur font subir le même sort. Nous avons eû cependant trop d'indulgence pour les leurs, ils en ont abusé, & ils ont crû que c'étoit un effet de notre timidité. Ce qui nous a obligé dans la suite d'user de represailles en toute rigueur.

Depuis que la Colonie s'eſt augmentée on a établi à quinze lieuës dans la riviere de Sorel le Fort de Chambli, qui eſt dans un lac du même nom, où il y a toûjours un détachement de Soldats commandé par un Capitaine. C'eſt un poſte avancé qui tient en bride les Aniers qui eſt une des cinq Nations Iroquoiſes, voiſine de la Nouvelle Angleterre ; mais quelque précaution que l'on prenne, ils paſſent au travers des bois avec autant de facilité qu'ils feroient dans la plus belle campagne. Cette Nation ſeroit preſentement détruite ſi on ne l'avoit pas trop ménagée.

Les Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal, nos Concitoyens, dont je vous parlerai dans la ſuite, firent tout ce qu'ils pûrent pour engager les Aniers de ſe joindre à eux, pour reconnoître & adorer enſemble le veritable Dieu du Ciel & de la terre, ou pour me conformer à leur expreſſion, afin de faire enſemble la priere. Ceux-ci firent auſſi de leur côté tous leurs efforts pour les détourner de prendre ſi à cœur les interêts des François. Nos Iroquois ne pouvant rien gagner ſur l'eſprit de ceux ci, vinrent à d'autres extrêmitez, & jurerent en même-tems leur perte.

On fit pour cet effet en 1693. un par-

ti de six cens hommes, composé d'habitans, de soldats, des Algonkins des Trois-Rivieres, des Hurons de Lorette, des Abenaguis du Saut de la Chaudiere & de nos Iroquois, commandé par Messieurs Mantet, Courtemanche, & la Nouë, trois Officiers subalternes.

On partit le vingt-cinq Janvier de la Prairie de la Magdeleine, nos François couperent dans les terres pour se rendre au lac Chambli. pendant que les Sauvages chasserent chemin faisant, car c'est l'usage d'en agir ainsi, lors que l'on va en guerre. Les fatigues du voyage furent grandes. Il falut passer à travers les forêts, marcher en raquetes, coucher sur la nége, chacun portant ses munitions de guerre & de bouche. On ne fait point ici la guerre autrement, à moins que le Gouverneur general ne marche à la tête de tout le païs en canots & en bâteaux.

On arriva le 16. Février à la vûë d'un des petits Forts des Aniés. La Noüe s'en rendit maître, & Mantet fit main basse sur un autre, & on les brûla tous deux. Courtemanche gardoit les prisonniers que l'on avoit faits dans les bois. On alla deux jours aprés à un troisiéme Fort de plus grande consequence, où l'on entendit la nuit un grand bruit. La Noüe crût qu'il

étoit découvert. C'étoit un parti de quarante Guerriers qui chantoient leurs chansons de mort, pour se disposer à se rendre chez les Onneyouts, autre Nation Iroquoise qui formoient aussi un autre parti. Les Aniés qui n'avoient pû encore apprendre que deux de leurs Forts venoient d'être pris, furent bien étonnez d'entendre tout-à-coup dans le temps le plus tranquille un bruit d'armes à feu, c'étoit à qui sortiroit de sa cabane pour sçavoir ce que c'étoit. On avoit eu le secret d'ouvrir les portes du Fort, les Aniés se mirent aussi-tôt en état de se battre, trente de nos Sauvages perirent au premier abord, la hache d'armes à la main; mais quelque resistance que les Aniés pussent faire il falut succomber. On mit le feu aux pieux du Fort, aux cabanes, aux vivres, à tout ce que l'on ne pouvoit emporter, & l'on fit main basse sur trois cens Guerriers.

Nos Sauvages se recompenserent bien des peines & des fatigues qu'ils avoient eu pendant le voyage, ils bûrent tant d'eau-de-vie qu'ils oublierent aisément le passé. Nos François representerent en vain à nos Sauvages qu'il faloit casser la tête à tous ces prisonniers, ils s'embarasserent même peu de ce que Mr. le Comte de Frontenac leur en avoit donné l'ordre, &

comme ils ne se laissent ordinairement gouverner que par leur caprice, & selon les mouvemens de leur interêt, qu'ils ne connoissent pas toûjours bien, il n'y eut pas moyen de les y resoudre. L'Iroquois Chrétien ne pardonne ordinairement non plus à l'Iroquois, notre ennemi, qu'un Algonkin pardonneroit à celui-ci. Chose étrange La Plaque Chef de guerre de la montagne de Montreal tombant un jour sur son Pere dans un combat, lui dit. Tu m'as donné la vie, je te la donne aujourd'hui; mais ne te retrouve plus sous ma main, car je ne t'épargnerois pas.

Il fallut donc partir avec tous ces prisonniers que l'on mit au milieu de la marche, les François les plus alertes étant à l'arriere-garde. Un Sauvage donna avis que les Anglois les poursuivoient en toute diligence, les François se trouverent embarrassez plus que jamais. On pria derechef nos alliez de précipiter la marche, pour n'être pas obligez de se retrancher au milieu des bois où les ennemis pouvoient nous affamer. Il n'y eut pas moyen d'en être écouté. On fit à la hâte un Fort à quatre Bastions entassé d'arbres les uns sur les autres, entourez de pieux. Plusieurs Sauvages & François voulurent aller au-devant des ennemis pour les empêcher

pêcher de se fortifier. Ils les pousserent jusques à trois fois d'un retranchement où ils avoient fait alte ; mais l'on battit la retraite trés-mal à propos, ce qui causa du desordre. Nous perdîmes huit hommes & nous eûmes quinze blessez. Nos Alliez se rendirent à la fin aux pressantes sollicitations qu'on leur fit d'avancer incessamment, pour n'être pas exposez d'abandonner tous les blessez dans les bois, si malheureusement les Anglois qui étoient au nombre de sept cens faisoient venir du renfort. On passa avec beaucoup de promptitude la riviere d'Orange sur les glaces, pendant que les Anglois poursuivoient assez lentement. Le transport de chaque blessé que vingt hommes portoient dans un brancard étoit fort difficile. Plusieurs de nos Sauvages quitterent pour chasser ; & beaucoup de prisonniers deserterent ; la disete des vivres fit prendre son parti à la plûpart plutôt que de manger toûjours des souliers sauvages, que l'on faisoit boüillir. Depuis ce temps-là cette Nation des Aniés est devenuë la plus petite des cinq Nations Iroquoises, & presentement c'est celle qui nous fait le moins d'ombrage, quoiqu'elle soit voisine des Anglois.

Lorsque l'on à passé Sorel en montant

le fleuve on trouve S. Ours qui en eſt à quatre lieuës. Le Seigneur de cette terre eſt le premier Capitaine des troupes de la marine. C'eſt un Gentilhomme des plus qualifiez du païs, il fait des preuves de cinq. cens ans de nobleſſe. Quoique ce païs-ci ne ſoit pas ſujet aux Ouragans il y en eut un à S. Ours en 1695. Il s'éleva tout à-coup un vent du côté du Nord du milieu des bois, qui paſſant à travers le fleuve fit un ravage d'arbres de l'autre bord de la largeur de cinq à ſix arpens, qui a penetré plus de cent lieuës de long dans les terres, c'eſt un ſi grand abatis que les arbres ſe trouvent pêle-mêle, les racines en haut. Les melons ſont excellens à Saint Ours.

Toute cette côte eſt habitée Nord & Sud juſques à Montreal, la ſituation en eſt belle; mais il n'y a pas grande ſureté dans tous ces quartiers quand nous avons la Guerre avec les Iroquois.

Vercheres qui eſt à quatre lieuës au deſſus en a reſſenti de cruels effets. Je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence l'action heroïque de Mademoiſelle de Vercheres. Vous verrez, Madame, que la Nouvelle France ne laiſſe pas de produire des Heroïnes.

Tout le Canada étoit dans des allarmes continuelles à cauſe des irruptions fre-

quentes que les Iroquois faisoient dans le Gouvernement de Montreal. Il y eut un parti de quarante à cinquante Guerriers qui entourerent le Fort de Vercheres en l'année 1692. Ils étoient cachez dans de petits buissons aux environs, ils n'eurent pas plutôt fait leurs cris de guerre, qu'ils donnerent précipitamment sur vingt-deux habitans qui travailloient à la campagne. Cette Demoiselle qui n'étoit qu'à deux cens pas du Fort, sur le bord du fleuve saint Laurent voulut s'enfuir. Deux Iroquois tirerent en même temps sur elle qui la manquerent. Il y en eut un autre qui la poursuivit jusques à l'entrée du Fort où il crût l'avoir arrêtée par son mouchoir de col qui lui resta dans les mains. Elle conserva assez de presence d'esprit pour fermer la porte du Fort sur l'Iroquois qui n'osa risquer d'y entrer à cause du bruit qu'il y entendoit. Toutes les femmes qui voyoient enlever leurs maris sans espoir que l'on pût les sauver, faisoient des cris pitoyables, penetrées de douleur de ce qu'ils seroient infailliblement brûlez par ces Barbares; il est vrai qu'il n'y en eut que deux d'exempts de ce suplice. Mademoiselle de Vercheres prévoyant d'ailleurs, que toutes ces lamentations pourroient faire connoître aux Iroquois

qu'il n'y auroit perſonne à garder le Fort (car il n'y avoit pour lors qu'un Soldat) renferma toutes ces femmes. Elle monta auſſi-tôt ſur un Baſtion où étoit le Soldat, elle ôta ſes coëfures & mit un chapeau ſur ſa tête, & un fuſil ſur l'épaule, faiſant pluſieurs mouvemens militaires à la vûë des Iroquois, leur donnant à connoître par là que l'on étoit ſur la défenſive, & faiſant même feu ſur eux. Comme ils perſiſtoient à entourer le Fort, rangeant la nuit les paliſſades, elle chargea elle-même un canon de huit livres de bale, s'étant ſervie d'une ſerviete pour tapon qu'elle tira ſur eux. Ce coup les épouvanta de fraieur, il rompit toutes leurs meſures & en même temps ſit un ſignal à tous les Forts Nord & Sud du fleuve depuis S. Ours juſques à Montreal, dont le circuit eſt de plus de vingt lieuës, de ſe tenir ſur leurs gardes. Chaque Fort ſe répondant donc de l'un à l'autre au premier ſignal de celui de Vercheres, juſques à Montreal, on détacha cent hommes pour lui donner du ſecours, qui arriva peu de temps aprés que les Iroquois ſe furent éclipſez dans les bois.

Je ne peux auſſi paſſer ſous ſilence l'action que fit Madame ſa mere deux ans auparavant. Les Iroquois cauſant pour lors

beaucoup de desordres à la côte du Sud du Gouvernement de Montreal, vinrent à Vercheres. Cette Dame s'ennuyant de se voir investie dans son Fort, se jetta dans une Redoute qui en est separée de plus de cinquante pas. La mort d'un nommé l'Esperance qui y fut tué d'un coup de fusil par un Iroquois, l'obligea de ne pas perdre de temps, parce qu'il ne restoit plus que deux ou trois personnes. Elle prit son fusil, de la poudre & des bales, se rendit à la redoute à la faveur d'un chemin couvert. Elle n'y fut pas plûtôt qu'elle se battit avec toute l'intrepidité que le plus aguerri soldat auroit pû faire. Le choc dura deux fois vingt-quatre heures, & Mr. le Marquis de Crisafi vint à son secours, qui manqua d'un moment les Iroquois qui avoient quitté prise.

Je mandai il y a deux ans l'action de Mademoiselle sa Fille à Monsieur le Comte de Pontchartrain, qui est le Protecteur des Canadiens. Elle écrivit aussi à Madame la Comtesse de Pontchartrain, pour lui suplier de l'être aussi des Canadiennes. Cette action d'une fille qui n'avoit pour lors que quatorze ans, parut trop belle & trop extraordinaire pour ne pas esperer qu'elle pourroit lui meriter quelque grace de Sa Majesté : Pour ne pas entrer dans

un détail de toutes les circonstances qu'il fallut encore donner à la Cour pour confirmer une chose que l'on avoit cachée jusques alors, je vous dirai, Madame, que Madame la Comtesse de Pontchartrain a pris les interêts de cette Demoiselle avec tant de generosité, qu'elle lui à procuré pour toute sa vie une pension.

Je ne vous parlerai point de toutes les autres terres où il s'est fait plusieurs coups de main avec les Iroquois, parce que cela me meneroit insensiblement à un trop grand détail.

Boucherville qui est un fief des plus considerables de ce Gouvernement, même de tout le Canada, est assez recommandable. Il y a dans cette Paroisse un bon Fort, & prés de cinq cens habitans.

Longueville qui est à deux lieuës au dessus, est la plus belle maison de campagne de la Nouvelle France. Il se trouve beaucoup d'Isles entre ces deux terres.

Le Fort de la prairie de la Magdeleine qui est tout vis-à-vis Villemarie, (c'est la ville de Montreal) me donne lieu de vous donner une idée d'un des plus rudes combats qui se soit donné dans le Canada.

Monsieur de Callieres qui étoit pour lors Gouverneur de Montreal, ayant reçû des avis que les Iroquois n'attendoient

que le moment de faire des courſes de toutes parts, jugea qu'ils attaqueroient Chambli, où ils avoient déja eu cinq de leurs Eſpions tuez par de nos Algonkins, où qu'ils couperoient à travers les bois pour tomber ſur la Prairie de la Magdeleine. Il détacha pour le premier endroit Mr. de Vallerenne ancien Capitaine, & trois autres avec *Routine* Chef des Themiskamingues, des Habitans, des Hurons de Lorette, & quelques Iroquois du Saut & de la Montagne de Montreal. Le fameux Aurioüaé dont je vous parlerai dans la ſuite étoit auſſi de la partie.

Nos troupes camperent à l'entour du Fort de la Magdeleine qui eſt à trente pas du Fleuve, ſur un lieu eſcarpé, au milieu de deux Prairies, les habitans furent poſtez à la droite d'un moulin avec des Outaoüaks qui étoient venus en traite de Michilimakinak, & les Officiers étoient tout vis-à-vis ſur une hauteur. Les ennemis arriverent à ce Fort, ils ſe gliſſerent le long de la petite riviere nommée la Fourche, & d'une ravine, à la faveur de laquelle ils vinrent fondre tout-à-coup ſur les habitans qu'ils mirent en deſordre, & tuërent pluſieurs Outaoüaks. Mr. de S. Cirque qui commandoit en l'abſence de Mr. de Callieres ne pouvant comprendre

que le grand nombre de personnes qu'il apercevoit au Camp des habitans fussent les ennemis, ne fut point averti de cette surprise, quoiqu'une sentinelle avancée eut tiré un coup de fusil. Le grand bruit qu'il entendit au camp, l'obligea de marcher droit à eux le long du bord du fleuve. Les Anglois & les Iroquois qui étoient cachez firent une décharge de mousqueterie sur lui, dont il reçût un coup à la cuisse. Mr. Des Cairac fut blessé à mort, & Mr. d'Hosta fut tué. Ce fut un grand desordre. Les Soldats donnant tête baissée sur les ennemis, les pousserent un peu trop loin, parce que les plus alertes tomberent dans une embuscade proche de la ravine, où Mr. Domergue Lieutenant fut tué.

Les Anglois firent ce qu'ils pûrent pour emporter le Fort d'emblée; mais Mr. de S. Cirque les attaqua si vivement, quoi qu'il eut la veine cave coupée; qu'il leur fit quitter prise, aprés leur avoir tué beaucoup de monde.

Monsieur de Vallerene qui avoit été jusques alors dans l'inaction, voulut aussi donner aux Sauvages des preuves de son experience. Il poursuivit les ennemis à la piste, à la tête de cent quatre-vingt hommes. Aussi-tôt qu'il les eût joint, il leur livra combat. Il fit un retranchement à la

ſaveur de deux gros arbres renverſez par terre, il fit ranger tout ſon monde en ordre. Les ennemis qui n'obſervoient point d'ordre dans leur marche, crûrent les intimider beaucoup par les hurlemens qu'ils vinrent faire à la portée du piſtolet. Trente de nos gens tomberent auſſi-tôt ſur eux. Les Aniés & les Anglois revinrent par trois fois à la charge. Les Loups leurs alliez plierent. Routine fit paroître beaucoup d'ardeur, & voulant les entourer, il fut lui-même repouſſé. Il falut en venir aux mains de part & d'autre. Les ennemis eurent d'abord tout l'avantage ſur nous, parce que nos jeunes Habitans qui n'étoient pas encore bien aguerris, furent ébranlez.

Monſieur de Vallerene voyant qu'il étoit beaucoup inferieur en nombre, montra une contenance ſi fiere, que nos Chefs Sauvages ranimerent leurs gens avec une telle intrepidité, qu'aprés s'être acharnez pendant deux heures contre les ennemis, ils leur firent abandonner le champ de bataille, s'emparerent de leurs Drapeaux & du Bagage, & les pourſuivirent dans des païs marécageux, entrecoupez d'arbres renverſez, juſques à ce que ſe trouvant eux-mêmes accablez de fatigues, Mr. de Vallerene fut contraint de faire faire alte

& de se retrancher par un grand abbatis d'arbres. La déroute des ennemis fut donc generale, & l'on ne rencontroit dans les bois que des traces de sang.

Les Aniés eurent du malheur plus que les autres, car il n'en réchapa que vingt de cent qu'ils étoient. Les Loups qui avoient plié d'abord ne perdirent pas tant de monde. Les Anglois perdirent deux cens hommes, outre quantité de blessez. Nous perdîmes dans cette attaque & à la Prairie quarante hommes, & autant y furent blessez.

Je dois vous parler ici du fameux Aurioüaé, grand Chef de guerre, le fidelle ami de feu Mr. le Comte de Frontenac. Il se signala beaucoup dans cette occasion, & eut la meilleure part à cette Victoire avec Mr. de Vallerene.

Aurioüaé, qui étoit le Chef des Onneyouts, fut arrêté au Fort Frontenac en 1687. avec quarante Guerriers, dans un Festin qu'on leur fit exprés. On avoit sujet de se plaindre des Tsonnontoüans, qui malgré la Paix pilloient indifferemment tous les François qui alloient en traite chez nos Alliez. On les fit passer en France, où ils furent mis aux galeres. Monsieur de Frontenac revenant pour la seconde fois en Canada, representa à la

Cour que si on lui rendoit Aurioüaé, son arrivée pourroit faire quelque impression sur sa Nation, & que sa presence calmeroit beaucoup les esprits qui étoient fort irritez de cet enlevement.

Aurioüaé ne fut pas plutôt à Quebec, qu'il inspira au Comte de Frontenac d'envoyer aux Iroquois quatre Députez, pour les avertir qu'ils étoient tous deux de retour : il les exhortoit d'envoyer quelqu'un saluër leur Pere qu'ils avoient perdu depuis si long-temps, & de le remercier en même temps des bontez qu'il avoit eû pour eux en les faisant délivrer de l'esclavage. Les cinq Nations Iroquoises envoyerent en Ambassade Gagniêgoton, qui presenta cinq Colliers au Comte de Frontenac ; & Aurioüaé les chargea de son côté de huit Colliers qu'il prononça lui-même. Il faut vous dire auparavant ce que c'est qu'un Collier.

Nous apellons Colliers des grains de Porcelaine enfilez, d'environ deux pieds de long, sur trois à quatre pouces de large, arrangez d une telle maniere qu'ils font diverses figures. C'est leur écriture pour traiter de la Paix, pour faire des Ambassades, pour déclarer leurs pensées, pour apaiser les Procez, pour faire quelque entreprise, pour juger, condamner ou ab-

ſoudre ; ils ſervent d'ornemens aux jeunes Guerriers lors qu'ils vont à la guerre, ils en font des bracelets & des ceintures qu'ils mettent ſur leurs chemiſes blanches. Ces Porcelaines viennent de la côte de Manathe, en la Nouvelle York. Ce ſont des Bourgos ou Colimaçons, qui ſont blancs & violets, tirant ſur le noir, qu'ils ſçient avec une pierre à fuſil, dont ils font des grains un peu longs & qu'ils perçent ; cela auſſi tient lieu de monnoye.

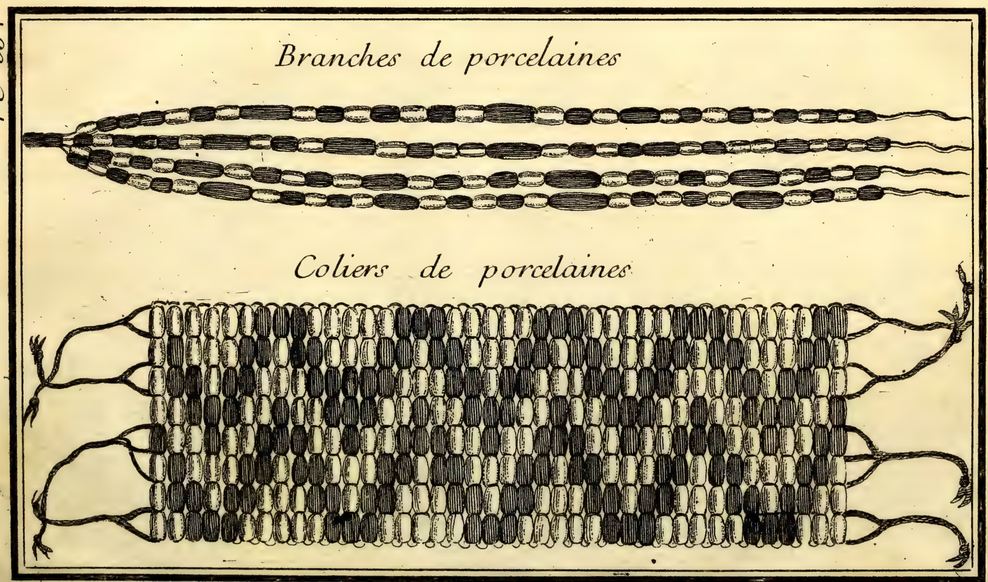
Le Député qui porta la parole d'Aurioüaé, parla aux Iroquois en ces termes.

Le premier Collier.

Eſt pour eſſuyer les pleurs des cinq Cabanes (ce ſont les cinq Nations Iroquoiſes) & leur faire ſortir de la gorge ce qui pourroit y être reſté de mauvais ſur les méchantes affaires qui ſe ſont paſſées, & pour eſſuyer le ſang dont ils ſont couverts.

Le ſecond Collier doit être diviſé en deux.

La premiere moitié eſt pour leur témoigner la joye qu'Aurioüaé a eû d'aprendre que les Outaüaks ont promis de ramener aux Tſonnontoüans les priſonniers qu'ils avoient ; l'autre moitié pour leur dire qu'il eſt bien aiſe qu'ils l'ayent averti de dire à *Onontio* qu'ils avoient recommandé à leurs


Branches de porcelaines
Coliers de porcelaines

leurs gens qui étoient partis dès l'Automne pour aller en guerre, de conserver la vie aux prisonniers qu'ils pourroient faire sur les François, & qu'*Onontio* lui a promis de son côté que si les François en faisoient quelques-uns des leurs, ils en useroient de même jusques à ce qu'il eut réponse des gens qu'il envoyoit aux cinq Nations.

Le troisiéme Collier.

Remercie les cinq Nations d'avoir envoyé prier *Onontio* de le renvoyer avec ses Neveux sur les glaces, & les prie de mettre tous les prisonniers François entre les mains des Onnontaguez, afin que si les affaires s'acommodent ils les puissent rendre.

Le quatriéme Collier.

Est pour leur dire qu'il void bien qu'ils l'ont oublié, aussi-bien que leur ancien pere *Onontio*, puisqu'ils n'ont point envoyé de leurs Notables pour le chercher & pour parler à leur Pere, & qu'ils lui auroient fait plaisir d'en envoyer seulement un.

Le cinquiéme Collier.

Est pour dire à toutes les Nations qu'il

desire voir des Notables à Montreal, qu'il est comme un homme ivre, & qu'il a perdu l'esprit de voir qu'ils n'envoyent personne pour le chercher, & qu'il souhaiteroit que ceux qui avoient accoûtumé de faire les affaires avec lui, vinssent afin qu'ils puissent connoître la bonne volonté qu'*Onontio* à pour toute la Nation, & les bons traitemens que lui & ses Neveux en ont reçû depuis qu'ils lui ont été remis entre les mains.

Le sixiéme Collier.

Est pour lier les bras des cinq Nations, afin de les attirer à Montreal, & qu'aprés cela ils le r'aménent avec eux.

Le septiéme Collier.

Pour leur dire que c'est à sa priere qu'*Onontio* a envoyé pour accompagner ses gens le Chevalier d'O, un des plus considerables Officiers qu'il eut, qui même est fort connu d'eux, que ce Collier est aussi pour les exhorter à ne point écouter les Anglois qui leur ont renversé l'esprit, & à ne se point mêler dans leurs affaires, n'y être en peine de ce qu'*Onontio* a commencé à les châtier, parce que ce sont des Rebelles à leur Roi legitime, que le *Grand Onontio* de France protege, (ils

apellent ainsi le Roi) que cette guerre ne les regardent point, qu'ils peuvent bien connoître par ce que les François ont fait en enlevant Corlard, où ils n'ont fait aucun mal aux gens de leur Nation, qu'ils ont renvoyez, sans même en vouloir retenir de prisonniers.

Le huitiéme & dernier Collier,

Est pour dire que lui Aurioüaé est frere de tous les François, mais particulierement de Colin, qui a eû un trés grand soin d'eux pendant leur voyage de France, & depuis leur retour en ce païs, qu'ils ne sont tous deux qu'un même corps, & que ne voulant point les aller trouver, à moins qu'ils ne le viennent querir, quoi qu'il soit en pleine liberté de le faire, il le separe en deux, & leur en envoye une moitié pour les engager de le venir trouver en toute assurance, puisque ils seront aussi libres que lui; qu'il ne veut point quitter son pere auquel il veut être toûjours uni. Qu'ils prennent donc courage & viennent à Montreal où ils le trouveront avec *Onontio*, qui conserve toûjours pour toute la Nation & pour lui la même amitié dont il leur a donné tant de marques pendant dix années.

Les Iroquois laisserent Aurioüaé à sa

liberté ; ayant fait tous leurs efforts pour l'engager de venir dans sa patrie; mais son attachement aux François étoit si grand, qu'il ne voulut jamais s'en separer. Il déclara même la guerre aux Iroquois lors qu'ils prirent les armes contre nous, à la sollicitation des Anglois, il a porté lui seul le fer & le feu dans le centre de son propre païs, il étoit quelquefois quatre à cinq mois sans revenir à Quebec. On tiroit souvent d'assez mauvais préjugez de ces sortes d'absences. On le voyoit cependant revenir victorieux avec quantité de chevelures d'Iroquois, qui sont les marques les plus éclatantes de la valeur d'un homme : il mourut en 1697. aprés avoir donné dans toutes les occasions les plus grandes épreuves de sa fidelité. Mais lors qu'étant à l'article de la mort on lui dit que JESUS-CHRIST étoit mort pour le salut des hommes, aprés avoir été crucifié par les Juifs. Que n'étois-je là, repartit Aurioüaé, j'aurois vangé sa mort, & je leur aurois enlevé la chevelure.

Il est temps, Madame, de vous parler de l'Isle de *Montreal*, qui est au 45. degré latitude Nord. Elle à environ quatorze lieuës de long, sur quatre dans sa plus grande largeur. Une Montagne fort élevée lui donne son nom : la Ville s'apelle

Villemarie ; elle eſt ſur le bord du fleuve qui à une lieuë de largeur. Sa ſituation eſt trés belle, & il eût été à ſouhaiter que l'on eût établi la Capitale de la Nouvelle France dans un endroit auſſi avantageux ; on y compte prés de deux cens feux; Meſſieurs du Seminaire de ſaint Sulpice à Paris en ſont les Seigneurs. Cette Conceſſion leur fut accordée en 1644. Ils ont Haute, Moyenne & Baſſe Juſtice. Depuis 1701. juſques en 1714. que j'en ſuis ſorti, elle a augmenté de la moitié, avec une belle enceinte qui l'a met à l'abri de l'inſulte des Iroquois.

Cette Ville eſt un quarré long, entouré de grands pieux de dix-huit à vingt pieds de haut. Il y a un petit Fort revêtu de terraſſe, dont les batteries enfilent les ruës d'un bout à l'autre. De ſorte que ſi les Iroquois ſoûtenus même des Anglois, s'en rendoient jamais les maîtres, ils ne pourroient pas y tenir. Elle ne craint point d'être priſe par la force du canon, puis qu'il eſt moralement impoſſible d'y en amener au travers de plus de cent lieuës de Forêts. Il n'y a donc qu'un coup de main à craindre : mais comme les grands mouvement ne ſe font point ici que l'on n'ait auparavant le temps d'en être averti par des Eſpions, on eſt à l'abri de ces ſortes de ſurpriſes.

Messieurs de saint Sulpice qui sont les Curez primitifs, ont une grande Eglise de pierre de taille. Messieurs d'Ursé & de Quelas (familles Illustres) ont jetté les premiers fondemens de l'établissement de cette Communauté, qui a été gouvernée dans la suite par des personnes de qualité. Le revenu qu'ils tirent de cette Isle est assez considerable, il le seroit encore davantage si le quartier dela Chine, qui en fait la plus belle côte, n'avoit pas été rüiné tout-à-coup par douze à quinze cens Iroquois qui vinrent y faire une irruption en 1689. dans le temps que l'on croyoit qu'ils venoient demander la paix. Rien ne fut plus touchant, ils brûlerent cinq lieuës de païs, ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent, nous perdîmes plus de mille hommes, ils ouvrirent le ventre des femmes enceintes dont ils mangerent les enfans, & en firent crever d'autres avec de la poudre.

Nous y avons un Convent de Recolets, une Communauté d'Hôpitalieres dont l'établissement a été fait en 1669. Elles sont d'un grand secours aux habitans, principalement à nos Soldats.

Les Filles de la Congregation qui sont au nombre de cinquante-quatre, rendent aussi de grands services par l'instruction

& l'éducation des Filles qui n'en ſortent que trés bien élevées, elles s'établirent à Montreal en 1671, & elles ont des maiſons particulieres dans les grandes Paroiſſes du païs.

Je ne peux paſſer ſous ſilence un trait de vertu tout-à-fait extraordinaire d'une Demoiſelle qui fait ſon ſejour dans cette Communauté. Mademoiſelle le Bert fille unique du plus riche commerçant du Canada, ayant mené une vie extrêmement retirée dans la maiſon de ſon pere, crût que Dieu demandoit d'elle un plus grand receuillement, elle ſe retira pour cet effet il y a ſept à huit ans aux filles de la Congregation. Elle a un petit appartement où elle eſt renfermée de murailles, n'ayant communication que par une fenêtre qui donne dans la Chapelle. On lui apporte à manger par une petite ouverture qui eſt à la porte de ſa chambre. Cette fille eſt gouvernée par Mr. Seguenau Eccleſiaſtique de ſaint Sulpice. Le genre de vie qu'elle méne ne conſiſte point dans ces ſpeculations abſtraites d'Oraiſon mentale, elle y employe cependant deux heures par jour; elle s'occupe tout le reſte du temps à des Ouvrages dont elle fait preſent aux Communautez.

Elle couche ſur la dure, elle ne voit

que son Directeur & son pere, une fois ou deux l'année, elle a cependant l'esprit fort aisé & fort docile, elle s'est fait un nouveau temperamment dans cette solitude, de sorte qu'elle auroit de la peine à vivre d'une autre maniere.

La maison des freres Hôpitaliers, que l'on pourroit apeller en Canada un Palais, si elle étoit finie, est le plus beau bâtiment que l'on y voye. Mr. Charon ayant gagné beaucoup de bien dans le temps que le Castor étoit fort cher, l'a fit bâtir il y a quelques années pour se retirer du commerce de la vie, il établit pour lors une petite Societé de Freres, pour avoir soin des vieillards infirmes, ou incurables, qu'il a retiré dans cette maison.

Il y a dans le Gouvernement de Montreal depuis Sorel, Nord & Sud du fleuve, jusques au bout de l'Isle, plus de trente Seigneuries. Le climat est un peu plus doux qu'à Quebec. On remarque que le Printemps y commence quinze jours ou trois semaines plutôt, l'on y fait des semences de meilleure heure, & l'Hiver y vient aussi plus tard. Les melons y sont excellens, & ont de la peine à venir en maturité à Quebec, on y a des prunes, des pêches, de la renete blanche & grise en quantité; les pommes de calvile y sont

en abondance. Tel aura dans ſon jardin des deux à trois cens arbres fruitiers, & nous n'en ſçaurions avoir à Quebec qu'avec bien de la peine ; cependant il n'y a que ſoixante lieuës de difference Nord & Sud.

La maiſon de Mr. l'Abbé de Bellemont de la maiſon de ſaint André en Dauphiné, qui eſt à un quart de lieuë de la Ville eſt un des plus beaux endroits du païs. Il eſt de la Communauté de ſaint Sulpice. Il a dépenſé plus de cent mille francs à former une Miſſion d'Iroquois, qui ont quitté leur païs pour adorer le vrai Dieu. Il en eſt le pere & le ſoutien ; ſa maiſon eſt un Fort de pierre à quatre Baſtions, il a une Chapelle de cinquante pieds de long ſur vingt-cinq de large, dont les murailles ſont revêtuës d'un lambris, ſur lequel il y a pluſieurs Ornemens, comme d'Urnes, de Niches, de Pilaſtres & de Pieds-d'Eſtaux, en façon de marbre rouge vené de blanc. Les cabanes des Iroquois qui ſont plus de cent vingt, joignent ce Fort, & ſont entourez de paliſſades. Mr. de Bellemont qui ſçait parfaitement bien leur langue, les inſtruit lui-même, il leur fait un catechiſme les jours ouvriers aprés qu'ils ont entendu la Meſſe de grand matin. Ils ſe rendent le ſoir à la Chapelle,

où ils font la priere en commun, ils chantent les jours de Fête la grande Messe & les Vêpres en leur langue, il emploie tout son bien à l'entretien de cette Mission, qu'il a partagé en deux. L'autre moitié qui est de cent soixante personnes, est à quatre lieuës de la Ville, du côté du Nord. Les Chefs s'apercevant que le libertinage commençoit à corrompre les mœurs des jeunes Guerriers, par la proximité de la Ville, où ils s'amusoient à boire à l'excés, engagerent il y a un an Mr. de Bellemont de faire une seconde Mission au Saut au Recolet, où les plus libertins demeurent, dont un Ecclesiastique prend le soin.

Quelque policée que puisse être une petite Ville comme celle ci, il est bien difficile d'y empêcher quantité d'abus qui se commettent, par une Nation qui est l'appui & le soutien de toute la Nouvelle France, que nous ne pouvons même trop ménager.

Le penchant qu'ils ont à aimer l'eau-de-vie, les fait tomber dans de si grands excés, qu'ils ne sont plus maîtres de leur passion. J'en ai vû de cruels exemples, entr'autres un fils qui étoit ivre, donner des coups de coûteaux à son pere : un mari s'en retourner ivre à sa cabane, & toute sa famille fuir à droit & à gauche pour

éviter d'être poignardez. L'Iroquois boit d'un propos déliberé pour avoir le plaisir de s'enivrer, & vendroit s'il pouvoit sa femme & ses enfans pour boire de l'eau-de-vie : quand il veut se vanger de son ennemi il s'enivre, & il est à couvert par-là du reproche que l'on pourroit lui faire en disant, j'étois ivre, je ne sçavois ce que je faisois.

Il y a deux ans que je vis une bande de ces gens ivres courir aprés un Algonkin, qui se trouva fort heureux d'être auprés du corps de garde. Ils s'étoient reprochez de part & d'autre quelques veritez qu'ils auroient tû dans un autre temps. Cet Algonkin étoit fort railleur, ils se jetterent sur lui au nombre de vingt, sans armes ni coûteaux ; mais l'un lui mangea l'oreille, l'autre le nez, & c'étoit qui se ruëroit sur ce pauvre miserable qui avoit tout son corps déchiré des coups de dents, qu'ils lui avoient donné pour avoir chacun sa piece. La Sentinelle vint au secours qui fût lui-même battu & desarmé ; la garde y accourut qui eut assez de peine à délivrer l'Algonkin.

Nous avons un autre Fort d'Iroquois à trois lieuës de la Ville, du côté du Sud, que l'on apelle Iroquois du Saut.

Ce Saut est une chûte de cascades dans

le fleuve, large d'une demie lieuë, sur trois quarts de longueur. Ce passage est trés-dangereux, & à moins que les Canoteurs ne soient fort adroits il leur est trés difficile de s'en tirer. Cependant on le franchit, & tous les Sauvages qui viennent de quatre à cinq cens lieuës faire la traite à Montreal sont obligez d'y passer. Les Jesuites gouvernent la Mission du Saut.

Les Iroquois du Saut & de la montagne de Montreal sont pour ainsi dire une sixiéme Nation, que la Religion & le commerce avec les François ont réünis depuis trente ans. Les mœurs de ces gens si fiers & si cruels ont été adoucis sans doute par le Baptême, avant & aprés la guerre déclarée contre les Iroquois non Chrétiens. Ils ont donné des marques d'humanité, & quand ils ont vû que ceux-ci en abusoient, ils ont fait connoître que le Christianisme n'inspiroit aucune lâcheté.

Les Iroquois convertis qui sont restez chez eux pendant la Guerre, ont toûjours eu soin que leurs enfans n'entendissent point parler de superstitions & des coûtumes de leur païs, en leur faisant sucer la Foi avec le lait, ils font en sorte que leurs enfans devenant grands ne demeurent plus au païs, de crainte qu'ils ne se perdent. Nous avons eû parmi ces nouveaux Chré-

tiens le *Grand Anier*, Chef de cette Nation, la *Cendre-chaude*, Chef des Onneyouts, *Paul* Capitaine aussi, & Chef de la priere, & le *Borgne*. Ces gens ont fait des actions en Paix & en Guerre, qui meritent que je vous en parle.

Le grand Anier se fit Chrétien aprés avoir dompté la Nation des Loups. Il apprit de lui-même à prier Dieu, étant à la chasse d'Hiver dans les bois. Il prêcha la Foi dans son païs, & il l'emporta sur les Anciens de sa Nation, qui ne vouloient pas que l'on vint demeurer à Montreal.

Il emmena lui seul cinquante de ses gens dont une partie vît encore & sert de pierre fondamentale à l'Eglise du Saut. Il avoit fait plusieurs belles actions contre les Tsonnontoüans. Il s'attiroit l'affection de tout le monde par sa pieté & par sa valeur. Il fut tué par un parti d'Algonkins & d'Abenaguis de nos amis, commandé par un Officier François, s'étant attaquez les uns les autres à l'improviste à la pointe du jour sans se connoître. Cette perte affligea sensiblement le païs. Nos Iroquois ne laisserent pas d'emmener avec eux des Abenaguis qu'ils garderent quelque tems. Les Chefs de cette Nation voulant qu'on leur rendit leurs gens, envoyerent pour cet effet un Collier de condoleance pour

consoler les Iroquois du malheur qui étoit arrivé à quelques-uns des leurs, qui avoient été tuez dans cette conjoncture, & voici de quelle maniere ils s'énoncerent.

Mon frere qui prie (car, enfin c'est le nom dont nous t'apellons) depuis que la priere & l'obéïssance à * *Onontio* notre Pere commun nous ont heureusement réünis. Je vais te trouver par ce Collier pour te dire que ceux que tu gardes encor comme Esclaves sont mes parens; & pour te prier de me les rendre. Ne croi point que j'aye l'esprit *malfait* de ce qui leur est arrivé. Voila ce que c'est que la Guerre. Les amis se tuent souvent les uns les autres avant de se reconnoître. Ce sont des malheurs qui accompagnent la Guerre, & que l'on ne peut éviter; mais tu aurois l'esprit mal fait, si aprés avoir pris pour ennemis tes Alliez mes parens, & les avoir menez chez toi comme Esclaves, tu t'opiniâtrois à les garder lorsque tu connois que tu as tort. Je mesure ton esprit sur le mien. Si ce qui t'est arrivé m'étoit arrivé, & que j'eusse pris pour ennemis tes parens, je ne m'aperceverois pas plutôt de ma faute, que je leur donnerois la liberté & te les rendrois. Ne croi point, mon frere, que je te trompe, lorsque je te dis qu'ils sont

* Mr. le Comte de Frontenac.

mes parens. Les François peuvent bien rendre témoignage comme quelques-uns de ceux que tu as tuez ou pris les ont accompagné, aussi-bien que nous, lors que nous étions allez contre les Anglois, & cela fort peu de jours avant que ce malheur arrivât. Je ne te dis rien de la perte que tu as faite d'un de tes braves, c'est le Grand Anié, quoique je la ressente vivement. Je suis occupé à le pleurer avec deux braves que j'ai aussi perdus dans cette triste rencontre. Mon frere l'Iroquois *qui prie*. Pleurons les braves qui ne sont plus, sans que leur mort nous renverse l'esprit, & separe nos cœurs que la priere & l'amitié unissent depuis si long-tems. L'on eût égard, Madame, à leur priere, & on rendit leurs prisonniers.

La *Cendre Chaude* étoit un des deux Capitaines qui gouvernoit la Nation des Onneyouts. Avant qu'il fut Chrétien il avoit fait brûler le pere Brebeuf Jesuite ; mais aprés son Baptême il fut prêcher la Foi aux Iroquois, il commença par les Aniez, & parcourut les cinq Nations Iroquoises. Son exemple & son autorité en convertit quelques-uns, son éloquence confondit les Anciens, il prêchoit les Dimanches dans la cabane où il assembloit la jeunesse. Quand la Guerre fut

déclarée ; il alla avec Mr. le Marquis de Denonville, qui étoit pour lors Gouverneur general, aux Tsonnontoüans où il fut tué combattant genereusement contre les ennemis.

Paul étoit un Huron qui avoit beaucoup d'ardeur pour la Guerre, & qui soûtenoit bien la Foi. Dieu l'a récompensé en lui donnant une fille qui a vécu comme une Religieuse. Elle avoit à l'âge de treize ans avec l'innocence d'un enfant la sagesse d'une personne de trente ans, elle est morte vierge. Sa mere la voyant belle & bien faite, craignit que ce don de la nature ne fut peut-être un jour la cause de sa perte, elle engagea son mari de prier unanimement le Seigneur de permettre qu'il lui arrivât quelque maladie qui pût lui ôter sa beauté. Peu de tems aprés il se forma une taie sur son œil, & étant devenuë éthique, elle mourut en exhortant sa mere à être toûjours constante dans la Foi. Aprés qu'elle eut donné une couverture de tafetas à l'Eglise, avec ses colliers, bracelets & ornemens, elle entra dans l'Eglise le jour de Noël, où elle dit à Notre-Seigneur au pied du Crucifix, qu'elle lui avoit donné tout ce qu'elle possedoit, & que n'ayant plus que son corps & son ame, elle les lui offroit, afin qu'il l'enlevât de ce monde.





Catherine tekakoüita Iroquoise du Saut S. Louis de Montreal en Canada morte en odeur de Sainteté.

Le Borgne, ou en Iroquois *Sogaressé*, a été mis en prison chez les Anglois, parce qu'il étoit trop ami des François, & qu'il prenoit trop les interêts de notre Religion. Il regretoit en mourant de ce que Dieu ne lui avoit pas fait la grace d'être martirisé par les Anglois, il prenoit le soin des enfans dans la Mission, il les catechisoit, il leur faisoit faire les prieres. Sa femme a été aussi fervente que lui, & elle a demeuré prés d'un an en prison chez les Anglois avec sa mere. Si elle eut voulu se démarier on l'en auroit fait sortir; mais elle aima mieux demeurer en prison que de perdre la Foi & de se separer de son mari.

La réputation de Catherine Tekakoüita Iroquoise, est trop recommandable dans ce nouveau monde pour passer sous silence ce modéle de vertu & de sainteté. Sa memoire est en grande veneration, on remarque que beaucoup de personnes ont ressenti des effets admirables de la pieuse confiance qu'elles ont eu en elle en differentes occasions. Quoiqu'il en soit. * Il y a vingt ans que l'on vît parmi les Iroquois une fille de vingt-cinq ans, dans laquelle les meilleures qualitez des Algonkins & des Iroquois s'étoient réünies; elle étoit née d'une Algonkine & d'un Iroquois. Sa me-

* En 1680.

re avoit été prise aux Trois-Rivieres, Il y a quarante ans, dans la grande déroute de cette Nation. Elle fut conduite aux Iroquois qui lui donnerent la vie & la marierent, elle avoit été Baptisée aux Trois-Rivieres par les Peres Jesuites, elle n'oublia jamais au milieu d'une Nation infidéle les devoirs du Christianisme. Tekakoüita qu'elle eut dans la suite a été sans doute la récompense de la vie Chrétienne qu'elle avoit toûjours menée. Cette fille a vécu parmi les Iroquois dans une innocence qui ne se peut expliquer, jusques à l'âge de vingt-deux ans, elle eut la petite verole dans sa tendre jeunesse qui la disgracia beaucoup. Elle conserva toûjours avant son Baptême une pudeur naturelle qui lui donnoit de l'aversion pour les plaisirs des sens, & même pour le mariage, car elle ne voulut jamais se marier. Ce n'étoit pas pour être plus libre dans ses actions; mais pour se conduire uniquement par la Providence, & pour vâquer plus librement aux exercices de pieté.

On ne remarquoit point en elle les vices ausquels sont sujettes les filles Sauvages qui n'aiment que le libertinage, elle ne donnoit point dans toutes leurs visions, & les songes qui occupent si fort leur imagination, & dont ils font une divinité,

Son plus grand defaut étoit de souffrir qu'on l'habillât trop proprement, ce qu'elle ne faisoit que pour passer le temps ou pour complaire à ses parens, qui vouloient l'obliger à se marier. Quand ils la pressoient de se déterminer, elle se cachoit derriere une caisse de bled d'Inde, où elle s'enfuyoit dans les champs.

Un mal qu'elle eût au pied qui l'obligea de demeurer dans la Cabane, ne contribua pas peu à sa conversion. Le Pere Jesuite qui étoit alors dans le village des Aniez, qu'on apelle Gandaoüaqué, entra par hasard dans sa Cabane. Il lui parla de la Foi & l'exhorta de venir prier : elle obeït. Sa devotion fervente fit avancer son Baptême qui fut solemnel dans la Chapelle de son Village le jour de Pâques. Il s'en trouve plusieurs qui se contentent d'être Baptisez seulement, & ne font presque aucune fonction du Christianisme ; ainsi c'étoit beaucoup à cette fille de se soûtenir au milieu de tant de mauvais exemples. Mais ce qui étoit admirable est qu'elle resistoit courageusement à toutes les tentations & à tous les efforts que l'on faisoit, pour l'empêcher de suivre les exemples des Chrétiens les plus fervens. Un jour elle fut touchée de celui-ci.

Les ivrognes vouloient obliger une

femme Chrétienne à boire de l'eau-de-vie: ils l'attirerent adroitement dans la cabane & firent ce qu'ils pûrent pour lui en couler dans la bouche : elle la leur cracha au nez par trois fois, & en fit autant toutes les fois qu'ils la presserent d'en boire. L'exemple de cette bonne Chrétienne confirma Tekakoüita dans ses bonnes résolutions. On remarqua en elle pendant deux ans une perseverance admirable au milieu de cette Babilone. Le Pere Jesuite qui l'instruisoit des misteres de notre Religion, lui dit qu'elle ne vivroit jamais en repos dans son païs, & qu'elle y seroit toûjours en danger de se perdre : elle conçût qu'il avoit raison. Il y avoit déja du tems qu'elle étoit resoluë de venir demeurer à Montreal : elle cherchoit quelque occasion favorable pour y décendre sans que l'on en eut le moindre soupçon. C'étoit la coûtume de ce tems-là parmi les Iroquois de se visiter au retour de la chasse : les uns venoient à Montreal en passant, & les autres alloient aux Anglois, & passoient à Anié pour voir leurs parens, & pour tâcher d'inspirer à quelqu'un de devenir Chrétiens. Cette visite annuelle réüssissoit assez & plusieurs quittoient Anié pour venir demeurer avec leurs parens au Saut, proche Montreal.

Un Capitaine d'*Onneyout* nouvellement Baptiſé, qui fut tué depuis à la Guerre contre les Tſonnontoüans, fit un Voyage exprés en ſon païs pour y aller prêcher la Foi. Il paſſa d'abord à Anié où aprés avoir prêché en pleine aſſemblée plus par ſon exemple que par ſes paroles, il procura à Tekakoüita une occaſion pour ſe rendre à Montreal. Quand elle fut arrivée au Saut, elle prit la réſolution d'y vivre en parfaite Chrétienne. Elle eut voulu choiſir un état dont elle n'avoit qu'une idée confuſe qui étoit celui des Vierges. Cet état eſt trop relevé pour être propoſé à des Sauvages qui ſont ſi charnels; c'eſt pourquoi on ne lui parloit que du mariage, afin de l'engager à reſter au Saut. Elle embraſſa d'abord l'une de ces propoſitions, qui étoit de ſe fixer dans ce lieu; mais elle ne pouvoit ſe reſoudre à ſe marier. Elle demeura dans cet état demandant à Dieu de lui inſpirer qui lui feroit le plus agreable. On dit que l'union étroite qu'elle avoit avec une femme Onneyoute eut ſervi beaucoup à lui faire embraſſer l'état de perfection. Celle-ci étoit Baptiſée depuis long-tems; mais elle ne s'étoit convertie que depuis deux ans. Le ſujet de ſa converſion fut un accident qui lui arriva à la chaſſe. D'une bande de

douze chasseurs parmi lesquels étoit son mari, il n'en revint que deux, les dix autres moururent de faim & furent mangez par ceux qui resterent en vie. C'est ce qui arrive souvent aux Algonkins & aux autres Nations, & ce qui n'est pas ordinaire parmi les Iroquois, parce que outre la chasse, ils ont encore le bled d'Inde, & viennent chercher des vivres quand la viande leur manque. Ceux dont je parle n'eurent pas cette précaution : Ils crûrent qu'en montant le long du Saut dans la riviere des Outaoüaks ils y trouveroient des bêtes. Le contraire leur arriva. Ils avoient avec eux un vieillard mourant qu'il falloit porter. Il demanda lui même qu'on le tuât. On ne voulut pas le faire sans prendre conseil. On demanda à l'Onneyoute qui étoit Baptisée, ce que disoit la Loi Chrétienne là-dessus. Celle-ci apprehendant qu'on ne la tuât aussi à son tour n'osa répondre ; la crainte de la mort, ses ivrogneries, & la vie dereglée qu'elle avoit menée pendant sept ans depuis son Baptême lui causerent d'étranges peines d'esprit : elle fit cependant des reflexions assez fortes pour comprendre qu'elle avoit manqué de fidelité aux lumieres & aux graces de Dieu : elle promit de mener une vie toute opposée, si

elle pouvoit se retirer de la cruelle conjoncture où elle se trouvoit. Le vieillard mourut sur ces entrefaites, & fut mangé. Un enfant mourut quelque temps aprés qui le fut encore, & successivement plusieurs autres, jusques à ce qu'ils furent arrivez à un Village d'Algonkins qui leur donnerent des vivres pour se rendre chez eux. Ce desastre toucha vivement cette femme qui changea de vie : elle a vécu dans la suite en bonne Chrétienne, & a perseveré pendant vingt ans. Son mari mourut au retour de cette chasse, accablé de misere.

Cette veuve & Tekakoüita vécurent deux ans ensemble dans des excés de penitence qui sont connus de tout le Canada. Le Pere Jesuite qui les conduisoit, voyant qu'il étoit temps de parler, leur découvrit l'excellence de l'état de virginité, & leur dit que Dieu nous avoit fait maître de ces deux états, que c'étoit à nous de choisir. Tekakoüita embrassa celui-ci avec une telle ferveur qu'elle en fit vœu le jour de l'Annonciation, & mourut vingt jours aprés. Plusieurs filles sauvages l'ont imitée dans la suite, malgré les desordres que ces dernieres guerres ont causé parmi ces nouveaux Chrétiens.

Pendant que j'étois en Canada, plu-

ſieurs perſonnes malades des fiévres, avoient une grande confiance à Catherine Tekakoüita; mais depuis deux ans que j'en ſuis ſorti, j'ai appris que pluſieurs malades avoient été gueris par ſon interceſſion, & l'on a connu manifeſtement qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans les graces que l'on obtenoit du Ciel en s'adreſſant à elle. Ce n'eſt pas, Madame, autrement mon fait de faire des Vers; mais j'ai crû ne pouvoir me diſpenſer de faire ceux-ci à ſa gloire.

De ta grace Seigneur, la lumiere éternelle
Eclaire, quand tu veux, change, choiſit, appelle
Les plus ſauvages cœurs & les attache à toi.
Ainſi l'on voit paſſer par elle
Celui d'une Iroquoiſe animé plein de zéle
De la nuit de l'erreur au grand jour de la foi.

Quoique nos Iroquois ayent quitté toutes leurs ſuperſtitions, ils ont cependant conſervé pluſieurs de leurs coûtumes qui regardent le civil. En effet, un Iroquois qui a ſa famille à part, ne laiſſe pas d'avoir une Cabane chez ſa mere, où il à droit d'être nourri. Il eſt aſſuré d'y trouver ſon plat de viande. Lorſque ſa mere vient à mourir, ſes Tantes maternelles qu'il appelle dans cette rencontre du même nom de Meres, ne peuvent auſſi lui refuſer

ſon

son plat. Si celles-ci viennent encore à mourir, toutes ses propres Sœurs tiennent leur place. S'il n'en à point, il a les mêmes prétentions chez les parens de sa Mere. On à soin de lui garder dans cette Cabane sa portion, sur tout quand il y à quelque chose de bon, son penchant le portant ordinairement à y demeurer la plus grande partie de la journée, parce que sa Mere & ses Sœurs lui sont plus cheres que sa Femme. Celle-ci lui porte dans sa cabane son plat de viande. Elle doit y porter ou faire porter dans certaines saisons de l'année vingt ou trente cl es de petit bois sec que l'on coupe prc ment, & qui est destiné à faire boüillir chaudiere quand on n'a pas le tems d'all mer de gros bois.

L'affection qu'il à pour la cabane de sa Mere & de ses Sœurs se rallentit, lorsqu'il commence à avoir plusieurs Enfans; de sorte qu'il n'en fait plus qu'une avec sa femme, qui n'a pas de plus grande consolation que celle d'avoir beaucoup d'enfans. C'est le moyen le plus efficace pour l'attacher auprés d'elle. Elle aime si tendrement ses enfans, qu'elle leur donne à teter jusqu'à trois à quatre ans. Il est vrai qu'ils sont extrêmement délicats dans ce bas âge; mais ils deviennent dans la suite du tems fort robustes.

L'Iroquois à une troisiéme cabane qui est celle où son pere est né, où l'on ne manque pas de lui presenter son plat quand il vient. Cette cabane est son *Atoni*, comme qui diroit le lieu d'où il est né. Il y en à une quatriéme qui est celle de son camarade où il va souvent, car chacun à le sien. Ils se regalent souvent les uns les autres. On fait toujours honneur à l'ami de ce qu'il y a de meilleur lors qu'il vient, & même sans être invité.

Le *Saut* est composé des cinq Nations Iroquoises, des Aniez, des Onneyouts, des Onnontaguez, des Goyogoüins, & des Tonnontoüans. Ils ont une même langue, avec quelque difference de mots & de finales; ils ont eû connoissance du Deluge & faisoient décendre du Ciel le premier Homme, où plutôt la premiere Femme, dont les décendans ne durerent que jusques à la troisiéme generation. Le Deluge étant venu les bêtes se changerent en Hommes; ils ont retenu les Noms de ces animaux par chaque Famille, & nous en voyons encor aujourd'hui trois parmi les Aniez, celle de la Tortuë, celle de l'Ours, & celle du Loup.

On compte plus de mille Iroquois à la Mission du Saut, qui a une grande vûë au milieu du Fort, car le Village est un espece

de Fort, entouré de pieux de dix-huit pieds de haut. La Famille la plus nombreuse de ces trois tient ordinairement un côté de ce Village, & les deux autres ont le reste. Il doit y avoir autant de cabanes d'un côté que de l'autre. Si la Famille la plus grande ne peut occuper tout le rang de la ruë, une partie d'une autre Famille se joint au bout, & le reste se met vis-à-vis les cabanes de cette Famille.

Chacun est maître dans sa cabane, qu'ils apellent communement leur feu. Ils sont tous égaux, de sorte qu'il n'y a ni Gouverneur ni Chef qui puisse prescrire des Loix à qui que ce soit.

Chaque état à ses occupations; les jeunes gens ont soin de faire les cabanes. Ils vont à la chasse ou à la Guerre contre les Iroquois non Chrétiens. Les vieillards s'occupent à la pêche, à faire des plats, des écuelles, à traiter ou regler les affaires, soit pour l'ordre du Village, soit pour la Guerre, & pour la Paix, les femmes abbatent le bois, travaillent à la campagne & font le ménage.

Les vieilles se rendent venerables aux jeunes filles par leur travail & par l'assiduité qu'elles ont à veiller, se donnant certaine autorité par une vie exacte de reproches.

Chaque Famille à ordinairement un Ancien, oû pluſieurs qui prennent le ſoin des affaires domeſtiques ; comme il s'eſt acquis de l'experience & de l'eſtime, on lui confie tout ce qui regarde l'interêt commun.

Ces Anciens s'aſſemblent ſouvent, ſoit pour entretenir l'union, ſoit pour les affaires qui ſurviennent. Quand elles ſont d'importance & qu'elles regardent le bien public, ils font des cris autour du Fort, pour avertir que tout le monde ait à s'aſſembler dans une cabane. Les femmes y écoutent ſeulement, & les hommes déliberent. Un Ancien expoſe pour lors le fait dont il s'agit, & dit ſon ſentiment ſans être interrompu ; celui d'une autre Famille dit le ſien juſques à un troiſiéme. Si quelqu'un veut dire aprés ſon avis, on l'écoute. L'aſſemblée finie, chacun ſe retire ou s'entretient familierement dans les cabanes de ce qui a été propoſé. Ils tombent ſouvent dans le même ſentiment ; & mettant toujours les choſes au pis, ils ne ſe voyent point trompez dans leurs deſſeins & entrepriſes. Si le ſuccez a été ſelon leurs deſirs, ils ont pris en cela leur ſûreté contre ce qu'ils craignoient, s'il n'a pas été tel ils ne laiſſent pas d'être contens.

Les Anciens donnent avis de tout ce qu'il y a à faire, soit pour quelque festin, ceremonies ou autres coûtumes particulieres, & personne ne les contredit jamais. Ils se laissent conduire entierement par le Gouverneur general qui les fait venir à Montreal lorsqu'il s'agit de quelque affaire qui regarde le païs, & ils executent les ordres avec docilité. Nous les regardons comme le soutien de la Nation Françoise, ils se joignent avec nous dans les partis de Guerre, ils sont pour lors plus cruels ennemis des Iroquois non Chrétiens que nous ne le serions nous-mêmes, n'épargnant point leurs parens quand ils tombent sous leurs mains.

La Foi seule les engage de rester parmi nous. La sage conduite des Jesuites qui les gouvernent, les entretient dans une union si grande, que rien au monde n'est plus touchant que de voir la ferveur de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne font ensemble qu'un même esprit par toutes les pratiques de vertu & de pieté qui les unissent. Ils chantent la grande Messe & disent leurs prieres en la langue Algonkine, pour éviter une jalousie qui auroit pû naître entre les cinq Nations. Les hommes se tiennent d'un côté de l'Eglise & les femmes de l'autre. Il y a un Chef de la

priere qui est comme le grand Chantre ; qui est au milieu, tout de bout. Chacun se répond alternativement, & l'on y entend souvent des Chœurs de musique.

Le grand commerce de toute la Nouvelle France se fait dans la ville de Montreal, où abordent des Nations de cinq à six cens lieuës, que nous apellons nos Alliez. Ils commencent à venir au mois de Juin en grandes bandes. Les Chefs de chaque Nation vont d'abord saluër le Gouverneur, à qui ils font present de quelques Pelleteries, & le prient en même tems de ne pas souffrir qu'on leur vende trop cher les marchandises, quoiqu'il n'en soit pas le maître, puis qu'un chacun dispose du sien comme il le juge à propos. Ils tiennent une Foire sur le bord du fleuve, le long des palissades de la Ville. Des sentinelles empêchent que l'on n'entre dans leurs cabanes, pour éviter les chagrins qu'on leur pourroit faire, & pour leur donner la liberté d'aller & venir dans la Ville, où toutes les boutiques leur sont ouvertes. C'est à qui fera valoir son talent. Les plus fortes amitiez ne laissent pas de se refroidir dans ces momens. Le mouvement tumultueux qui regne pour lors, & l'envie que l'on à de faire son profit, dissipe cette ouverture de cœur, & à

peine le fils reconnoit quelquefois son pere. L'un attend au passage un Sauvage qu'il voit chargé de Castors, l'autre l'attire chez lui & compose du mieux qu'il peut. Celui-ci qui est aussi rafiné que le Canadien sur le fait de la traite, examine attentivement ce qu'on lui montre.

Ce commerce dure trois mois à plusieurs reprises : On y voit des peaux d'ours, de loups cerviers, chats sauvages, pecans, martes, pichioux, loutres, loups de bois, renards argentez, peaux de chevreuils, de Cerfs, de Squenontous & d'Orignaux vertes & passées, sur tout du Castor de toutes les especes.

On leur vend de la poudre, des balles, des capottes, des habits à la Françoise, chamarez de dentelles d'or faux, qui leur donnent une figure tout-à-fait crotesque, du vermillon, des chaudieres, des marmites de fer & de cuivre, & toute sorte de quinquaillerie.

La Ville ressemble pour lors à un enfer, par l'air affreux de tous les Sauvages qui se matachent plus que jamais, croyant par là se mettre sur leur propre. D'ailleurs les hurlemens, le tintamarre, les querelles & les dissensions qui surviennent entr'eux & nos Iroquois augmentent encore l'horreur de ces spectacles ; car

quelque précaution que l'on prenne pour empêcher les Marchands de leur donner de l'eau-de-vie, il y a quantité de Sauvages qui sont ivres morts.

Quoique les Canadiennes soient en quelque façon d'un Nouveau Monde, leurs manieres ne sont pas si bisarres ni si sauvages qu'on se l'imagineroit. Au contraire ce sexe y est aussi poli qu'en aucun lieu du Royaume. La Marchande tient de la femme de qualité, & celle d'Officier imite en tout le bon goût que l'on trouve en France. Il est difficile de trouver une plus grande union que celle qui est entre les femmes d'Officiers.

Les Dames de Quebec n'aiment pas tout à fait les manieres des Montrealistes : les premieres sont beaucoup sur la reserve, principalement les Conseilleres. Ces états qui sont differens, forment differens caracteres d'esprit : les Montrealistes ont à la verité des dehors plus libres, mais comme elles ont plus de franchises, elles ont plus de bonne foi, & sont trés-sages & trés judicieuses.

Le Canadien a d'assez bonnes qualitez, il aime la guerre plus que tout autre chose, il est brave de sa personne, il à de la disposition pour les Arts, & pour peu qu'il soit instruit il aprend aisement ce qu'on

lui enseigne ; mais il est un peu vaiu & présomptueux ; il aime le bien, il le dépense assez mal à propos. Ceux que l'on apelle des Coureurs de bois, qui alloient il y a quelques années en traite aux Outaoüaks; ceux-ci dépensent fort vite ce qu'ils ont gagné en peu de temps, & rien ne leur coute quand ils ont dequoi. Quand je blâme le Canadien d'avoir trop d'attache au bien il est un peu excusable, car le païs de Canada n'est pas riche, chacun en cherche selon son industrie, & sans le commerce du Castor la plus grande partie ne pourroit vivre du revenu de ses terres.

Sa Majesté fait subsister une bonne partie du païs, soit Convens, soit particuliers, par des pensions & des gratifications. Quatre cens mille francs qu'il envoye tous les ans, ne laissent pas d'être d'un grand secours. Les Officiers qui sont mariez ne soûtiennent leurs familles que de leurs apointemens; leurs femmes sont à plaindre quand ils viennent à mourir : les Troupes sont d'un détachement de la Marine, composées de vingt-huit Compagnies. Les premieres qui arriverent en Canada étoient du Regiment de Carignan-Salieres, & de vingt-quatre Compagnies qui y étoient, on en fit repasser en France au bout de trois ans, & les quatre qui demeurerent furent

composées de 75. hommes chacune: Il y eût plus de trois cens personnes de ce Regiment qui s'établirent dans le païs. Ces quatre Compagnies furent encor reformées quelques années aprés, dont la plus-part des reformez firent des habitations. Celles-ci furent remplacées la même année par quatre autres Compagnies. Les Officiers qui ne voulurent point passer en France eurent des concessions de terre, & quelques liberalités que Sa Majesté leur fit.

Le Canada fut long-temps sans Troupes, joüissant d'une profonde Paix, qui dura vingt ans. Je ne suis pas surpris, Madame, si les Canadiens ont tant de valeur, puisque la pluspart viennent d'Officiers & de ces Soldats qui sortoient d'un des plus beaux Regimens de France. Le païs s'est beaucoup augmenté depuis ce temps-là.

On y compte presentement quinze mille habitans. * L'étenduë de la Colonie est depuis le haut de l'Isle de Montreal jusques à l'Isle Percée, à l'embouchûre du fleuve saint Laurent De l'un à l'autre il y à environ 180 lieuës. Ce fleuve est sans pareil, non seulement par son étenduë, mais par tous les lacs qu'il forme. Sa source est bien loin au Nord-Oüest, dans des Savannes & des Marais, où se forment

* En mil sept cens.

plusieurs rivieres, qui se reünissant font le lac des *Assiniboels*, duquel sort une grande riviere, qui aprés avoir par un grand détour passé dans le lac des *Christinaux*, puis dans celui *d'Alemipigon*, vient enfin se jetter dans le lac *Superieur*, qui a 450. lieuës de tour, sur 70. de largeur. Ce grand & fameux lac tombe dans le lac *Huron*, par un canal de quatorze lieuës de longueur, dans lequel il y à une chute d'eau que l'on apelle le *Saut Sainte Marie*. Le lac Huron qui a trois à quatre cens lieuës de circuit, sur plus de cinquante de largeur, se décharge dans le lac des Islinois, connu sous le nom du *Mécheygan*, qui à presque la même étenduë. Le dégorgement de ces deux lacs tombe dans le lac *Herier*, qui a trente à quarante pieds de largeur, sur prés de trois cens de circuit La Navigation y est trés dangereuse par tous ses bords escarpez, qui sont de terre glaise; les Flots venant à se briser contre rendent l'eau si bourbeuse, que les Voyageurs souffrent & risquent beaucoup. Un détroit de vingt lieuës de long, large d'une portée de fusil boucanier dans le plus reserré, forme le Saut de *Niagara*, qui est une des merveilles de la nature. Sa nape d'eau à dix arpens de face, & sa chute fait un bruit que l'on entend à quinze lieuës loin. Le lac

Ontario, ou Frontenac, qui est le plus petit de tous, est le dernier de ce fleuve, il n'a qu'environ deux cens cinquante lieuës de tour, sur trente à trente cinq, dans sa plus grande largeur, sa sortie forme un trés-beau rapide, suivi de plusieurs autres jusques à Montreal. Nous avons dans ce lac le Fort de Frontenac, qui porte le nom d'un Gouverneur-General de la Nouvelle France, il le fit bâtir pour tenir en bride les Iroquois pendant la Guerre dans leurs partis de Chasse, & pour les engager en temps de Paix d'entretenir un commerce d'amitié avec les François. Je suis avec beaucoup de respect,

MADAME,

Vôtre trés-humble, &c.

Fin du premier Tome.

TABLE DES LETTRES CONTENUES DANS CE PREMIER TOME.

LETTRE I.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

Fin de la Table du premier Tome.

